UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01946235 7

ST. MICHAEL'S
LIBRARY

CHARLES PÉGUY

ET

LES CAHIERS DE LA QUINZAINE

DU MÊME AUTEUR

Essai sur le mouvement ouvrier en France. — Société nouvelle de Librairie et d'Edition. Paris, 1901.

La Vie de Frédéric Nietzsche. — Calmann-Lévy, éditeur. Paris, 1909.

Luttes et problèmes (Apologie pour notre passé. — Un épisode. — Histoire de quatre ans. — Rivière, éditeur). Paris, 1912.

La Jeunesse de Proudhon. — Cahiers du Centre. Moulins, 1912.

Quelques nouveaux Maîtres. — Cahiers du Centre. 1914.

Le Président Wilson. Etude sur la Démocratie américaine. — Payot. Paris, 1918.

DANIEL HALÉVY

CHARLES PÉGUY

ET LES

CAHIERS DE LA QUINZAINE

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

FEB 23 1953

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
Copyright 1918, by Payot & Cie.

AVANT-PROPOS

Au printemps de 1914, nous avions publié dans les Cahiers du Centre *une suite d'essais sur les esprits directeurs des générations nouvelles.*

Nous reprenons ici ces essais anciens ; nous les remanions, nous les complétons, nous essayons de former avec eux le récit du travail d'une génération qui, avant d'avoir été marquée par l'héroïsme, fut marquée, disons-le sur une tombe, par le génie.

Juin 1918.

CHARLES PÉGUY

I

L'ENFANCE

Voici Péguy. Plaçons-le au centre de notre récit. Suivons-le dès l'origne, comme on suit un fleuve en marchant ; les obstacles qu'il lui faut contourner ou heurter, nous les contournerons ou percerons aussi ; ses eaux affluentes, nous les verrons venir ; et nous l'accompagnerons jusqu'à ce qu'il nous quitte.

D'où vient Péguy ? Du plus vieux centre de la France, du cœur même de notre pays. A quelque distance en arrière des monts du Morvan, sur les deux bords de la rivière Allier, la campagne forme deux versants doucement inclinés dont des forêts occupent les faîtes. Sur l'un de ces versants gîte le village de Gennetines. Moulins, capitale de la province, est proche ; quelques pas sur la route, on en voit les clochers. Gennetines en Bourbonnais est le lieu d'où sortirent, voici trois quarts

de siècle, les grands-parents de Charles Péguy. Ils placèrent tout leur bien, qui ne les encombrait pas, sur un radeau, et les eaux de l'Allier les portèrent ainsi jusqu'au pont d'Orléans. Ils s'arrêtèrent là, leurs enfants y vécurent, et dans Orléans leur naquit ce fort garçon, Charles Péguy.

Voici donc Orléans : halte, auberge sur la grande route, gardienne du pont qui relie à Paris les pays d'Outre-Loire, gardienne des provinces du centre. Le lieu est bon pour écouter les bruits qui montent de la France, les calmes bruits des champs et la glorieuse rumeur. La belle paysannerie du centre occupe les faubourgs ; elle s'arrête aux portes de la ville ; elle garde là, dans ses petites demeures pareilles à des demeures villageoises, à peine un peu plus pressées, un peu plus hautes, ses mœurs, sa patience, ses plaisantes manières et de dire et de vivre. Charles Péguy ne connut jamais son père, mort avant sa naissance. Il grandit entre deux femmes, sa grand'mère et sa mère. Sa grand'mère ne savait ni lire ni écrire, mais elle n'en valait pas moins : « Elle aimait », nous dit Péguy, « conter la belle histoire, » et ce fut elle qui « *première lui enseigna le langage français.* » Et, avec les vieux mots et le vieux langage, toute son expérience et toute sa sagesse. La mère de Péguy était loueuse de chaises à l'église de Saint-Aignan. Elle était

rempailleuse aussi, et réussissait si bien, si solidement, les rempaillages les plus savants et les plus difficiles que personne ne faisait mieux qu'elle dans Orléans. Elle avait la maîtrise en son travail, et c'est un souvenir dont son fils fut toujours assez fier. Les deux femmes ensemble se dévouèrent à l'enfant. Péguy connut ainsi les histoires du temps passé, ses peines et ses joies. Il vécut en ce passé même, il y baigna par toute sa vie. « C'était rigoureusement l'ancienne France et le peuple de l'ancienne France, a-t-il écrit. C'était un monde à qui appliqué, ce beau nom, ce beau mot de peuple, recevait sa pleine, son antique application... On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans, entre 1873 et 1880, a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, le peuple tout court, qu'il a littéralement participé de l'ancienne France, du peuple. On peut même dire qu'il en a participé entièrement, car l'ancienne France était encore toute, et intacte. La débâcle s'est faite, si je puis dire, d'un seul tenant, et en moins de quelques années. »

Mais Orléans est bien autre chose qu'une capitale de lointaine paysannerie ; et cette ville paisible à voir — un gros bourg de campagne mieux encore qu'une ville — a sa tâche et son histoire qui sont grandes. Dans Paris, la France se glo-

rifie et se met en péril ; dans Orléans, elle se retrouve, elle se rassemble pour les guerres de salut, et ce qui fut peut-être sauvé est sauvé là. Sauvé au VI^e^ siècle ; sauvé au XV^e^ siècle ; maintenu au XIX^e^. Le service est sans gloire, il est ingrat et on l'oublie. Tout de même, les enfants d'Orléans savent un peu ce qu'est leur ville pour leur pays, et au temps où Charles Péguy avait dix ou quinze ans (c'était aux environs de 1885) ils le savaient mieux qu'aujourd'hui, car les souvenirs étaient proches.

Les hommes qui avaient fait la guerre malheureuse étaient là, au comptoir et à l'établi. Ils parlaient aux enfants, et Péguy n'oublia jamais ce menuisier républicain, son voisin au faubourg Bourgogne, qui fut son premier maître d'histoire, peut-être le meilleur. Je parle de ces hommes auxquels on ne garde pas assez de gratitude, des soldats de cette armée qu'on oublie (on célébrait avant la guerre les anniversaires de l'armée de Metz ; connaissait-on les siens ?) : l'armée de la Loire, si méritante, si belle en ses revers, une si noble incarnation de la France unie en son travail quoique rompue en ses pensées. Ces hommes racontaient leurs combats aux enfants et leur montraient devant Orléans même les lieux où ils s'étaient battus : Loigny, Patay, Beaune-la-Rolande ! Au loin la capitale, et la sortie vers Cham-

pigny : les Parisiens assiégés descendaient vers les provinciaux qui montaient, une seule bataille était livrée sur trente lieues entre Paris et Orléans ; au matin de ce jour, le 2 décembre 1870, on espérait. Cette seule et double bataille fut perdue, les Prussiens entrèrent dans la ville, ils habitèrent et salirent les maisons familiales des petites gens d'Orléans. *Le diable*, écrivait Péguy, *c'est les Prussiens*... Enfant, il en était bien sûr. Toutes les traditions de son faubourg natal parlent du diable qui rôde autour et du pays réfugié au dedans. Dedans, les grognards vaincus de Napoléon, ramenés en arrière de la Loire et qui veulent encore combattre ; dedans, Jeanne qu'on fête en Mai ; et plus haut encore et plus loin : voici la très ancienne église de Saint-Aignan. Péguy naquit auprès et joua sur les degrés, il y apprit son catéchisme. Saint Aignan fut cet évêque d'Orléans qui alla seul au-devant d'Attila et, l'arrêtant par ses prières, sauva la France du Centre en cette même année où sainte Geneviève sauva Paris.

Gennetines, les domaines paisibles, la descente sur le fleuve ; Orléans, la ville des artisans et des guerres de salut : tels sont les spectacles que nous découvrons au passé de Charles Péguy. Découvertes qui l'éclairent : la vocation héroïque, il l'a ; et aussi la douceur bourbonnaise, la générosité lyrique d'un Lamartine et d'une Sand. Mais il a

d'autres dons encore, la terre qui l'a porté ne le limite pas.

*
* *

Suivons-le, voyons-le grandir. « On me fit entrer, écrit-il, dans cette jolie petite école annexe qui demeurait dans un coin de la première cour... une espèce de nid rectangulaire, administratif, solennel et doux. » Cette petite école était annexée à l'école normale des instituteurs du Loiret. C'était une sorte de séminaire laïque où on travaillait avec l'heureuse ardeur d'une foi récente à former les maîtres des nouvelles écoles. « Nous allions au catéchisme le jeudi, conte encore Péguy, je pense pour ne pas déranger les heures de classe. Le catéchisme était fort loin de là, en ville, dans notre antique paroisse de Saint-Aignan. Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça... Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves maîtres. » Charles Péguy enfant n'était pas raisonneur et ne s'arrêtait pas aux contradictions. Il acceptait naïvement, entièrement, tous ces devoirs qui lui étaient proposés, devoirs de travail au foyer, devoirs de raison, de civisme à l'école, devoirs de charité et de foi à l'église. Fervent catéchumène, solide élève, l'enfant au vaste front, aux yeux clairs et directs, est le premier partout.

Ses maîtres l'encouragent, l'observent. Sa mère, paysanne forte et ambitieuse, qui le connaît et qui le juge, travaille quinze heures par jour pour le faire libre et pour grandir son avenir.

A quatorze ans, il entre dans une école professionnelle. Il la quitte bientôt. « Il faut que Péguy fasse du latin », a dit l'un de ses anciens maîtres, qui sollicite et qui obtient pour lui une bourse municipale. L'enfant entre au lycée d'Orléans : le voici engrené dans l'Université qui le réclame et qui le prend. Ainsi l'Eglise prenait jadis le meilleur du peuple et le voulait pour elle. Gare à l'Université ! Enfant ne peut contracter dette, dit la coutume. Tout de même que le peuple français se défit de la vieille Eglise, Péguy se défera de la jeune Université.

Mais il lui obéit d'abord, il travaille et se nourrit d'elle avec les dents d'un jeune loup. Il prend de son enseignement tout le bon, qui n'est pas peu. Et il ne manquera jamais de lui en exprimer, entre deux brusques bourrades, son affection et sa reconnaissance. Il apprend d'elle la connaissance du langage, des deux langages, le français, le latin ; il apprend d'elle l'esprit résistant et républicain, nourri par les anciens, d'Hérodote à Lhomond ; nourri par les modernes, de Corneille à Hugo, de Molière à Michelet ; résistant à la manière romaine, par la solidité ; résistant à

la française, par la joie et l'espérance. Péguy connaît ces traditions, ces maîtres : il a tôt fait d'absorber leur substance ; l'ardeur est vive en lui, les affinités sont puissantes. C'est un fort, comme les enfants disent en leur langage exact : le premier pour l'excellence, le premier pour les sports ; le plus vigoureux pour la marche, le plus prompt pour la riposte et pour la blague. Quelle est donc cette force qui l'anime, cette énergie de toute sa personne ? Quelle en sera la direction, l'emploi ?

Aux jours de vacance, Charles Péguy va rendre visite à son ami le menuisier républicain. Assis dans l'atelier, respirant l'odeur fine du bois et touchant les outils, il n'est jamais las d'entendre les récits des anciennes luttes pour la liberté et pour la patrie.

Que médite-t-il ? Ne se propose-t-il pas déjà d'écrire l'histoire de cette Jeanne dont le souvenir règne dans Orléans ? Peut-être. Il sait dès lors qu'il veut agir, servir, et que les causes ne manqueront pas à sa bonne volonté. Cet enfant du peuple, l'âme formée par les exemples du travail, est décidé à entreprendre un glorieux travail.

Quelle sera sa carrière ? Il n'a pas le choix. L'Université qui l'a recueilli le dirige : elle fera de lui un universitaire, comme dans l'ancienne

France l'Eglise eût fait de lui un clerc. Dangereux clerc il eût été, dangereux universitaire sera. Il a seize ans, et le lycée d'Orléans ne convient pas à l'achèvement de ses études. De même qu'ils avaient dit, deux ans auparavant : « Il faut que Péguy fasse du latin », ces maîtres qui s'intéressent à lui déclarent : « Il faut que Péguy aille à Paris. » Il y va donc, d'abord à Lakanal, à Louis-le-Grand ensuite. A dix-huit ans, il s'engage pour être plus tôt libéré. Il sert un an, sort de l'armée un très jeune sergent et entre au collège Sainte-Barbe où il se prépare aux examens de l'École normale.

II

LA JEUNESSE

Charles Péguy a dix-neuf ans ; que sait-il de la vie ? S'il avait été un enfant précoce de la bourgeoisie parisienne, il aurait déjà connu maintes choses de son temps ; maints mouvements politiques : l'opportunisme, le ralliement, le boulangisme ; maints mouvements intellectuels : le naturalisme, le décadisme, le symbolisme ; il aurait lu Zola, Verlaine et Mallarmé. Mais son origine provinciale l'a tenu exempt de ces vaines connaissances. Que sait-il ? Les femmes qui l'ont élevé, leur fidélité, leur travail acharné ; les voisines qui lui ont parlé, qui à l'occasion l'ont aidé ; la paroisse et les offices, l'école et les maîtres classiques, la caserne, sa camaraderie salubre et ses routines abaissantes. Enfant, adolescent, il a bu largement, et il n'a bu qu'aux sources.

Charles Péguy a été soldat, sergent, il a commandé des hommes. Il reprend ses études, et se trouve dans l'une de ces classes où l'Université

rassemble les plus robustes cerveaux de tous les rectorats. Les jeunes gens préparent ensemble non seulement leurs examens, mais leurs vies. Ils sont internes, séparés de Paris par les murs monastiques du vieux collège Sainte-Barbe. Ils vivent cloîtrés dans les cours resserrées et les couloirs étroits. Tout de même, Paris est bien proche, et proche l'avenir, et les grandes années. Ils savent quels aînés les ont précédés sur leurs bancs. Jaurès, déjà fameux par l'éloquence, a travaillé où ils travaillent. Et ils sont à la veille de devenir des hommes. Demain, qui seront-ils? Voici Tharaud, Porcher, venus ensemble d'Angoulême. Tharaud, on sait quel bon camarade il est, quel amusant causeur ; sait-on comme il saura conter? Porcher, on sait comme il est affectueux, malicieux et fier ; sait-on comme il saura chanter ? Voici Baillet, venu, comme Péguy, de l'Orléanais ; on sait sa gravité pieuse ; sait-on où le mènera sa vocation sainte? Voici Lotte le breton ; on sait sa gentillesse, son dévouement si vifs ; sait-on quel dévouement, formé dans ces murs même, terminera sa vie et la glorifiera? Voici Marcel Beaudouin, qui doit mourir si jeune ; et personne ne saura jamais ce qu'auraient donné ses promesses. Enfin, voici Charles Péguy — sait-on?

Recueillons les témoignages ; écoutons les ca-

marades, et connaissons avec eux notre jeune héros : « Quelle allégresse, quelle joie de vivre ! écrit Jérôme Tharaud en une lettre de souvenirs. Lotte avait tout un lot de chansons bretonnes, des chansons de matelots, qu'il nous chantait à ravir. Dans la cour des grands, nous faisions cercle pour l'entendre. Dans ce groupe, je vois surtout les chers visages disparus de Louis Baillet et de Péguy... »

Quelles étaient alors les pensées de ces jeunes hommes ? 1892 : il nous souvient de cette année lointaine, qui eut ses aspects brillants et ses promesses. Elle termina les vingt années de pénible isolement qui suivirent 1871. L'alliance russe, conclue enfin, écartait la menace allemande, et la France rassurée, raffermie, se reprenait à croire et à espérer. Les manières intellectuelles si tristes ou si mauvaises, si déprimées et si bizarres, qui s'étaient produites après la défaite, déclinaient toutes. On voulait croire ; mais de quelle croyance ? On voulait espérer ; mais de quelle espérance ? Il n'y avait pas de maître pour diriger les pensées ; elles demeuraient faibles, vagues, et répétaient avec ardeur, mais sans originalité ni force, les espérances humanitaires du XIX^e^ siècle détruit. « Je nous revois encore, mon cher Lotte, écrit Péguy, je revois notre jeunesse commune, je revois nos communes études. Nous affrontions alors la même grande guerre, qui était la guerre de l'entrée à

l'ancienne École normale supérieure... Quand viendra l'âge des confessions, nous essaierons de représenter ces deux ou trois merveilleuses années de notre jeunesse, les ardentes années. Tout était pur alors. Tout était jeune. Un socialisme jeune, un socialisme nouveau, un socialisme grave, un peu enfant — (mais c'est ce qu'il faut pour être jeune), — un socialisme jeune homme venait de naître. Un christianisme ardent, il faut le dire, profondément chrétien, profond, ardent, jeune, grave, venait de renaître. On le nommait lui aussi assez généralement *catholicisme social*. Dans le socialisme, qui lui-même par un échange était une sorte de christianisme du dehors, dans Jaurès même les contaminations jauressistes n'étaient point nées et n'avaient point encore pénétré. L'affaire Dreyfus ne préparait encore que dans le plus profond de l'ombre ses inconcevables destinées. La France elle-même paraissait se préparer joyeusement et pleinement, sainement et presque bruyamment et presque avantageusement... »

Qu'était-ce donc ce socialisme nouveau, ce « socialisme jeune homme » que Péguy rencontrait au seuil de sa vie? C'était un mouvement fort incertain quant aux doctrines ; plutôt qu'un socialisme, un sentiment de charité sociale, incliné vers le christianisme, incliné vers le peuple, et peu attentif à cette double réalité qu'en arrière

du christianisme il y a une Eglise, et en arrière du peuple un Parti. Les jeunes élèves de Sainte-Barbe écoutaient leur intelligent aumônier qui leur parlait de l'encyclique *Rerum novarum*, et ils allaient tous ensemble porter leurs charités dans les faubourgs. A l'aller, au retour, Lotte chantait encore. « Mais j'y songe, écrit Jérôme Tharaud dans cette lettre que nous avons déjà citée, j'y songe, cher aumônier, vous aussi les avez entendues, ces joyeuses chansons d'appareillage, lorsque par les nuits d'hiver vous nous accompagniez chez M. Enfert, dans ce lointain quartier de la Glacière où nous allions servir des soupes aux indigents du quartier. Ces heures-là sont parmi les plus brillantes de ma jeunesse. Que nous étions pleins d'humanité et d'enthousiasme social ! Nous revenions par la nuit froide le long des rues inachevées, bordées de planches et de chantiers de démolition, qui laissaient voir à certains endroits la sinistre Bièvre et son affreuse vallée. Nous réformions hardiment la société. Lotte, Péguy et moi, dans ce concert, nous faisions les voix socialistes, voire anarchistes. Vous, comme toujours, vous étiez le pur bon sens spirituel et souriant. Baillet nous écoutait distraitement : je crois qu'insensible à nos raisonnements, il n'écoutait que le chant pur de son âme. Si Péguy prenait la parole, Lotte arrêtait aussitôt sa chan-

son à la nuit. Bien qu'ils fussent à peu près du même âge (Péguy de quelques années plus vieux), Lotte avait pour son ami les sentiments d'un disciple pour son maître. A vrai dire, ce sentiment, tous les camarades de Péguy l'éprouvaient à son égard. On ne pouvait se trouver devant ce puissant esprit sans être aussitôt dominé. »

Efforçons-nous de le bien connaître, en cette heure où, sortant de sa province et des écoles, il paraît pour la première fois dans la remuante atmosphère humaine. Charles de Pesloüan, un autre ami, mathématicien et philosophe, témoigne à son tour : « Sorti de la caserne, Péguy venait s'enfermer dans un collège : étrange contrainte, qui me faisait voir en lui un être tout différent de nous... vous vous rappelez s'il était alors gai, plutôt encore allègre, comique, d'un comique à fond de bonté. Il disait que tout autre comique n'en était pas... Vous savez aussi à quel point il était l'homme des décisions... Pas un de ses actes n'était proprement l'effet d'une impulsion : entre l'impulsion et l'acte, une décision, et une décision formulée, intervenait. Il commençait à Sainte-Barbe son existence d'homme : il en décidait ainsi... Il a voulu très tôt que les amitiés qui se formaient dans cette année 94 fussent celles qui accompagneraient toute sa vie. » Ecoutons Lotte enfin, qui, vingt ans plus tard, se dévouera jus-

qu'à suivre son ami dans la mort même. « C'était un homme petit, écrit-il, carré d'épaules, serré dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face claire de paysan où brillaient deux yeux aigus. « Il me faut de l'argent, disait Péguy, pour la grève de... » Il y avait toujours une grève quelque part, et il fallait toujours de l'argent à Péguy. Il allait de groupe en groupe, chacun épuisait son flasque gousset de poche, et Péguy partait d'un pas rapide, toujours soucieux, toujours sérieux. Il n'avait qu'à tendre la main pour qu'aussitôt l'on vidât ses poches. C'était automatique. — En ce temps-là, le jeu aux courses était en grande faveur à Barbe. Un jour qu'un élégant Roumain avait devant moi clamé qu'il tenait un tuyau « épatant », Péguy vint justement nous demander de l'argent. Je lui vantai le « tuyau » de mon Roumain. « On ne joue pas aux courses », dit simplement Péguy : et je me trouvai soudain désemparé, honteux de moi, confus de cette basse et ridicule proposition. « On ne joue pas aux courses ». Je l'avais entendu mille fois, ce précepte. Ce jour-là, dit sans éclat, doucement, fermement, il me bouleversa. Je n'ai jamais depuis entendu parler courses et paris sans un secret mépris, sans une secrète répulsion. Je cite ce trait, pour faire comprendre le mystérieux

empire qu'exerçait Péguy sur ses camarades par sa seule présence. Cette autorité involontaire, mais souveraine, je l'ai compris depuis, c'était celle qu'emporte avec soi toute vie spirituelle plus profonde... Un saint n'a qu'à parler, on ne discute pas, on croit et l'on suit. Il y avait déjà, dans Péguy, dans sa simplicité, dans sa douceur, dans sa bonté, dans sa force, des parties de sainteté. »

III

INFLUENCES ET AMITIÉS A L'ÉCOLE NORMALE

Le sentons-nous déjà dans son autorité naissante ? Ce « socialisme jeune homme » que ses vingt ans ont rencontré, et auquel il s'est rallié, prend en Péguy une forme virile et des contours nets. Péguy ne s'attarde pas dans l'indécision entre le christianisme et l'humanisme : il cesse d'être un chrétien, il travaille à sauver l'homme humainement. Péguy choisit : il choisira toujours, et déjà il dirige : voici Lotte et Tharaud qui le suivent... Ne nous attardons pas à le commenter, avançons avec lui, connaissons-le chemin faisant.

Il est reçu à l'Ecole normale. Sur son entrée une anecdote se raconte. En ce temps-là on brimait les nouveaux, l'usage était resté. Or, Péguy ne voulait pas être brimé. Il le dit, il prévint qu'il irait portant un bâton pour casser la figure au premier qui le toucherait. On était renseigné sur lui, on le crut. Il vint, armé comme il l'avait

annoncé, et personne ne l'approcha. Cette année-là, on ne brima pas et depuis on n'a plus brimé. « Il faut entrer dans la vie par un duel », conseillait Stendhal. Ainsi entra Péguy, si nous en croyons la légende. Car c'en est une, je m'en suis assuré. L'histoire est fausse, mais la légende est bonne.

Non, ce ne sera jamais un professeur, ce normalien qui s'arme d'un bâton — un bâton, c'est tellement plus sérieux qu'une épée. C'est un enfant du peuple : il lui faut le grand air, la vie directe ; c'est un homme d'action, un lyrique : il lui faut vivre avec l'humanité réelle, et dans la liberté des inspirations. L'Ecole normale est un beau cloître ; la lumière y pénètre, la verdure y est fraîche, et les souvenirs sont grands. Mais enfin c'est un cloître, et Péguy enfermé aspire à tout le dehors. Il y vit cependant. Quels hommes y connaît-il ? Quelles impulsions nouvelles va-t-il y recevoir ?

Il connaît Lucien Herr, Henri Bergson, et Romain Rolland. L'une des difficultés que l'on rencontre en écrivant l'histoire de son temps, c'est qu'il est mal connu et par des gens qui croient le bien connaître. Si l'on eût nommé Hamon à un lettré français vers 1660, ou Doudan vers 1835, sans doute ce lettré eût demandé : « Qui est Hamon ? qui est Doudan ? » Pourtant Hamon a sa place marquée dans l'histoire du jansénisme, et

Doudan dans l'histoire de l'orléanisme, comme Lucien Herr dans l'histoire de la démocratie française. En 1896, Lucien Herr était bibliothécaire à l'Ecole normale ; il l'est encore. Immuablement assis derrière la lourde table de chêne, voici plus de trente ans qu'il voit passer devant lui les jeunes gens qui forment l'une des élites intellectuelles de la France. Il les fournit de lectures, il leur communique un immense savoir dont il n'a jamais fait usage que pour autrui. Elèves, il les reçoit ; hommes, il les suit, il relit leurs thèses en épreuves. Que de livres il a relus et enrichis, cet homme qui n'a mis sa signature sur aucun ! Il s'imposait, il s'impose aux jeunes gens par sa stature morale et sa stature physique, qui sont pareilles, également hautes et bonnes. La tête est forte et droite sur les épaules puissantes, et ce front qui sait tant est plissé par une sollicitude constante et infinie. Ce bibliothécaire qui vous regarde venir du fond de la grande salle, on dirait quelque masque de soldat des croisades égaré en nos temps, et on ne s'étonnerait pas si l'on voyait, à portée de sa main, non des papiers amoncelés, mais le heaume et la masse d'arme qu'il porterait si bien. Lucien Herr est né pour le service d'un groupe et la propagation d'une foi ; il pourrait être un catholique et royaliste ; il est un socialiste et membre du parti ; c'est bien ainsi ;

à travers les peines, les déceptions sans nombre, il gardera sans un fléchissement la conviction et les maîtres qu'il a d'abord choisis. Herr voit venir Péguy, il estime cette jeune force et l'ambitionne pour son parti. Péguy discerne en Lucien Herr la force virile, le dévouement qui ne compte jamais, et il l'écoute. Il s'était déjà détaché du christianisme, d'ailleurs sans crise ni haine ; il s'était donné au socialisme, comme à une foi parente, plus pressante dans ses tâches, plus humaine et plus immédiate dans ses espérances ; mais il n'avait pas encore adhéré, semble-t-il, aux organisations du parti. Il y adhère, il s'y inscrit.

Il connaît Henri Bergson. Henri Bergson était maître de conférences à l'Ecole normale, un tout jeune maître, mais éminemment un maître. Il venait de publier l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, il allait publier *Matière et mémoire ;* depuis ce temps-là, Bergson a acquis beaucoup de gloire, mais il n'a pas accru sa force. Il découvrait alors cette spiritualité pénétrante, ingénieuse, il inventait ces affirmations nouvelles de l'esprit et de la liberté ; il travaillait devant ses jeunes élèves et avec eux ; il leur offrait ce très rare spectacle humain, le spectacle d'une création. Quiconque a entendu Bergson sait ce que vaut sa parole. Péguy l'écouta, l'admira et le crut. Il ne s'était pas défait de la théologie ca-

tholique pour s'embarrasser d'une théologie socialiste, encore plus oppressive, parce que plus courte et plus basse. Les analyses de Bergson lui rendaient la liberté : il s'en saisit. « Ce qu'on ne pardonne pas à Bergson, écrira-t-il plus tard en réponse aux détracteurs de la philosophie bergsonienne, c'est qu'il a rompu nos fers. »

Enfin il connaît Romain Rolland. Rolland, comme Bergson, enseignait à l'Ecole normale. C'était un très jeune maître, un très admirable jeune homme. Il discerna Péguy parmi ses auditeurs, et, le jugeant aussitôt, fut son ami. Pourtant les différences ont toujours été grandes entre ces deux hommes. Rolland n'est pas, comme Péguy, un Français nourri par une seule terre, la terre de France, instruit par un seul langage, le langage français ; il a pratiqué toutes les langues et lu tous les livres, Dante, Shakespeare et Gœthe : Péguy n'a jamais eu souci ni de Shakespeare ni de Gœthe ni de Dante. Rolland est un Français de race protestante, par là même incliné vers l'Europe germanique ; il aime, il connaît à fond la musique, c'est-à-dire l'Allemagne : Péguy n'aime que le chant populaire, la chanson de veillée ou de marche, ou l'hymne.

Les différences spirituelles sont grandes et les destinées s'écarteront toujours. Au même instant où Péguy ira mourir les armes à la main, Rolland

laissera les amis dans le feu, les familles dans le deuil, et s'isolera dans un rêve obstiné. Pourtant on ne comprendra tout à fait ni Rolland ni Péguy si on ne les a d'abord vus et suivis, jeunes, unis et causant dans les salles de l'Ecole normale et la promenade de son cloître vitré. Ils se sont longuement entretenus de la France et de sa mission, du métier d'homme de lettres et de sa signification. Un maître leur est commun : c'est Michelet, qu'ils admirent tous deux, Michelet, Français, Européen, et l'un des grands poètes de l'homme qui essaie d'être libre et digne de ses rêves.

En ce temps-là (1895-1896), la voix du XIX^e^ siècle héroïque s'éloignait, s'affaiblissait très vite. Ces deux jeunes hommes, Rolland et Péguy, s'obstinaient à l'entendre et s'en pénétrer ; ils voulaient, c'était leur ambition commune et le secret de leur amitié, la ranimer.

Rolland, en sa vingtième année, avait durement combattu pour écarter de lui l'influence des maîtres matérialistes, pessimistes ou sceptiques, Zola, Taine, Renan.

Combien nous avons souffert !

a-t-il écrit,

et tant d'autres avec nous, quand nous voyions s'amasser, chaque jour, autour de nous, une atmosphère plus lourde, un art corrompu, une politique immorale et cynique, une pensée veule s'abandonnant au souffle

du néant avec un rire satisfait... Nous étions là, nous serrant l'un contre l'autre, angoissés, respirant à peine... Ah ! nous avons passé de dures années ensemble. Ils ne se doutent pas, nos maîtres, des affres où notre jeunesse s'est débattue sous leur ombre !...

Il avait cherché asile et refuge auprès des maîtres qui existaient alors en Europe, et surtout auprès du plus grand, Tolstoï. Il l'avait écouté, aimé, mais s'était bien gardé de le suivre en ses vertiges. Il ne lui convenait pas d'abandonner le lucide, l'humain héritage français qu'il avait reçu de ses pères, et qui persistait et protestait en lui. Il avait osé l'écrire à Tolstoï : « Pourquoi le travail manuel s'impose-t-il à nous comme l'une des conditions essentielles du vrai bonheur ? lui avait-il demandé. Faut-il se priver volontairement de l'activité intellectuelle, des sciences et des arts qui vous paraissent incompatibles avec le travail manuel ? » Rolland avait écrit sa lettre, il l'avait jetée à la boîte, un peu comme on adresse une pensée aux montagnes, à la mer, au soleil. Quelle fut son émotion le jour où il reçut dans sa chambrette d'étudiant parisien la réponse de Tolstoï. « *Cher frère ! j'ai reçu votre première lettre. Elle m'a touché le cœur. Je l'ai lue les larmes aux yeux...* » C'était une longue épître (1).

(1) Cf. *Cahiers de la Quinzaine*, Neuvième cahier de la troisième série.

Tolstoï n'y répétait pas son apostolat barbare. Au jeune Français qui lui avait tenu un langage raisonnable il répondait raisonnablement ; il s'efforçait seulement de lui faire sentir ce qu'il y a de factice, donc de vain, de cruel, dans la science et dans l'art tels qu'ils sont pratiqués autour de nous. Il disait :

La science véritable et l'art véritable ont toujours existé et existeront toujours comme tous les autres modes de l'activité humaine, et il est impossible et inutile de les contester ou de les prouver.

Le faux rôle que jouent dans notre société les sciences et les arts provient de ce que les gens soi-disant civilisés, ayant à leur tête les savants et les artistes, sont une caste privilégiée comme les prêtres. Et cette caste a tous les défauts de toutes les castes. Elle a le défaut de dégrader et de rabaisser le principe en vertu duquel elle s'organise. Au lieu d'une vraie religion, une fausse. Au lieu d'une vraie science, une fausse. De même pour l'art. — Elle a le défaut de peser sur les masses, et, par-dessus cela, de les priver de ce qu'on prétend propager.

Paroles considérables, et dont chacune se grava dans la pensée de celui à qui Tolstoï les adressait. Par Rolland, Péguy les connut ; elles s'accordaient avec le mouvement naturel de sa pensée, il se les appropria. Et les deux jeunes hommes décidèrent qu'ils se tiendraient toujours à l'écart

des castes professionnelles de l'art et de la pensée, qu'ils vivraient en toute indépendance, uniquement ambitieux d'exprimer par les moyens les plus simples les mouvements essentiels de l'humanité laborieuse.

IV

LA PREMIÈRE OEUVRE

Par l'enseignement de Bergson, Péguy accède à la métaphysique, à la haute spiritualité : il ne s'en détachera jamais. Par la camaraderie de Rolland, il accède à la haute production littéraire et lyrique : sans se laisser absorber par les exercices de l'école, il s'y essaye aussitôt.

En ce temps-là, Rolland écrivait une série de drames sur l'histoire de France. Il achevait, il allait publier un *Saint-Louis*. Charles Péguy, peut-être subissant l'influence de son aîné, veut écrire, et écrit aussitôt, et publie sans retard un drame sur la mission de *Jeanne d'Arc*.

Ce drame est peu connu des lecteurs même de Péguy. C'est à tort qu'ils le négligent ou l'ignorent. Les œuvres de jeunesse ont un grand sens quand elles nous découvrent soudain les sources d'un esprit, ses assises profondes, et toutes les perspectives de son avenir. Tel est le cas pour cette *Jeanne* de Péguy. Elle vient première dans son œuvre, elle annonce tout ce qui suivra, elle est

posée comme la pierre à la base de l'ensemble.

Elle a un charme extrême de jeunesse, et déjà de la beauté. Parmi tant de poètes qui ont essayé de faire parler Jeanne et qui tous ont échoué, je ne vois que Péguy qui fasse exception. Elle était simple et brève en ses discours, il a su la faire telle, et les mots qu'il lui prête ne sonnent jamais faux. Il a su faire vivre autour d'elle, avec elle, les paysans, les soldats, les humbles gens qui l'ont si bien suivie, les hommes d'Église qui l'ont jugée. Mais il a su faire bien autre chose encore. Considérons la direction même du drame, son inspiration, sa pensée.

Ce drame, écrit par un socialiste, est, en un certain sens, tout révolutionnaire : Jeanne paysanne est guidée par ses voix sans l'appui d'aucun prêtre, et le peuple l'impose au roi, aux nobles qui mirent la France en péril de mort. Telle Péguy l'a vue, et telle il la verra toujours. Mais ce même drame, en un autre sens, est tout chrétien. Nous l'appelons, comme Péguy lui-même, un drame. Ce mot convient-il ? Péguy, dix ans plus tard, reprendra son œuvre juvénile ; il la nourrira, l'accroîtra ; il en fera son œuvre maîtresse, et il l'appellera, non pas un drame, mais un *mystère*. Alors il aura trouvé le mot juste. Cette Jeanne d'Arc est un mystère, et d'autant plus fort, d'autant plus saisissant, qu'il est écrit par un jeune homme qui

ne recherche aucun archaïsme, qui n'affecte aucune religiosité, qui ignore la puissance des inclinations chrétiennes qui demeurent en lui. Péguy voit la fille des champs, et il voit la fille sainte ; il voit la campagne française, et il voit l'horizon mystique ; il voit les deux spectacles, et il les tient ensemble et fermement sous son regard. L'action humaine qu'il raconte est grande. Elle ne serait pas si grande si elle n'était le signe d'une action surhumaine. Cette fille qu'il anime est vivante, d'une humanité émouvante et touchante. Elle ne serait ni si réelle ni si touchante, cette Jeanne, si on ne sentait au fond d'elle le travail qui forme la sainte. Elle est l'enfant lorraine qui souffre pour son village pillé, pour son pays ravagé ; elle est en même temps la chrétienne qui souffre pour la création envahie par le mal. Elle est l'une, elle est l'autre ; elle sert les deux royaumes, le temporel et l'éternel ; elle est fidèle à la nature comme à la grâce, les deux tâches enfin sont en elles non pas unies mais fondues, et cette fusion, qui est la marque de sa sainteté, est aussi la marque de l'esprit de Péguy, et l'une des réalités qui soutiennent son œuvre.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels,
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature.

Et c'est le même sang qui court dans les deux veines,
Et c'est la même sève et les mêmes vaisseaux,
Et c'est le même honneur qui court dans les deux peines
Et c'est le même sort scellé des mêmes sceaux.

Dans les tout derniers mois de sa vie, Péguy écrira ces vers si graves et si pleins. Sa première œuvre les annonce déjà ; ils la commentent et l'expliquent.

Elle annonce tant de choses, cette œuvre de jeunesse. Péguy n'a pas encore touché aux bords d'une vie qui sera dure et troublée ; il n'a pas encore commencé ces combats qui l'attristeront. Il est intact, il se découvre entier et jusqu'au fond.

Le centre de ce drame chrétien, de ce mystère, quel est-il ? Péguy raconte la vie entière de Jeanne : le départ, les batailles, les triomphes, la captivité et la mort. Mais tout cela, c'est l'anecdote, grande, sublime assurément ; pourtant ce n'est que l'anecdote où s'incarne une vocation. Au centre de l'histoire, il y a la vocation même, la souffrance sacrée. « Qui faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? » s'écrie-t-elle, et la tragédie est dans ce cri. Jeanne enfant soigne les malades, recueille les abandonnés, et les gens du village la croient heureuse du bien qu'elle fait. Mais elle n'est pas heureuse, le mal est le plus fort et l'excède et l'irrite toujours. Hauviette, sa petite camarade la paysanne, cherche inutilement à l'apaiser.

— Voyons, Jeannette, lui dit-elle, il ne faut pas te fâcher... Ecoute-moi bien : Voilà bientôt cinquante ans passés, au dire des anciens, que le soldat moissonne à sa fantaisie, voilà bientôt cinquante ans passés que le soldat écrase, ou brûle, ou vole, à sa guise, la moisson mûre. Et bien ! après tout ce temps-là, tous les ans, à l'automne, les bons laboureurs, ton père, le mien, les pères de nos amies, toujours les mêmes, labourent avec le même soin les mêmes terres, les terres de là-haut, et les ensemencent. Voilà ce qui garde tout. Ils n'auraient, eux aussi, qu'à se faire soldats ; ça n'est pas difficile : on reçoit moins de coups, puisqu'on en donne aux autres. Une fois soldats, ils n'auraient, eux aussi, qu'à faire la moisson sans avoir fait les semailles. Mais les bons laboureurs aiment les bons labours et les bonnes semailles ; tous les ans ils font à la même époque la même besogne avec la même vaillance : voilà ce qui tient tout ; ce sont eux qui tiennent tout, eux qui gardent tout, eux qui sauvent tout ce que l'on peut sauver, c'est par eux que tout n'est pas mort encore, et le bon Dieu finira bien par bénir leurs moissons...

Jeanne n'accepte pas, n'écoute pas ces conseils de sagesse.

— Voilà bientôt cinquante ans passés, Hauviette, que les bons laboureurs prient le bon Dieu pour le bien des moissons ; voilà huit ans passés que je le prie de toutes mes forces pour le bien des moissons... Dieu nous exauce de moins en moins, Hauviette.

Et Hauviette :

— C'est affaire au bon Dieu : nos blés sont à lui.

Quand j'ai bien fait ma tâche et bien fait ma prière, il m'exauce à sa volonté ; ce n'est pas à nous, ce n'est à personne à lui en demander raison. Vraiment, Jeannette, il faut que tu aies une grande souffrance pour oser ainsi demander compte au bon Dieu.

Et Jeanne :

— Il est vrai : je souffre encore une souffrance, une souffrance inconnue, au delà de tout ce que tu pourrais imaginer.

Jeanne va dire sa souffrance à une religieuse réputée en pays lorrain, M^me^ Gervaise. Mais la pieuse femme, comme la paysanne, ne comprend pas. Travaille et soumets-toi, disait la paysanne. Prie et soumets-toi, dit la pieuse femme. Jeanne est prête à tous les travaux et à toutes les prières, mais elle n'accepte aucune soumission. Savez-vous, dit-elle avec emportement,

— Savez-vous, Madame Gervaise, que les soldats partout vont à l'assaut des bourgs et forcent les églises ?

— Je le sais, ma fille.

— Savez-vous qu'ils font manger l'avoine à leurs chevaux sur l'autel vénérable ?

— Je le sais, ma fille.

— Savez-vous, Madame Gervaise, et que le bon Dieu me pardonne à jamais d'avoir osé vous dire ces paroles ! savez-vous que les soldats boivent dans les très saints calices le vin qui les soûle ?

— Je le sais, ma fille.

— Savez-vous qu'ils font ripaille avec les très saintes hosties consacrées ?

— Je le sais, ma fille.

Et je sais que la damnation va comme un flot montant où les âmes se noient.

Et je sais que ton âme est douloureuse à mort, quand tu vois l'éternelle damnation des âmes.

— Savez-vous, Madame Gervaise, que nous, qui voyons tout cela se passer sous nos yeux sans rien faire à présent que des charités vaines, et sans vouloir tuer la guerre, nous sommes les complices de tout cela? Nous qui laissons faire les soldats, savez-vous que, nous aussi, nous sommes les tourmenteuses des corps et les damneuses des âmes ?

Madame Gervaise sait que l'ardeur chrétienne doit combattre le mal, et non pas l'abolir ; qu'elle doit être en travail toujours, en irritation jamais ; et que Jésus même a connu, a subi, la résistance irréductible du mal : il a dû s'arrêter aux portes des enfers, il n'a rien pu pour les damnés. Cette défaite et cette douleur de Jésus même, Madame Gervaise les dit en quelques vers qui sont parmi les plus solides, les plus forts de la poésie religieuse française. Péguy les a repris dans son œuvre virile, et on les a plus d'une fois cités. Mais c'est sur les bancs de l'Ecole normale qu'il les trouva et qu'il les écrivit.

Jésus mourant pleura sur les abandonnés.
Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleurs et douloureuse en bas,
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas.

Etant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout,
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il eut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,
Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encore debout,

Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.

Et Madame Gervaise ajoute :

— Pourquoi vouloir, ma sœur, sauver les morts damnés de l'enfer éternel, et vouloir sauver mieux que Jésus le Sauveur !

Mais la fille obstinée ne se soumettra pas. Si le dernier cri de Jésus a été un cri de douleur et de révolte, cette douleur et cette révolte, le devoir d'un chrétien n'est-il pas de les sentir aussi ? Jeanne répète :

— Alors, Madame Gervaise, qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ?

C'est le cri de son être, elle seule l'entend, et personne ne l'aide à trouver la réponse. Elle trouve enfin. Puisque le mal est armé, elle s'armera contre lui. Sainte armée, la première et la seule, elle tire l'épée contre l'épée du mal. Les soldats la suivent, elle vainc, elle délivre les villes et fait sacrer son roi. Hélas ! les victoires humaines

ne l'apaisent pas. Qu'a-t-elle sauvé ? Une France toujours inachevée, toujours diminuée par le péché, atteinte par le mal. Le mal est le vieil ennemi qu'elle ne peut atteindre. Elle s'obstine, elle s'égare, elle guerroie petitement, elle tombe, elle est prise. Elle se défend contre les juges. De la droiture de son inspiration elle est bien sûre ; mais d'elle-même est-elle sûre ? Il lui est arrivé de s'irriter, de mentir même ; en elle-même le mal a trouvé ses repaires. Qu'elle a peu fait, ayant voulu tant faire, et qu'elle a mal sauvé ! Elle prie tristement dans sa dernière nuit :

Je voudrais bien savoir
O mon Dieu, s'il est vrai que je me sois damnée...

Telle est en ses grands traits cette œuvre de jeunesse. Péguy, l'ayant achevée, la dédie :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts
pour tâcher de porter remède au mal universel ;

En particulier,

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine
pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;

Parmi eux

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,

A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine

pour l'établissement de la République socialiste universelle,

Ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra.

Tout le Péguy qu'on connaîtra plus tard est dans cette dédicace juvénile : le Péguy qui semble se répéter et qui ne se répète jamais : car il avance à la manière du flot, poussant sa pensée par longues vagues, chacune recouvrant la précédente et la dépassant d'une ligne. Enfin, au dernier trait, une rapide malice populaire.

Cette *Jeanne* ainsi parachevée, dédiée, écrite enfin, Péguy doit la publier. Quand on est jeune, cela ne va pas sans difficultés, et la première de ces difficultés, c'est l'éditeur qu'il faut trouver. Péguy n'en cherche pas. Un homme libre et laborieux doit se suffire en tout et savoir produire sa pensée. L'éditeur est un intermédiaire. Or tout doit être immédiat et direct dans la vie activement vécue. A quoi bon l'éditeur? Péguy s'éditera lui-même. Il n'a pas d'argent, il n'en est pas gêné car il a ses amis, ses camarades d'école. Comme il quêtait autrefois pour les ouvriers en

grève, le voici quêtant avec autorité pour son œuvre. Il réclame assistance et l'obtient aussitôt. Il demande, on lui donne, et la *Jeanne* paraît, un grand in-octavo, pur de vénalité, de commercialité. Non tout à fait exempt de fantaisie extravagante et jeune : de larges blancs, ménagés entre les répliques et les strophes, forment des espaces où la pensée reste en suspens ; ces espaces se prolongent parfois pendant des pages, trois, quatre, cinq... Ne semble-t-il pas que Péguy ait pressenti dès lors qu'il reprendrait son œuvre juvénile et la grossirait d'accroissements immenses ? A la dernière page, les noms des vingt typographes qui travaillèrent à la fabrication du livre sont imprimés en fortes lettres égyptiennes, Péguy n'a pas voulu que la collaboration ouvrière restât anonyme et sans honneur. Elle mérite l'honneur, car l'impression est belle, la composition impeccable. Le livre est beau comme il convient qu'un livre soit. Le travail probe, l'inspiration pure ; la camaraderie et la jeunesse ont tout fait.

V

LA FONDATION DES CAHIERS DE LA QUINZAINE

Qui donc faut-il sauver ? demandait cette Jeanne obstinée, *comment faut-il sauver* ? Mais c'est aussi Péguy, nous en sommes bien sûrs, qui interroge et qui réclame ainsi. Sa destinée répond à son appel : à ses vingt-cinq ans, la France offre la plus sévère, la plus tragique et non la moins grande de ses crises révolutionnaires : l'affaire Dreyfus.

La *Jeanne d'Arc* paraît en 1897. C'est alors que l'Affaire éclate. Un innocent est accablé, on découvre l'erreur ; et la puissance qui accable cet innocent, ce n'est pas une bureaucratie entêtée et aveugle ; c'est davantage, au premier instant du moins il le semble, c'est la France même, la France entière qu'on identifie ou qui s'identifie avec l'arrêt ; la France d'Etat, avec ses officiers, ses magistrats, ses drapeaux, ses trophées ; on prétend qu'elle ratifie l'injustice, et l'endosse ; et le peuple étant agité, irrité contre ceux qui

protestent, on prétend profiter de cette agitation pour reconstituer une France sur la base du faux, pour la fonder, la discipliner à nouveau par le consentement à l'erreur, et plus gravement encore, disons-le, la vérité le veut, par le consentement au crime. Car la politique des militants antidreyfusards, c'était cela. Et là-contre Péguy s'élève, et il expliquera plus tard ses campagnes dreyfusardes :

Et nous que disions-nous? Nous disions : une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre d'honneur, à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène, qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de notre peuple, c'est l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé, plus nous avons de mémoire (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi ici nous devons la défendre ainsi. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.* C'était la règle et l'honneur et la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée

chrétienne. Une seule tache entache toute une famille. Elle entache aussi tout un peuple. Un peuple ne peut pas rester sur une injure, subie, exercée, sur un crime, aussi solennellement, aussi définitivement endossé. L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant.

Comme il sait écrire, il agit. Dreyfusard, il combat avec les normaliens ses camarades, et très vite il est chef parmi eux. Parmi eux seuls, Péguy n'a pas le goût de la presse populaire, il n'y écrit pas. Il n'a pas davantage le goût des partis, et son instinct l'écarte des états-majors. Il est premier parmi des camarades, tel il fut à Sainte-Barbe, tel il sera aux *Cahiers*, tel à l'armée et jusque dans la mort : lieutenant, chef d'une section, d'un groupe peu nombreux où chaque visage est connu, où l'homme appelé par son nom répond à l'homme. Il se bat à coups de cannes dans les couloirs de la Sorbonne et aux portes du Palais où Zola était jugé.

L'Ecole normale, où il a si bien travaillé pendant un an, est trop étroite pour lui, et trop étroit l'avenir qu'elle lui assure : il ne lui plaît pas de devenir fonctionnaire. Que l'homme invente, non pas répète ; que l'homme produise, non pas émarge, et jamais ne craigne d'entreprendre : voilà sa morale. Donc il quitte l'école sans diplôme, il se fie à sa valeur personnelle, à son courage. Et il n'a point peur, car il ose courir,

non pas à la légère, le plus grave des risques : il fonde une famille, il prend femme. La femme qu'il épouse est comme lui-même détachée de toute croyance ; il l'épousera donc sans passer par l'Eglise, et il va porter cette nouvelle inattendue à l'aumônier qu'il avait connu à Sainte-Barbe et qui était resté son ami. L'aumônier (il se nomme aujourd'hui Mgr Battifol) s'étonne, avertit, insiste ; mais Charles Péguy était venu communiquer une décision, non pas demander un conseil, et l'abbé Battifol promit enfin ses vœux et ses prières.

En même temps qu'il se marie, Péguy ouvre une boutique et s'établit libraire du Parti Socialiste. Il ne lui plaît pas de commander dans un parti, mais il veut bien servir. Voilà une fausse démarche : Péguy ne peut être qu'un chef solitaire. Mais il est entraîné par sa jeunesse, par le désir et l'espoir instinctif de la camaraderie. Il écoute Lucien Herr ; il croit avoir trouvé un groupe, un ensemble d'amis ; il essaye d'y vivre. Cette petite librairie universitaire et socialiste de 1899 n'était pas un milieu indifférent. On y rencontrait des jeunes gens tels qu'Albert Thomas, François Symian, Charles Andler, et parfois le grand aîné, Jaurès. Mais c'était un milieu dont l'esprit était délibérément politique, appliqué aux grandes affaires parlementaires et administratives, atten-

tif à ménager les intérêts et les personnes. Péguy résiste. On lui reproche ses violences incommodes, on lui conseille la tolérance ou le respect des dogmes de Jules Guesde. On veut lui faire imprimer des livres qui lui déplaisent, et les livres qui lui plaisent, on s'oppose à ce qu'il les imprime. Péguy s'insurge ; il n'admet pas un socialisme qui diminue les libertés de sa pensée. « Si quelqu'un énonçait cette simple proposition, dit-il : que Guesde ne sait pas ce que c'est que le socialisme, il aurait l'air de dire une insolence ou de se complaire à prononcer un facile paradoxe. Il n'en émettrait pas moins une proposition aussi rigoureusement exacte que celui qui, pendant les massacres d'Arménie, aurait énoncé que : le pape Léon XIII ne savait pas ce que c'est que le christianisme (1). » Péguy sent le joug et l'insincérité : il n'en tolère aucune. Il sent enfin, dans ce vaste parti dont il se rend solitaire, la menace d'un abaissement.

Il est tout peuple, ce Péguy, peuple et non plèbe ; peuple artisan ou peuple paysan, maître de son outil et de sa subsistance, fier d'être ainsi. Mais dans le Parti Socialiste on respire trop souvent la lourde odeur des masses qui votent, qué-

(1) *L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti Socialiste*, par Charles Péguy, dans la *Revue Blanche* du 15 septembre 1899, p. 136.

mandent, menacent l'Etat pour avoir son argent et la faveur de ses lois ; on coudoie trop souvent, aussi, ces plébéiens intellectuels qui rôdent autour des masses pour s'élever par elles, sur elles, pour flatter et trahir. Péguy sent tout cela. Il s'en va. Il veut le grand air, la camaraderie, l'amitié toutes libres. Il ne renonce pas au socialisme, mais il s'écarte des socialistes, il les laisse là avec cette librairie qu'il a fondée avec eux, il appelle ses camarades qui viennent tous et il fonde les *Cahiers de la Quinzaine*. « Vos *Cahiers* ne paraîtront pas six mois », lui disent ses amis socialistes ; « seul, que pouvez-vous faire ? »

Tel avait été le dreyfusisme héroïque des premiers mois : un mouvement, un groupement tout libre et volontaire, qui perça, convertit, emporta les partis. Tels seront les *Cahiers* : une chambre d'amis est leur premier local. Les frères Tharaud reçoivent Péguy et son papier dans leur étroit logis de la rue Saint-Jacques. Les *Cahiers* n'auront pas d'abonnés : les recevra qui voudra, les paiera qui pourra et au prix qu'il pourra, deux francs, cent francs, selon sa bourse. Les *Cahiers* ne ressembleront à nulle autre revue ; ils seront ou très minces ou très épais selon qu'ils auront beaucoup à dire, ou peu ; ils donneront des lettres écrites par les uns ou les autres, relations, jugements fa-

miliers exprimés sans contrainte ; ils publieront des textes, des documents dans leur intégralité ; ils publieront enfin ces vives épîtres où le jeune Péguy s'essaye, critiquant, harcelant ses alliés de la veille, les doctrinaires profiteurs de victoire. Il intitule ses épîtres : *Lettres à un Provincial.* Souvenons-nous ici de Pascal que Péguy n'oublie pas. Pascal en 1650 écrivait à un Provincial pour lui éclairer les manigances des Jésuites. Les provinciaux sont toujours en danger de mal savoir : il faut les renseigner. Péguy en 1900 renseigne un provincial sur les manigances des politiques.

Il faut sauver ; et d'abord sauver des prétendus sauveurs, des sauveteurs professionnels, des pédants qui jalousent aux prédicateurs leurs chaires, des révolutionnaires, libertaires patentés, de tous ceux qui manient les formules de la liberté. Un état de bassesse et plus encore peut-être de paresse, d'inertie, une chute inévitable et naturelle abîme constamment les causes les plus pures. Cette bassesse a un nom populaire, c'est le mal ; c'est ce vieil ennemi dont Jeanne ne voulait pas être complice, et qui revient toujours quoiqu'on l'écarte, et qui étend toujours ses dégradations. Là-contre il faut s'armer, de ces dégradations il faut sauver. Républicain toujours, socialiste toujours, mais à sa manière qui n'est celle de nul autre, Péguy offre toujours aux républicains, aux

socialistes, sa collaboration ombrageuse. Ils vont au pas, en rang et sur la route. Péguy va dans leur sens, mais à l'écart et seul, ou entouré d'une poignée d'amis : universitaires provinciaux qui lui écrivent l'histoire de la coopérative où ils se sont inscrits, de l'Université Populaire qu'ils ont fondée pour réunir les ouvriers les plus capables, les plus désintéressés, et travailler avec eux à la formation d'une nouvelle culture, laborieuse, humaine ; hommes de lettres parisiens, les Tharaud, qui donnent leurs contes; Rolland, qui donne ses drames. Rolland s'était tenu très à l'écart pendant la bataille dreyfusarde ; il s'écarte toujours de toutes les mêlées ; mais ensuite il s'intéressa aux groupements, aux sociétés populaires que la bataille avait produits ; il crut possible de collaborer avec ces nouveaux publics, et de créer avec eux un art vraiment art et vraiment populaire ; il écrivit pour eux *Les Loups*, *Danton*, *Le Quatorze-Juillet ;* il écrivit un plein volume sur le théâtre populaire. Péguy l'édite dans ses *Cahiers*.

Ainsi Péguy s'entoure ; et en même temps il s'isole. Sa pensée est mécontente, tourmentée ; une belle suite d'écrits, publiée dans la première année des *Cahiers*, exprime cette agitation. Péguy l'intitule *De la Grippe*. La maladie le tient, le cloître dans la maison qu'il habite en banlieue. Un *Pascal* est là sous la main. Jérôme Tharaud a

prêté l'exemplaire. Péguy relit la *Prière pour le bon usage des maladies*, et il est sensible à ce puissant rappel. Son médecin le vient voir ; les deux hommes causent, et le ton aisé, rapide, de leur causerie rappelle ces entretiens que France publiait alors ; ils parlent de la santé et de la maladie, du bien et du mal physique, du bien et du mal moral, du bien et du mal politique ; comment les définir, comment les assigner ? Le médecin est un praticien instruit et fin, dont l'ambition est de savoir de quelles maladies ses clients sont atteints et qui trouve sa tâche déjà bien difficile. Péguy est acculé devant d'autres problèmes. Les maux dont souffrent ses clients, ses lecteurs, sont des affections singulières qui se nomment démocratisme, socialisme, catholicisme. Que signifient ces mots ? Et Péguy lui-même, qu'est-il ? Un démocrate ? Non. Le stupide mécanisme majoritaire est la chose du monde qu'il vénère le moins. Il croit à l'activité de l'homme, à son travail, à une certaine vocation qui est l'âme de ce travail. Il ne croit pas à la démocratie. Serait-il un chrétien ? Il a des amis chrétiens, il vénère leur sainteté, il est sensible à leur croyance. Pourquoi ne va-t-il pas avec eux ? Quoi donc le sépare de leur foi ? Péguy le dit avec une vigueur singulière, et ce même accent de révolte qu'il prêtait à son héroïne, Jeanne. Il n'est pas un chrétien parce qu'il

à la passion du salut, parce qu'il veut sauver, et parce que le salut rencontre dans le dogme catholique des bornes qu'il n'accepte pas :

Je m'attaquerai donc à la foi chrétienne,
dit-il.

Ce qui nous est le plus étranger en elle, et je dirai le mot, ce qui est barbare, ce à quoi nous ne consentirons jamais, ce qui a hanté les chrétiens les meilleurs, ce pourquoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou silencieusement détournés, mon maître, c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous exprimons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence, et renforcement de tout par l'éternité. Ne consentira jamais à cela tout homme qui a reçu en partage, ou qui s'est donné l'humanité. Ne consentira jamais à cela quiconque a reçu en partage ou s'est donné un sens profond et sincère du collectivisme. Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité. Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre :

Debout ! les damnés de la terre.
Debout ! les forçats de la faim.

tout à fait ainsi, et sans nous laisser conduire aux seuls mots, mais en nous modelant sur la réalité, nous sommes solidaires des damnés éternels. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient traités inhumainement. Nous n'admettons pas qu'il y ait des citoyens qui soient traités inciviquement. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient repoussés du seuil d'aucune cité. Là est le pro-

fond mouvement dont nous sommes animés, ce grand mouvement d'universalité qui anime la morale kantienne et qui nous anime en nos revendications. Nous n'admettons pas qu'il y ait une seule exception, que l'on ferme la porte au nez à personne. Ciel ou terre, nous n'admettons pas qu'il y ait des morceaux de la cité qui ne résident pas au-dedans de la cité. Certitudes, probabilités ou rêves, réalités ou rêves, ceux de nous qui rêvent, nous sommes aussi parfaitement collectivistes en nos rêves et en nos désirs que nous le sommes et dans nos actions et dans nos enseignements. Jamais nous ne consentirons à un exil prolongé de quelque misérable. A plus forte raison ne consentirons-nous pas à un exil éternel en bloc. Ce ne sont pas seulement les événements individuels, particuliers, nationaux, internationaux, politiques et sociaux, qui ont opposé la révolution socialiste à la réaction d'Eglise. Mais ces événements sont l'expression et presque je dirais que cette opposition est le symbole d'une contrariété foncière invincible. L'imagination d'un exil est celle qui répugne le plus à tout socialisme. Jamais nous ne dirons oui à la supposition, à la proposition de cette mort vivante. Une éternité de mort vivante est une imagination perverse, inverse. Nous avons bien assez de la vie humaine.

Ainsi Péguy demeure, veut demeurer un socialiste. Il reste un ami de Jaurès : lié par les souvenirs, par l'affection, et déjà séparé par presque toutes les pensées. Il l'édite, mais il le surveille. Lisez ces pages, intitulées *De la Raison*, qu'il place avec tranquillité en tête d'un volume

que Jaurès lui confie. Beau morceau, mesuré, menaçant, chargé d'avertissements. Péguy édite : mais il examine et prévient. C'est un disciple dangereux, un disciple bien libre et bien fort, qui écrit ces pages préliminaires. Est-ce même un disciple ? *De la Raison* : Péguy sait de quel côté Jaurès incline, vers où il va se laisser mener, vers quelle religion rationaliste et servie par quels prêtres. Il lui dit : Je n'irai pas. Et davantage : Vous me trouverez en travers. Demain il le dira à d'autres, dont il déteste les ambitions sournoises et le panthéisme terne. Entendez comme il examine, comme il honore l'honnête outil de tout travail humain, la raison ; l'outil, et c'est beaucoup, non pas le Dieu ni l'âme. Péguy ne parle pas de Dieu. Il n'imprime pas ce mot antique et difficile. Mais il veut, avec une vigueur singulière et qui donne à penser, que la place auguste soit laissée vide et qu'on n'intronise pas quelque Dieu parvenu.

Il ne le dirait pas si net s'il ne savait qu'on le veut faire. Et le dirait-il si net s'il n'adorait déjà, à son insu, le Dieu vivant? Il y a un silence sous sa plume, une inquiétude dans sa pensée, une fébrilité dans sa conduite. Pascal est toujours là, et non loin de sa main, ce Pascal dont pourtant il récuse la foi. Quel est son appui dans ces temps difficiles ? Il est un réaliste (il le sera toujours) et il tient ferme à cette réalité première, à cette

tâche qui vient première, le maintien de l'homme dans sa dignité simple, son honneur ouvrier, sa décence familiale. C'est là qu'il se fixe et s'attache, peut-être dans l'attente d'une autre vérité. Pour se garantir de contraintes, il pourvoit lui-même aux besoins de sa vie. L'homme laborieux, libre ; il en donnait alors, et il en donna toujours, après vingt ans d'un dur travail et déjà dans la gloire, un exemple saisissant : chef de famille et d'entreprise ; écrivain, imprimeur, éditeur, philosophe, historien, pamphlétaire, lyrique ; auteur de ces *Cahiers* dont il était aussi le gérant, le teneur de livres et, aux jours de presse ou de gêne, l'homme de peine qui balaye la boutique, le trottoir même devant la porte, *pauvre comme un poète et plus libre qu'un roi :* tel fut le jeune Péguy, tel resta le Péguy aux cheveux grisonnants.

Libre en tout, sauf de peines. Le voici père ; la famille est nombreuse, les besoins sont grands et augmentent. Il a quitté la chambre des Tharaud, il a loué boutique en face la Sorbonne : le loyer pèse. Pourtant il a groupé de huit à neuf cents abonnés, et ce serait assez pour vivre. Mais plus il peut, et plus il veut ; plus il reçoit, et plus il donne. Il accroît ses *Cahiers*, il augmente leur volume, il recherche l'impression parfaite, la correction minutieuse : tant d'exigences sont coûteuses. Et surtout il y a sa pensée, sa pensée secrète,

extrême, aventureuse, qu'il ne néglige jamais parmi tant de soucis, qui le passionne et le ravit, mais qui l'épuise. Tout repose sur lui. Si la fatigue le prend, s'il doit s'arrêter trois mois, qu'adviendra-t-il de ses *Cahiers*, des siens, de toute son œuvre ? Il faut qu'il marche, il faut qu'il tienne.

Cependant ceux qu'il combat, les politiques du dreyfusisme, sont vainqueurs. Avant de faire leurs lois, ils se partagent les places, et la curée est belle. La curée achevée, ils préparent leurs lois, et leurs lois sont mauvaises. La protection des enfants, la lutte contre l'alcoolisme, le relèvement des métiers par l'enseignement professionnel, voilà, au gré de Péguy, des tâches républicaines. Mais les socialistes et radicaux parlementaires ne savent que se venger de leurs adversaires et faire main basse sur leurs biens. Péguy rompt avec eux ; avec tous ; avec Jaurès même, qui ne sait qu'excuser, couvrir et laisser faire. Il répudie toute attache, toute collaboration politique. Il ne connaît plus en France que deux partis, séparés, non point, comme dit Clemenceau, par une barricade : où sont nos barricades ? mais séparés, plus médiocrement, plus modernement, par un guichet. D'une part, on émarge, on paperasse et perçoit ; d'autre part, on produit et on paye. Telles sont les deux Frances. De part et d'autre du guichet il y a des catholiques, des libres-

penseurs et des juifs. Péguy est avec les catholiques, les libres-penseurs et les juifs qui produisent et qui payent, contre les catholiques, les libres-penseurs et les juifs qui paperassent et perçoivent. A ceux-là, politiciens, bureaucrates, jeunes et avisés savants qui inventent des noms de science à seule fin qu'on leur crée des chaires, Péguy déclare la guerre, sur eux il assène ses coups. Depuis deux mille ans, tous, financiers romains, moines, gens de robe et de basoche, marquis et fermiers-généraux, gabelous, tyranneaux des clubs, jésuites, francs-maçons, délégués et financiers encore, non plus romains, mais de tout poil, ils vivent dans la laine de ce peuple qui les porte, les nourrit, et, à peine gêné par la triste vermine, nourrit encore le monde entier de ses amours et de ses haines. Péguy est contre eux, quelle que soit leur figure. Qu'ils aillent tondant ce peuple, les misérables, taillant jusqu'à la chair : cette chair est profonde et ce peuple a bon dos. Il vivra malgré eux, Péguy n'en doute pas, mais à condition qu'il défende son génie et sa peau.

*
* *

Le voici pamphlétaire, et dans toute sa force. Il publie ces écrits singuliers, rhapsodies où le sarcasme, l'ironie, le lyrisme, voisinent avec la plus pénétrante histoire, la philosophie la plus haute ;

océans de paroles, océans non tumultueux comme il semble d'abord, mais réglés au contraire, souverainement réglés : car les flots se suivent, le flux monte ; et un ordre lent, sûr, anime ces pages dont la densité est un effroi pour l'œil.

Il commence contre la Sorbonne, contre les fonctionnaires intellectuels, contre les universitaires dont il s'est séparé, un combat devenu fameux, ce même combat que mena Pierre Lasserre ; il bataille âprement pour l'indépendance des vies et des inventions. Et il entre ainsi dans cette longue guerre qui l'occupera sans cesse contre les tyrannies du monde moderne, contre sa matérialité et sa vénalité.

Sous les anciens régimes, écrit-il, la gloire était une puissance presque uniquement spirituelle. Sous les anciens régimes, assez de puissances contrebalançaient les puissances d'argent, — puissances de force, *autres* puissances de force ou puissances d'esprit, — pour qu'à travers toutes ces puissances, et à travers leurs combats même et leurs débats, et surtout ici, la gloire put demeurer une puissance presque uniquement spirituelle. Par une singulière combinaison, par un singulier jeu d'événements, à l'avènement des temps modernes une grande quantité de puissances de forces, la plupart même, sont tombées ; mais, loin que leur chute ait servi aucunement aux puissances d'esprit, en leur donnant le champ libre,

au contraire la suppression des autres puissances de force n'a guère profité qu'à cette puissance de force qu'est l'argent. Elle n'a guère servi qu'à vider la place au profit des puissances d'argent. Les contrepoids de force, des autres forces, étant supprimés, rien n'est allé à l'esprit, qui censément attendait, aux puissances d'esprit, pour qui devait censément se faire la révolution du monde moderne. Contrairement à ce qu'on pouvait espérer, quand on était mal averti... tout est allé aux seules puissances de force qui fussent demeurées, les puissances d'argent.

Et il attaque l'État moderne, ce lourd produit de notre temps :

Avilir est de son instinct le plus profond,
écrit-il.
Quand il avilit, quoi que ce soit, très profondément mais très sûrement il se sent bien dans la voie de sa destination.

... Le monde moderne avilit. D'autres mondes avaient d'autres occupations... D'autres mondes idéalisaient ou matérialisaient, bâtissaient ou démolissaient, faisaient de la justice ou faisaient de la force, d'autres mondes faisaient des cités, des communautés, des hommes ou des dieux. Le monde moderne avilit. C'est sa spécialité. Je dirais presque que c'est son métier s'il ne fallait pas respecter au-dessus de tout ce beau nom de métier. Quand le monde moderne avilit, mettons que c'est alors qu'il travaille de sa partie.

Style singulier, qui d'abord étonne le lecteur, et qui parfois l'écarte. La vieille rhétorique française

interdit la répétition des mots. Il semble que Péguy la recherche et la veuille, la pratique par défi.

Mais prenons garde : ces mots qu'il ramène avec insistance devant nous, Péguy les répète-t-il vraiment ? Un mot ne s'entend pas si vite, il n'épuise pas d'un seul coup sa vertu. Il y a dans cette rhétorique de Péguy un secret, un mystère qui a intéressé les meilleurs juges en matière de style.

« Le style de Péguy, a écrit André Gide, est sem-
« blable à celui des très anciennes litanies. Il est
« semblable aux chants arabes, aux chants mono-
« tones de la lande ; il est comparable au désert ;
« désert d'alfa, désert de sable, désert de pierre...
« Le style de Péguy est semblable aux cailloux du
« désert, qui se suivent et se ressemblent, où
« chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit
« peu différent ; d'une différence qui se reprend,
« se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'ac-
« centue, s'affirme, et toujours plus nettement ;
« on avance. Qu'ai-je à faire de plus de variété !
« de ces pays loquaces qui, dans l'espace d'un
« seul regard et sans que j'aie à tourner les yeux,
« m'offrent à considérer plus de choses que n'en
« peut écouter ma vie. Je ne veux plus aimer que
« les déserts ou les jardins ; les jardins très soi-
« gnés et les déserts monotones où la même fleur,
« ou du moins la presque pareille, répétera le
« presque semblable parfum, durant des lieues ; et

« le même caillou, la même couleur, et pourtant à « chaque fois un tout petit peu différente ; comme « la flûte arabe la même phrase, presque la même, « durant presque tout le concert ; comme le croyant « la même prière, durant tout son temps d'orai- « son, ou du moins presque la même, un peu diffé- « remment intonée, presque sans qu'il s'en doute, « et comme malgré lui qui recommence encore, « et où sa foi ne s'épuise pas encore. « Mots ! je ne « vous laisserai pas, mêmes mots, et je ne vous « tiendrai pas quittes, tant que vous aurez encore « quelque chose à dire. Nous ne vous laisserons « pas, Seigneur, que vous ne nous ayez bénis. »

Cette page est pénétrante et belle ; mais son raffinement un peu langoureux ne s'accorde pas exactement au toujours rude et véhément Péguy. Ce n'est pas aux cailloux nuancés du désert, c'est au rythme de la marche que François Porché compare le style de Péguy, et la comparaison est bonne : « Ce rythme, écrit-il, m'est apparu sou- « vent comme le rythme intérieur de la prose « même de Péguy. Et c'est pourquoi elle donne « quelquefois au lecteur mal préparé l'impression « du piétinement. Erreur grossière. Péguy ne « piétine jamais sur place, mais il est vrai qu'il « n'avance que d'un pas à la fois, sans se pres- « ser, en bon brisquard d'infanterie. Dure est la « route et lointaine l'étape, et il faut aussi sur-

« veiller la gauche, le fusil sous le bras, parce « qu'il y a des buissons pleins d'embûches, et « que déjà le soir descend. » Oui, ce style est unique ; mais enfin c'est un style. C'est un style voulu, dit-on avec reproche. Péguy réplique, et en peu de mots, car cet écrivain auquel on reproche ses longueurs sait être court : « On m'a « reproché que mon style était voulu. C'est-à-dire « travaillé. Je ne sais pas ce que c'est qu'un style « qui n'est pas travaillé, qui n'est pas voulu, ou « plutôt je crois savoir que ce n'est pas un style. »

Admirons ces « hommes de goût » (ils consentent d'ailleurs à lire les journaux) qui s'indignent si tel auteur, ce Péguy par exemple, emploie les mots, manie la phrase selon son génie propre, avec autorité et amour. Ils voudront bien laisser aux musiciens, aux peintres, à un Delacroix, un Degas, à un Debussy même, de grandes libertés avec les formes, les couleurs et les sonorités. Mais le langage, c'est une autre matière ; ils le parlent, ils l'écrivent eux-mêmes, ces juges; et parce qu'ils le parlent et l'écrivent, ils se croient connaisseurs en la matière. Ils se trompent, la conséquence ne tient pas. Le petit emploi quotidien qu'ils font des mots, des tours français, ne les qualifie nullement pour savoir, pour juger. Le langage sert à la communication utilitaire et habituelle des hommes : c'est un de ses emplois.

Le langage, par ailleurs, est propre à l'expression des sentiments et des idées : c'est un tout autre emploi. Le commun des hommes — n'ayons garde d'en excepter les hommes de lettres — se sert du langage. L'écrivain ne s'en sert pas ; il le crée, il le réinvente en même temps qu'il sent et pense : tout véritable écrivain est l'inventeur d'un style. De même que la disposition des formes, des couleurs et des sons est laissée au compositeur et au peintre, la disposition du langage, premier chef-d'œuvre de la nature humaine, traduction des âmes et des choses, doit être laissée aux rares esprits qui en possèdent l'instinct. Ils y sont maîtres, ils y sont libres.

Qu'il y ait excès, vertige, ivresse, dans ces développements immenses, je le crois ; qu'il y ait là, pour le succès et l'avenir de l'œuvre une menace, je ne le pense pas. L'œuvre est longue : mais elle a droit à l'espace et au temps qu'elle occupe. La suite des âges, qui donne le vrai public, ne connaît que deux sortes d'œuvres, les vides et les pleines, les exsangues et les nourrissantes, celles-là toujours trop longues, celles-ci jamais trop longues. Or, l'œuvre de Péguy est nourrissante s'il en fût, elle ne sera pas délaissée.

*
* *

Revenons à notre récit de l'homme et de l'œuvre. Péguy pamphlétaire s'oppose et déchire. Mais en-

fin, s'opposer et déchirer, est-ce un emploi pour une vie ? pour une si merveilleuse éloquence, pour tant de lyrisme et d'esprit, d'esprit joyeux par force et générosité ?

Péguy mord à pleines bouchées de loup. Mais que sert-il ? où va-t-il ? qu'aime-t-il ? Les foules révolutionnaires, il ne les glorifie plus ; et où les voit-on ? Elles ont disparu. L'idée du peuple libre, conscient, vertueux, éclairé par l'école et guidé à travers la vie par les principes de la raison, Péguy en est bien détaché. Prônée dans les universités populaires, cette idée républicaine et puritaine a mis en fuite le bon peuple, qui, sans du tout s'accuser de malice ni de lâcheté, se récuse pour tant de vertu. Péguy aussi ; il est rentré chez lui. Quel sera son travail ? Visiblement il aspire à se débarrasser des partialités, des étroitesses, des séparatismes inévitables de la rude guerre civile où sa jeunesse fut prise ; visiblement il aspire à quelque liberté, quelque grandeur nouvelle. Quelle sera cette grandeur ?

Péguy causait très souvent avec Sorel, *notre maître Sorel* ; chaque vendredi, il allait entendre Bergson au Collège de France. Sorel dirigeait alors ses recherches vers le syndicalisme, la violence ouvrière et la mystique dont elle se nourrit, dont elle tire ses espérances. Bergson, un doigt levé, la voix discrète, indiquait les régions pro-

fondes ; il indiquait, n'ajoutant mot, et plus d'un, parmi ses auditeurs, très intrigué mais très mal instruit, allait au sortir de son cours s'informer auprès des prêtres. Péguy écoute. Non, il ne croit plus à cet idéal de l'honnête homme qu'il défendait jadis contre l'intrusion des métaphysiques, des croyances absolues. L'honnête homme, c'est très bien ; mais l'homme tout court, c'est autre chose ; c'est moins décent et c'est plus fort, plus secret, plus fécond. Quelles sont donc ces forces, ces secrets, ces sources qui sont en l'homme et qui dépassent sa volonté honnête, sa raison informée ? Péguy est las des ascétismes spirituels qu'a déterminés le combat dreyfusard, tout rationaliste et critique ; il veut explorer, posséder, lui aussi, ces hautes réalités que n'ont pas abolies les exorcismes du monde moderne.

La passion de Georges Sorel heurte et cingle comme un vent marin aux sautes rapides ; elle excite l'esprit, elle tonifie la volonté, elle ne touche pas le cœur : autre sera la passion de Péguy. La passion de Bergson est tout intellectuelle ; c'est le mouvement d'une intelligence nue, curieuse, avide d'atteindre ses limites et d'éprouver son évanouissement étrange : autre sera la passion de Péguy. Quelle sera-t-elle ? Vers où penchera, vers où s'épanchera cette force suspendue ?

VI

ROMAIN ROLLAND

LE BEETHOVEN ET LE JEAN-CHRISTOPHE

Péguy cherche en lui-même, pour lui-même, et sa difficile recherche déconcerte son public. Sa forme étonne ; son irritation semble stérile ; elle ne dirige pas. Or les lecteurs des *Cahiers* veulent être dirigés. Ils forment un groupe ardent qui n'accepte pas, au lendemain de la crise qui l'a rassemblé, d'être laissé sans enthousiasme et sans espérance. — Qui leur parlera ? Qui les satisfera ? Voici leur nouveau maître, Romain Rolland, que Péguy accueille et imprime toujours.

Romain Rolland est lui aussi un vaincu de la crise dreyfusienne. Il a essayé son théâtre populaire, et il a échoué. Il a échoué deux fois. D'abord, devant le peuple qui ne l'a pas secondé. Rolland parlait du passé : le peuple révolutionnaire ne s'intéresse qu'à son effort présent ; il se refuse à toute sorte de vénération, à celle de son

passé même. Rolland parlait en homme qui aime l'histoire : le peuple révolutionnaire la méprise, il vit pour l'avenir. Rolland est idéaliste ; il exprime naturellement les mouvements généreux, enthousiastes de l'âme ; or, ce peuple, qui est généreux, certes, et ingénument héroïque, se méfie des idéalismes qu'on lui exprime, et son ardeur désenchantée n'aime pas l'ancienne éloquence. Enfin, Rolland n'oublie pas qu'il est un Français. Il aime fidèlement les voix qui l'ont instruit, la terre qui l'a porté : or, ce peuple révolutionnaire refuse de connaître sa patrie, il se sépare d'elle avec obstination. Rolland n'est pas son homme — ne l'était pas alors.

Donc, voici Rolland tout seul, et en quelle mauvaise posture, devant le Paris des « premières ». Nous ne disons pas que les drames de Rolland aient mérité le triomphe qu'ils n'ont pas eu ; ils ne forment sans doute pas la part durable de son œuvre. Mais ils méritaient assurément l'attention et la plus haute estime. Or, ils ne l'obtinrent pas. Romain Rolland avait contre lui toute l'organisation théâtrale parisienne, les usages et l'esprit des coulisses et, plus encore, des couloirs. Une caste ancienne, basse et assez fermée, y domine ; caste qui a ses traditions, son droit coutumier ; caste non tant française que parisienne, et fort mêlée ; routinière, vénale, et inévitable-

L'S COLLEGE RARY

ment unie contre toute tentative menaçante pour les routines dont elle bénéficie.

Tels étaient ceux que Rolland irritait en portant à la scène son *Danton*, son *Quatorze-Juillet*. Sur quels alliés pouvait-il compter ? Rolland n'est pas un catholique : il n'aura donc pas avec lui cette fraction de la société parisienne qui ne pèche pas par bassesse, mais qui affirme une autre croyance. La jeunesse révolutionnaire, le peuple, étaient indifférents ou absents. Et Romain Rolland fut vaincu par la théâtrocratie parisienne.

Vaincu par elle et sur le terrain qu'elle occupe ; nullement vaincu en lui-même. De sa défaite, il va faire sa victoire, et de sa crise sa force.

Crise intime que d'autres traversent. Rolland ne connaît pas seul l'abandon, la souffrance. Toutes les tentatives dreyfusardes expirent : les Universités populaires se ferment, les revues socialistes disparaissent. La griserie révolutionnaire s'éteint. Les ouvriers, nationalistes à leur manière, se renferment dans leur classe et veulent combattre seuls. Que feront nos jeunes bourgeois ? Les meilleurs d'entre eux répugnent à lutter contre l'armée, contre l'Eglise ; leur intelligence, leur sensibilité, leur instinct les préviennent des utilités sociales et morales que de telles institutions recouvrent ; et plusieurs se retournent vers l'ordre, vers la spiritualité catholique.

Rolland souffre, mais ignore les séductions mystiques ; nul homme n'est moins tenté par le catholicisme, par le refuge des Églises. Cet idéaliste n'est aucunement déiste. Il ne sent pas le besoin de personnaliser les puissances surnaturelles, de réaliser par la croyance ce dont la connaissance réelle est refusée par la nature, d'incorporer ses aspirations religieuses, de leur donner la forme rituelle. Il se contente des vérités que la raison et le cœur humain apportent et consacrent ensemble. *Credo quia verum. Je crois parce que c'est vrai*, écrivait-il en 1888 sur la première page d'un examen de conscience rédigé à l'Ecole normale. « Jusqu'à ces dernières années, écrivait-il en 1912 à un ami, la lumière de ce *Credo* de jeunesse a suffi à m'éclairer. » Et sans doute il dirait de lui-même, comme de Jean-Christophe, qu'il est « trop religieux pour penser « beaucoup à Dieu. Il vit en Dieu, il n'a pas besoin « d'y croire. Cela est bon pour ceux qui sont « faibles, ou affaiblis, pour les vies anémiques. « Ils aspirent à Dieu comme la plante au soleil. « Le mourant s'accroche à la vie. Mais celui qui « porte en lui le soleil et la vie, qu'irait-il les « chercher hors de lui ? »

Dieu et le christianisme, Rolland les porte en lui. Sa crise est grave, éprouvante ; elle l'atteint jusqu'au cœur. Mais jamais il ne perd pied. Il a

ses appuis, qui sont ses maîtres, et il écoute fidèlement leurs voix fidèles. Voici Michel-Ange, voici Beethoven, Mazzini et Tolstoï : libres âmes, secourables à qui veut rester libre au seuil des mystères ; âmes libres et créatrices, âmes dévouées dont la lignée, depuis trois siècles, passe en hauteur et en continuité la lignée même des saints.

L'appui des maîtres, et surtout l'appui des maîtres musiciens, voilà son recours dans la détresse. Jamais Rolland ne délaisse la musique, jamais il ne s'éloigne d'elle. Sa détresse, ce mot n'est pas trop fort ; son œuvre porte tous les signes d'une douleur poignante. Elle nous indique aussi et nous y pouvons connaître les forces consolatrices grâce auxquelles il surmonte la crise. C'est toujours l'histoire de Jean-Christophe qu'il faut suivre. Ecoutons cette page :

Il est à son vieux piano, dans sa mansarde, seul. La nuit tombe. La lueur mourante du jour glisse sur le cahier de musique. Il se brise les yeux à lire, jusqu'à la dernière goutte de lumière. La tendresse des grands cœurs éteints, qui s'exhale de ces pages muettes, le pénètre amoureusement. Ses yeux se remplissent de larmes. Il lui semble qu'un être cher se tient derrière lui, qu'une haleine caresse sa joue, que deux bras vont enlacer son cou. Il se retourne, frissonnant. Il sent, il sait qu'il n'est pas seul. Une âme aimante et aimée est là, auprès de lui. Il gémit

de ne pouvoir la prendre. Et pourtant cette ombre d'amertume, mêlée à son extase, a encore une douceur secrète. La tristesse même est lumineuse. Il pense à ses maîtres bien aimés, les génies disparus, dont l'âme revit dans ces musiques, qui avaient vécu leurs vies. Le cœur gonflé d'amour, il songe au bonheur surhumain, qui dut être la part de ces glorieux amis, puisqu'un reflet de leur bonheur est encore si brûlant. Il rêve d'être comme eux, de rayonner cet amour, dont quelques rayons perdus illuminent sa misère d'un sourire divin. Être Dieu à son tour, être un foyer de joie, être un soleil de vie !

Etre un foyer de joie : Rolland dans sa détresse n'abdique pas cette ambition. Mais il faut d'abord être fort et, pour assurer la force en soi, méditer religieusement la vie d'un fort. Rolland, pour s'édifier, médite Beethoven. Édifier, disons-nous, et le mot est exact. Entendons-le dans son vrai sens : *édifier*, c'est même chose que *construire*. On édifie une demeure, on édifie son âme : c'est la construire, c'est l'élever solidement. « L'air est lourd « autour de nous, écrit Rolland ; la vieille Europe « s'engourdit dans une atmosphère pesante et vi- « ciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur « la pensée... Le monde étouffe. Rouvrons les fe- « nêtres. Faisons entrer l'air libre. Respirons le « souffle des héros. »

Ces lignes se trouvent dans l'introduction à la biographie de Beethoven. J'en manie la première

édition : ce bon air de pauvreté décente, laborieuse, qu'ont les cahiers que Péguy éditait ; cette impression un peu serrée, mais si nette et si noire ; ce papier un peu jaune, mais résistant, durable ; c'est de l'honnête librairie, belle d'honnêteté. Le nom de Beethoven sur la couverture ; une épigraphe de Dante sur la page de garde ; puis, le récit. Tant de simplicité, tant de sévérité ne promettaient pas le succès. Mais le succès est un mystère. Sans nulle réclame (et Rolland était alors presque inconnu), comme par enchantement, les exemplaires de la vie de Beethoven s'en allèrent l'un après l'autre. Tout un peuple de lecteurs inconnus, des hommes, des femmes, une succession de visages sur lesquels on ne savait mettre aucun nom, entraient dans la petite boutique de Péguy, demandaient, prenaient, payaient ce petit livre que la presse ignorait. Et comment l'avaient-ils connu ? Une deuxième édition parut, disparut de même. Cette fois, Rolland avait donc su se faire entendre ; il avait réussi à dire, à communiquer ses aspirations ; il avait su, parlant à travers Beethoven, exprimer le fond secret de sa vie, de tant de vies : souffrance, amour, courage, espérance.

*
* *

Qui donc avait parlé ? Rolland ou Beethoven ? On ne savait. Rolland voulut parler seul. « ... Être

« Dieu à son tour, être un foyer de joie, être un « soleil de vie... » La vraie joie, c'est de créer. Rolland avait retracé l'image d'un héros : c'était trop peu pour son désir et son ambition. Il voulut — il en sentait la force en lui — tirer de son expérience, de son propre génie enfin, la forme neuve d'un héros.

Alors il commença cette œuvre, si belle dans son ensemble, le *Jean-Christophe*.

Dans une petite ville allemande, un enfant naît, Il vit ; vivre, qu'est-ce donc ? La douleur occupe, remplit soudain ce corps venu au jour. L'enfant crie : toute naissance, n'est-ce point cela? Chaque homme est jugé pour la première fois sur la véhémence du cri qu'il pousse en connaissant la vie.

L'enfant grandit, rampe à travers sa chambre, palpe le vaste monde ; Rolland suit cet enfant, son œuvre grandit avec lui, elle est simple et émouvante comme lui. Elle va, rien ne l'arrête ; les hivers, les printemps la gonflent comme un fleuve ; où nous mène-t-elle et vers quelle mer ?

Que vaut-elle, cette œuvre qui n'est pareille à nulle autre ? J'ai connu bien des gens qui en discutaient et j'en ai discuté moi-même. Mais je n'ai connu personne qui ne l'ait lue, personne qui l'ait laissée. Que vaut le style ? Rien du tout, il est

inexistant, affirment des artistes très experts en leur art. Inexistant, c'est bien possible ; et c'est la raison peut-être qui lui donne une simplicité parfois si émouvante. Il est, par lui-même, inexistant ; c'est bien cela, et c'est peut-être une sorte d'éloge, et celui-là même que Rolland préférerait. Rolland ne fait pas la chasse aux mots, aux cadences ; il ne jardine pas sa copie. Ses pages ne sont emplies que de son émotion et du mouvement qu'elle anime. Si l'émotion faiblit (cela arrive), si la pensée faiblit (cela arrive plus souvent encore), c'est faible. Aucun artifice de stylistique n'amuse, ne distrait le lecteur. Mais si l'émotion, la pensée s'élèvent, se haussent, se maintiennent longtemps hautes (et c'est fréquent), alors l'œuvre est vraiment haute et forte ; l'émotion entre, elle touche le cœur, peu lui résistent.

Et l'œuvre est pareille au style qui l'exprime. Les épisodes se suivent, on ne sait trop pourquoi ; pourtant ils sont liés, la vie les unit avec sa logique secrète et ses ordres cachés. Ils sont nécessaires, inévitables ; cette Rosa, elle est laide, bête et bonne fille, et maladroite ; elle est exactement comme Rolland nous la montre ; et cette Sabine, quel lecteur de *Jean-Christophe* peut douter d'elle ? Elle vit, elle meurt, c'est comme on nous le dit. Chacun de ces personnages est vrai dans cet immense conte ; il y a sa forme, il y a son poids,

comme tel paysan occupé sur son champ est inévitable et vivant à côté de nous qui passons en marchant à travers la campagne.

Il y a, dans ce *Jean-Christophe*, un bel épisode qui éclaire l'idée que Rolland se fait de son art, de l'art. Jean-Christophe (mais cela, je suppose qu'on le sait) est un enfant musicien qui, dès ses huit ou dix ans, compose, selon son inspiration ou les leçons qu'il a reçues, des menuets, des chansons, des sonates et des passe-pieds. Le grand-père, un vieux musicien, trouve admirable tout ce qu'écrit l'enfant. Mais l'enfant aime aussi, aime davantage peut-être, un autre juge qui est ignorant et sévère : c'est l'oncle Gottfried. Celui-là ne sait pas la musique. C'est un parent pauvre dans la famille qui n'est guère fortunée ; c'est un campagnard qui, lorsqu'il vient en ville, entre un instant à la maison. Le petit Jean-Christophe lui joue ses compositions, et Gottfried, à la plupart d'entre elles, oppose simplement :

— Pourquoi as-tu écrit cela?

— Mais c'est un menuet, dit l'enfant ; un menuet, c'est-à-dire une danse, mon grand-père...

— Que de notes ! Pourquoi tant de notes? oppose l'obstiné Gottfried ; pourquoi as-tu écrit cela? Ce n'est pas la peine d'écrire des notes et des notes, il n'en faut pas tant pour faire une chanson...

Mais Gottfried approuve quelquefois : c'est une ligne simple que l'enfant a trouvée. Gottfried veut qu'il la lui répète, qu'il la lui joue et chante encore, et l'enfant sent bien que Gottfried, non pas son grand-père, a raison ; que le menuet est sot et que le chant est bon.

Or, parmi tant de critiques qu'on lui a faites, il y en a une que Rolland n'a jamais entendue. Personne ne lui a jamais dit, personne l'ayant lu n'a jamais pensé :

— Pourquoi Romain Rolland écrit-il tant de pages ? Ce *Jean-Christophe*, cet interminable *Jean-Christophe*, les dix volumes de ce *Jean-Christophe*, pourquoi Rolland écrit-il tout cela ?

Personne ne l'a jamais pensé parce que c'est l'une des choses les plus sûres du monde, que Rolland ne pouvait pas ne pas écrire ce *Jean-Christophe*, que chaque ligne en est fondée sur une expérience, une douleur, un amour, une irritation. L'œuvre est nécessaire comme un cri d'enfant, comme une chanson populaire. C'est le plus beau des éloges.

*
* *

Jean-Christophe grandit : il a connu l'amour, l'art, la mort ; il connaît sa patrie, l'énorme Allemagne ; et enfin il devine, par delà sa patrie, l'Europe aux voix nombreuses, la France. Voici

Rolland ramené, par la croissance de son héros, aux problèmes, à la considération de son temps — et de sa patrie.

Cette Allemagne, où il nous avait porté comme au refuge de l'idéalisme, il la juge : elle est matérielle, elle est basse. Jean-Christophe, Allemand révolté, se querelle avec les siens, fait scandale dans la petite cour princière de sa ville natale. Il faut qu'il s'enfuie ; il s'enfuit. L'Allemagne avait été le refuge de Rolland ; mais le refuge de Jean-Christophe, c'est la France. Rolland le mène dans Paris et y rentre avec lui.

Il y rentre avec un cœur blessé, amer, et d'abord il se venge. Il mène son héros parmi ses ennemis. Jean-Christophe, musicien miséreux, artiste déclassé, est introduit dans la vie parisienne par la porte des bureaux de rédaction, par les besognes théâtreuses. Il connaît ces gens dont Rolland a souffert, et il les juge en conséquence. Sales mœurs et pauvres pensées ! Et il connaît aussi, il écoute avec soin les artistes parisiens. Il admire leur goût et leur technique exquise. Mais d'où vient qu'il n'y a pas de sève en eux ? Ce sont des sectaires et des maniéristes, sectaires de l'alcôve et de la minutie. Si l'humble Gottfried était là, comme il leur dirait à tous :

— Pourquoi avez-vous écrit cela ?

Ecoutez Jean-Christophe (ou Rolland, c'est tout un) :

Ce qui leur manquait le plus, c'était la volonté, la force ; ils avaient tous les dons, — moins un : la vie puissante. Surtout, il semblait que cette quantité d'efforts fussent utilisés d'une façon confuse, et se perdissent en route. Il était rare que ces artistes sussent nettement prendre conscience de leur nature, et coordonner leurs forces avec constance en vue d'un but donné. C'était l'effet ordinaire de l'anarchie française, qui dépense des ressources énormes de talent et de bonne volonté à s'annihiler par ses incertitudes et ses contradictions. Il était presque sans exemple qu'un de leurs grands musiciens, un Berlioz, un Saint-Saëns, — pour ne pas nommer les plus récents, — ne se fût pas embourbé en soi-même, acharné à se détruire, renié, faute d'énergie, faute de foi, faute surtout de boussole intérieure.

Seul, le métier reste honoré, cultivé ; mais le métier n'est rien sans l'âme ; il n'habille que la mort. « Plus il avançait dans cet art, écrit Rol-« land, plus Christophe sentait se préciser l'odeur « qui, dès les premiers pas, l'avait saisi sour-« noisement ; puis tenace, suffocante : l'odeur de « la mort. La mort : elle était partout, sous ce « luxe et ce bruit. » La mort, et quelle ? Rolland l'écrit : « *Christophe entendait venir le roulement « des canons, qui allaient broyer cette civilisation « épuisée, cette petite Grèce expirante...* »

Et Rolland insiste sur cette pensée tragique ; il l'anime en récits et sensations vives :

Un beau soir,

écrit-il,

que le ciel moelleux, comme un tapis d'Orient, aux teintes claires un peu passées, s'étendait au-dessus de la ville assombrie, Christophe suivait les quais, de Notre-Dame aux Invalides. Dans la nuit qui tombait, les tours de la cathédrale montaient comme les bras de Moïse, dressés pendant la bataille. La lance d'or ciselée de la Sainte-Chapelle, l'épine sainte fleurissante jaillissait du fourré des maisons. De l'autre côté de l'eau, le Louvre déroulait sa façade royale, dans les yeux ennuyés de laquelle les reflets du soleil couchant mettaient une dernière lueur de vie. Au fond de la plaine des Invalides, derrière ses fossés et ses murailles hautaines, dans son désert majestueux, la coupole d'or sombre planait, comme une symphonie de victoires lointaines. Et l'Arc de Triomphe ouvrait sur la colline, telle une marche héroïque, l'enjambée surhumaine des légions impériales.

Et Christophe eut soudain l'impression d'un géant mort, dont les membres immenses couvraient la plaine. Le cœur serré d'effroi, il s'arrêta, contemplant les fossiles gigantesques d'une espèce fabuleuse disparue dont la terre avait entendu sonner les pas ; — la race casquée du dôme des Invalides, et ceinturée du Louvre, qui étreignait le ciel avec les mille bras de ses cathédrales, et qui arc-boutait sur le monde les deux pieds triomphants de l'Arche napoléonienne, sous le talon de laquelle grouillait aujourd'hui Lilliput.

*
* *

Pourtant Jean-Christophe doute et s'étonne. Il parcourt, il observe cette ville pleine de gens laborieux ; par delà cette ville, il devine les campagnes, des milliers de familles, quarante millions d'êtres. Il connaît les artistes parisiens ; connaît-il les Français ? Une pensée rapide l'éclaire : « *Cet art est un art sans peuple.* » Et, un soir, il dit à ce Sylvain Kohn qui le pilotait dans Paris :

— Ce n'est pas possible, il y a autre chose.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? demanda Kohn.

Christophe répétait avec opiniâtreté :

— La France.

— La France, c'est nous, fit Sylvain Kohn, en s'esclaffant.

Christophe le regarda fixement, un instant, puis secoua la tête, et reprit son refrain :

— Il y a autre chose.

— Eh bien ! mon vieux, cherchez, dit Sylvain Kohn, en riant de plus belle.

Christophe pouvait chercher. Ils l'avaient bien cachée.

Un Sylvain Kohn parle ainsi : c'est un Juif, et tout fraîchement arrivé d'Allemagne ; Rolland n'aime guère cette sorte de gens. Christophe a compris son erreur, et il cherche. Chercher, c'est presque avoir trouvé. Voici Christophe, voici Rol-

land, engagé dans ce combat que tant de Français ont mené : combat, évasion vers le peuple français, vers la santé des mœurs et la robustesse du langage. Molière et Boileau l'ont mené contre les marquis, les précieuses ; Diderot l'a mené contre les maniéristes ; Balzac contre les critiques : Zola contre les parnassiens, contre les décadents. Rolland le mène contre les coteries d'esthètes ou de théoriciens, contre la presse boulevardière.

Christophe trouve. Voilà l'une des réelles beautés de l'œuvre de Rolland : l'évocation de ce peuple inconnu, de ce vieux peuple plein de vaillance, de gentillesse et d'honneur, dont une figure, puis une autre, une autre encore, parvenant jusqu'à Jean-Christophe, lui font connaître et aimer cette France. C'est Sidonie la Bretonne, c'est Antoinette... Qu'il nous suffise d'écrire ces noms, signes de figures si touchantes. Les récits de Rolland sont là, qu'il faut lire. Ils sont du plus beau style, tout simple, tout humain. La suite des faits y est telle que dans la vie, tout de même nécessaire, tout de même imprévue. On les commence, on les termine, et quand on les a terminés, telle est leur vérité, leur force persuasive, qu'il semble qu'on se souvienne, non d'une lecture, mais d'une histoire vraie que quelqu'un vous a dite ou qu'on a soi-même éprouvée. Rolland, dramaturge, est un honnête auteur ; pamphlétaire, sa force est limitée : les coups sont

indiqués, ils ne sont pas portés ; Rolland n'a pas les dents qu'il faut pour mordre. Mais dans le récit idyllique, élégiaque, héroïque, il est un maître.

Ainsi Christophe découvre, figure à figure, une France inconnue. Quelle sera cette France ? La catholique, la révolutionnaire ? Ni celle-ci, ni celle-là. La France de Rolland, dans la mesure où elle peut être définie, je l'apparente, je la relie à cette tradition celtique dont Henri Martin, historien très digne et trop oublié, fut, au XIX[e] siècle, l'apôtre. Elle n'a pas cette raideur romaine qui rend si durs notre cléricalisme et notre jacobinisme ; elle est croyante et ignore le fanatisme ; elle invente et donne, elle se donne et ne se reprend jamais : voilà son génie. Je citerai Péguy : l'un par l'autre, ces deux hommes s'éclairent. Peuple français, écrira plus tard Charles Péguy :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point
[trouvé léger.
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point
[trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point
[trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler,
[il n'y en a que pour eux.

Comment Jean Christophe réussit-il à connaître cette France cachée à l'étranger ? Il connaît un jeune étudiant, Olivier, qui l'y introduit. Les deux hommes deviennent amis, et Rolland symbolise, réalise en eux son espérance : l'amitié, la collaboration des deux génies français et allemand. Amitié, collaboration qu'il a réalisée dans sa culture et dans ses amitiés ; espérance à laquelle il ne renoncera jamais.

Malheureux Rolland ! Il conçoit, travaille, produit avec puissance, un public passionné l'écoute. Mais il produit toujours des rêves, il les poursuit obstinément au rebours de son temps. En 1904, il commence à écrire une *Somme* lyrique de la culture européenne : et c'est l'instant même où l'Europe se brise.

Romain Rolland est mal assorti avec son temps. Il y a quelque chose d'ancien dans sa personne, et certains traits qui l'apparentent, par delà nos pères mêmes, à nos grands-pères ou arrière-grands-pères, à ces libéraux d'autrefois qui se donnèrent si généreusement, esprit, cœur, sang, et dont on néglige aujourd'hui la mémoire. Rolland est leur plus fidèle enfant. Ecoutons-le, que de résonnances : Rolland est un romantique et il survit au romantisme ; un libéral, et il survit au libéralisme ; un Européen d'autrefois, et il survit à son Europe.

J'imagine aisément la vie qu'il mène au XVIII^e siècle : Gluck est son musicien, Greuze et Chardin ses peintres, M^lle de Lespinasse son amie. Tout raisonnable au noble sens du mot, et chaleureux autant que raisonnable, c'est un émule de Rousseau, moins puissant, mais plus pur, et peut-être Voltaire, reconnaissant en lui la race de Vauban et de Vauvenargues, l'eût admis à son côté. Toute l'Europe eût écouté, suivi, ce jeune et digne apôtre des Français.

Laissons la Révolution, qui l'eût très bien guillotiné avec Chénier. Voici 1820, 30 ou 40 : Rolland eût été de même fêté, suivi ; son succès eût été pareil dans une Europe peu changée (la science et son outillage ont complété le bouleversement).

Rolland a visité l'Allemagne. M^me de Staël a voulu qu'il y aille et lui a donné un mot d'introduction pour Gœthe ; Michelet est son camarade, George Sand sa rivale ; il connaît M^me Eliott et la princesse Belgiojoso. Il est l'une des voix de la grande révolution européenne, confusément et tout ensemble ouvrière et nationaliste. D'ailleurs, un libéral plutôt qu'un révolutionnaire, un humaniste autant qu'un humanitaire : généreux, mais averti quant aux dangers des destructions ; un ami d'Augustin Thierry en même temps que de Michelet. Il ne comprend pas Proudhon et se méfie de Louis Blanc.

O très vieille Europe! Enfants, nous la touchions encore — la guerre, les fanatismes démocratiques, les tristesses du machinisme, les bassesses du règne des banques et de la presse associées furent lentes à produire leurs effets moraux. Aux environs de 1880, le nationalisme n'avait envahi ni l'art ni la pensée, et la conversation allait librement de peuple à peuple. L'habitude des haines n'était pas encore prise. Nos jeunes wagnériens maintenaient avec ardeur, malgré les sifflets au concert et les émeutes dans la rue, une fraternité de culture entre Allemagne et France.

Rolland a grandi entre ces deux Europes, l'une qu'on voyait encore, et qui mourait ; l'autre qu'on ne voyait pas encore, et qui agissait silencieusement. « Le XX^e^ siècle, écrivait Nietzsche, sera le siècle classique de la guerre. » Il voyait juste, il disait vrai, personne ne lisait ses livres, et Rolland regardait obstinément vers le passé. Il correspondait toujours avec sa vieille amie romaine, M^lle^ de Meysenbug, qui avait été l'amie de Nietzsche, de Wagner, de Liszt, et dont l'enfance avait touché le vieillesse de Gœthe.

VII

NOTRE PATRIE

LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC

1905 : c'est l'année décisive. L'empereur Guillaume débarque à Tanger ; il déclare que la question marocaine est une question allemande ; il exige la démission de Delcassé ; il menace de faire sortir ses troupes par la porte de Metz. Il obtient satisfaction. Delcassé se retire.

Cette humiliation nationale termine les derniers moments de la révolution dreyfusienne et commence une autre période. Il n'est plus temps pour les nations d'Europe de chercher à perfectionner dans la paix la pratique du droit. Chacune devra veiller à son existence même, et préparer la guerre.

Toutes les perspectives sont changées. Rolland interrompt le récit du *Jean Christophe*, et de nouveau fait retraite dans l'étude d'un génie irrité, solitaire. Il écrit, et il donne aux *Cahiers* une vie de Michel-Ange.

Mais Péguy ne se laisse pas déconcerter, il ne

fait pas retraite. Tout au contraire, la nouvelle crise termine son indécision : il aborde l'événement de front, il y entre d'emblée, il y trouve sa nourriture. Il publie *Notre Patrie*. C'est un court petit livre d'une beauté toute simple et pourtant toute mystérieuse.

Nulle dissertation sur la politique étrangère, nul commentaire ; Delcassé n'est point nommé, ni l'Allemagne même ou à peine. Péguy raconte la semaine innocente d'un bourgeois parisien, la semaine sans doute que lui-même a passée, non pas après la menace, mais avant. Le roi d'Espagne était venu nous visiter, à Paris même. Il était monté jusqu'au quartier Latin, les beaux cuirassiers trottant à ses côtés ; la ville avait été belle, aimable, ensoleillée, pour la venue du jeune roi. Un soir pourtant, trouble et cris des vendeurs de journaux : un anarchiste avait tiré au passage des voitures. Rumeur soudaine, craquement, avertissement peut-être dans la félicité. Mais la félicité n'a pas été défaite ; le jeune roi part content du vieux peuple, le vieux peuple reste content du jeune roi. Félicité printanière et française : félicité du ciel et des verdures légères ; des grands palais où le passé réside et rit aux jours nouveaux ; félicité des foules, des enfants. C'est si naturel, on le sent à peine. Et soudain (ceci est une page), après la fête la menace :

Comme en l'espace d'un matin tout le monde sut que la France était sous le coup d'une invasion allemande, c'est ce que je veux d'abord noter.

Nous étions arrivés pensant à tout autre chose ; on a tant à faire en un commencement de semaine, surtout après une légère interruption ; la vie est si chargée ; nous ne sommes pas de ces grands génies qui ont toujours un œil sur le tsar et l'autre sur le mikado ; les destins des empires nous intéressent énormément ; mais nous sommes tenus de gagner notre pauvre vie ; nous travaillons du matin au soir ; nous faisons des journées de beaucoup plus de huit heures ; nous avons comme tous les honnêtes gens et les simples citoyens beaucoup de soucis personnels ; on ne peut pas penser toujours aux révolutions de Babylone ; il faut vivre honnêtement la vie de tous les jours ; elle est grise et tissée de fils communs.

La vie de celui qui ne veut pas dominer est généralement de la toile bise.

Tout le monde, ainsi compté, tout le monde en même temps connut que la menace d'une invasion allemande était présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle.

Ce n'était pas une nouvelle qui se communiquât de bouche en bouche, que l'on se communiquât, latéralement, comme les nouvelles ordinaires ; ce que les gens qui se rencontraient se communiquaient, ce n'était pas la nouvelle, ce n'était que la confirmation, pour chacun d'eux, d'une nouvelle venue de l'intérieur. La connaissance de cette réalité se répandait bien de proche en proche ; mais elle se répandait de l'un à l'autre comme une contagion de vie inté-

rieure, de connaissance intérieure, de reconnaissance, presque de réminiscence platonicienne, de certitude antérieure, non comme une communication verbale ordinaire ; en réalité, c'était en lui-même que chacun de nous trouvait, recevait, retrouvait la connaissance totale, immédiate, prête, sourde, immobile et toute faite de la menace qui était présente.

L'élargissement, l'épanouissement de cette connaissance qui gagnait de proche en proche n'était point le disséminement poussiéreux discontinu des nouvelles ordinaires par communications verbales ; c'était plutôt une commune reconnaissance intérieure, une connaissance sourde, profonde, un retentissement commun d'un même son ; au premier déclanchement, à la première intonation, tout homme entendait en lui, retrouvait, écoutait, comme familière et connue, cette résonance profonde, cette voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi.

C'est fini. Péguy s'arrête sur cette révolte soudaine et cette trépidation guerrière. Il en a dit assez. *Notre Patrie :* voilà ce qui vient du fond de l'homme et le dévoue entièrement. Péguy reprend possession de cet immense domaine moral et lyrique dont l'avait privé un civisme étriqué. Révolutionnaire, il voulait le peuple grand, honoré en ses plus humbles êtres, et il le veut toujours. Mais pourront-ils être grands, ces humbles êtres, et honorés, si la patrie qui les porte s'in-

cline sous des volontés étrangères ? Peuple et patrie ne se séparent pas, quoi qu'en disent les docteurs de la Révolution.

Il n'y a rien à faire à cela, écrit-il ; et il n'y a rien à dire. Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas.. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est *la même* que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire, le lourd soldat a mesuré la terre à ce que l'on nomme si improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond.

Mais le patriotisme de Péguy est sans parenté avec ces nationalismes modernes, mouvement de foules urbaines et de presses tarées. S'il concourt avec eux, ce n'est pas affinité, c'est rencontre. Il est antique, révolutionnaire et chrétien. Fondé sur l'honneur du foyer, il ne dénigre, il n'envie, il n'attaque aucun honneur, aucun foyer. Et quel écrivain, sinon lui, a su depuis dix ans parler avec honneur de ce malheureux foyer que tous les nationalismes d'Europe s'unissent pour insulter, le foyer juif ? Le nationalisme est l'orgueil primitif et barbare des peuplades qui n'ont ni passé, ni

culture. C'est pourquoi il se ranime dans les foules modernes, c'est pourquoi les peuples anciens et cultivés lui résistent mieux que les peuples neufs. Et quel Français de race fut jamais un nationaliste ? Non pas un Barrès, grand seigneur dilettante qui s'amuse avec les passions populaires et les utilise pour sa puissance. Gœthe lui agrée mieux que Molière, et si Callot, son compatriote lorrain, l'intéresse un instant, c'est Goya l'Espagnol qui l'excite et le retient longtemps. Non pas un Maurras : la Grèce, Rome et la catholicité l'ont instruit, les rythmes planétaires règlent sa pensée. Et Péguy ne sera jamais un nationaliste : il servira les dieux de sa race et de son pays, mais il n'oubliera ni Athènes, ni Rome, ni l'étroite Galilée, ni la fraternité qui règne entre tous les foyers. La patrie n'achève pas l'homme : elle le forme et le protège pour des destins qui la dépassent.

Charles Péguy continue d'écouter ses aînés, Sorel, Bergson ; il continue d'écrire ses pamphlets pour la culture et pour la liberté, contre les bureaucrates de la pensée. Cependant il cherche, il médite. La tension, la guerre franco-allemandes durent toujours. Car il faut bien déjà l'appeler une guerre, quoique le sang n'y coule pas. Il ne coula pas davantage en cette affaire Dreyfus qui fut assurément une guerre civile. Telles sont les

crises, sournoises, dures et longues, de l'étrange humanité moderne où nous entrons. L'ancienne humanité avait ses chocs puis ses détentes, ses batailles puis ses repos, ses jours de haine puis ses jours d'amitié. L'humanité moderne a ses guerres usantes, interminables, nous les connaissons aujourd'hui ; et ses paix elles-mêmes sont tendues et fausses. Péguy ne se plaint pas : il accepte de vivre comme il faut qu'on vive en son temps. Il ne se distrait pas des préoccupations publiques. Cependant il poursuit d'autres pensées, dont les sources sont au delà de nos crises communes ; poète (il va l'être enfin et laisser le pamphlet), il est affamé des réalités qu'il n'a pas encore saisies et dites. Il avance, stimulé par une ardeur intime, par ces douloureuses et hautes exigences qui font avancer l'âme, qui la jettent en avant sur les routes mystiques. Il reprend son œuvre juvénile, cette *Jeanne* dont la pensée ne l'a jamais laissé, dont il semble bien qu'il n'a jamais cessé d'annoter, de noircir les marges ; et après deux années de silence il publie *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*.

*
* *

C'est d'une part un prologue, d'autre part un ensemble. C'est un prologue : Jeanne a quatorze ans à peine, et nous assistons au trouble de cette

enfant en laquelle surgit une vocation. C'est un ensemble : deux méditations solitaires, deux dialogues, nous montrent le fond immuable de sa vie. Elle cause avec sa camarade Hauviette, son amie paysanne ; et nous la connaissons par ses origines populaires. Elle cause avec une nonne, madame Gervaise, qui répète avec elle la grande histoire chrétienne ; et nous la connaissons par ses origines religieuses. Elle a vu que les hommes souffraient autour d'elle, que la France était devenue comme une anticipation de l'enfer ; elle a su que Jésus-Christ s'était dévoué jusqu'à la mort pour le salut des hommes. C'est tout ce qu'elle a vu, c'est tout ce qu'elle a su.

Il faut se dévouer et sauver, elle n'a pas d'autre idée. Toujours sauver : Jésus n'a pas suffi, et la nature résiste au bien. Jeanne est seule aux champs, et elle prie.

O mon Dieu, si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien. Vous nous avez envoyé votre Fils, que vous aimiez tant, votre Fils est venu, qui a tant souffert, et il est mort, et rien, jamais rien. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne. Et vous avez envoyé vos saints, vous les avez appelés chacun par leur nom, et vos saints sont venus, et vos saintes sont venues, et rien, jamais rien. Des années ont passé, tant d'années que je n'en sais pas le nombre ; des siècles d'années

ont passé ; quatorze siècles de chrétienté, hélas ! depuis la naissance, et la mort, et la prédication. Et, rien, rien, jamais rien. Et ce qui règne sur la face de la terre, rien, rien, ce n'est rien que la perdition... Mon Dieu, mon Dieu, faudra-t-il que votre Fils soit mort en vain. Il serait venu, et cela ne servirait de rien.

Faible fille, que fera-t-elle ? Elle ne sait, et pourtant ne désespère pas : ce serait péché. Elle pense à ce Bethléem, humble village, non moins humble que ce Domrémy, où un sauveur est né. (Bethléem, Domrémy, les deux paroisses sont ici rapprochées, liées, avec une délicatesse, une puissance admirables). Une petite chrétienne qui a reçu une promesse si belle, qui possède dans son église même un si beau trésor, la présence de son Dieu qui, chaque jour, se dévoue pour elle, espère malgré tout. Mais que faire ?

Elle écoute cette nonne, madame Gervaise, sa payse, qui médite avec elle sur la passion du Christ : le supplice, la mort, et ce grand cri qui reste sur le monde, cri étrange, peut-être révolté, qui perpétue l'inquiétude. Madame Gervaise est une honnête croyante qui voudrait, de sa ferveur un peu professionnelle, calmer l'enfant. Jeanne parle peu : discourir ne convient ni à son âge, ni à son cœur. Mais chacune de ses interruptions brèves est elle-même un cri qui vient de loin et qui porte loin.

— Jésus même, dit la nonne, n'a pu sauver tous les vivants, ni tirer d'enfer tous les damnés, voudrais-tu sauver mieux que lui ?

— Alors, Madame Gervaise, dit l'enfant qui cesse de filer, qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ?

— Comme tu parles, mon enfant, comme tu parles ! Nous sommes derrière Jésus, mon enfant, nous marchons derrière lui, nous sommes son troupeau... Nous n'avons pas à courir, nous ne devons pas marcher devant lui...

— Madame, je vous le demande, répète l'enfant, je vous le demande : Qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ?

— En imitant Jésus, en écoutant Jésus, reprend madame Gervaise.

Et elle recommence un récit de la Passion. Voici le Christ au mont des Oliviers. Les gardes du temple viennent, le saisissent, et voici que *l'un de ceux qui étaient avec Jésus, étendant la main, tira son épée...*

Alors Jeanne interrompt et prononce cinq mots : *Ils avaient donc des épées ?* — Ils avaient des épées, poursuit indifféremment la nonne qui n'a pas compris, qui ne peut comprendre la portée immense de cette courte phrase.

Et elle continue son récit. Mais il y a tel verset qu'elle néglige : un sage chrétien ne le répète pas sans frémir, et Jeanne, qui précisément le sait par cœur, le répète et insiste :

— *Alors, tous les disciples l'ayant abandonné, s'enfuirent.*

— Mon enfant, mon enfant, répond la nonne que le zèle de la petite Jeanne à tout instant déborde, comme tu parles, tu ne parles pas comme une petite fille.

— Je crois... Je crois... murmure Jeanne.

— Ma fille, mon enfant, qu'oses-tu dire?

— Je crois que, si j'avais été là, je ne l'aurais pas abandonné.

La nonne franciscaine sermonne l'enfant; ces premiers disciples furent des saints, les premiers saints; croire qu'on eût agi mieux qu'ils n'agirent, c'est péché, c'est orgueil... Jeanne s'obstine longtemps :

— Jamais des Français ne l'auraient abandonné. Des gens du pays lorrain, des gens du pays français.

... Je dis ce que je crois. Je connais la race des gens de ce pays-ci.

Je dis comme nous sommes, et comme étaient nos saints. Ils n'avaient pas peur des coups.

Saint François ne l'aurait jamais renoncé. Sainte Claire ne l'aurait jamais renoncé.

... Renoncé, renoncé, c'est le pire de tout. Madame Colette ne l'aurait jamais renoncé.

... Je dis ce qui est.

... Je ne peux pas mentir. Je ne peux pas mentir. Je dis ce qui est.

... Renoncer, non, renoncer. Comment a-t-on pu renoncer le Fils de Dieu?

... Je dis seulement ceci : jamais nous, nous ne l'aurions lâché.

... J'ai dit seulement, pardonnez-moi, je dis seulement : jamais nous autres nous ne l'aurions abandonné, jamais nous autres nous ne l'aurions renoncé, c'est la vérité. Je dis seulement : jamais les gens de par ici, jamais nous autres, jamais des Lorrains, jamais les gens de la vallée de la Meuse, jamais des paroissiens de nos paroisses, jamais ceux de Vaucouleurs, jamais ceux de Domrémy, jamais ceux de Maxey, nous ne l'aurions abandonné. Nous sommes de grands criminels, nous sommes de grands pécheurs. Mais nous n'aurions jamais fait cela.

... Jamais nous n'aurions laissé faire cela.

... Ce qui est pire.

... Ce qui est le pire.

... De tout.

... Je n'aime pas les Anglais. Je dis : jamais des Anglais n'auraient laissé faire cela.

Elle s'humilie enfin, cette fille qui ne sera jamais une hérétique. Mais elle réussit, avec sa finesse paysanne, à retirer son blasphème sans tomber dans cet autre blasphème que serait le désaveu de son courage :

— Je crois pourtant que je ne suis pas lâche, dit-elle.

La nonne franciscaine la laisse alors. Jeanne reste seule et se remet à filer. Quelle inspiration, quel mystère fait surgir le nom d'une ville en son esprit ? Péguy ne l'explique pas et nous ne lui demandons aucune explication. Il suffit d'une ligne :

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

C'est la fin du poème. Dès lors, Jeanne est mûre pour la vocation. Elle connaît son courage, et son arme : l'épée ; et son but : Orléans.

*
* *

Cette œuvre est toute dominée par la personne du Christ, exemple du dévouement et source de l'espérance. *Rorate, cœli, de super !* Cieux, versez d'en haut la rosée ! Cette œuvre est chrétienne.

Charles Péguy n'est pas séparable de son œuvre. Il parle le langage des chrétiens ; il l'adopte, il se l'approprie ; et de même qu'il croit aux mots français, supports de sa pensée, d'un même attachement, d'une même adhésion il croit à ces réalités surnaturelles, à ces espérances chrétiennes, supports de son inspiration, de son être ; il est chrétien.

Lui aussi, ce Charles Péguy, le rude et strict militant du droit que jadis nous suivîmes, lui aussi un chrétien. Non lui seul ; les conversions, les retours furent nombreux durant les années qui précédèrent la guerre. Que nous signifie l'ensemble de ces mouvements ? Trop souvent l'abandon, le dégoût d'une tâche entreprise, le reniement injurieux de deux siècles français, d'une tradition plus longue encore ; trop souvent, ils ont pour effet un zèle dur et emprunté, triste et

gauche. Péguy chrétien : jeune, il avait incarné pour ceux de sa génération la Révolution agissante. Sa conversion ne sera-t-elle pas triste et gauche entre toutes, regrettable entre toutes ?

La voie sur laquelle Péguy avançait d'abord était saine. Il laissait les dogmatismes, tous les mysticismes. Il ne les diffamait pas, il les ignorait et s'occupait ailleurs. Il connaissait l'homme, non pas séparé de ses sources profondes, au contraire tout inspiré par elles, mais tourné vers ces tâches, ces nécessités quotidiennes qui obligent à l'attention, à l'exactitude, à la peine ; qui exercent à la force et à la probité. *La vie est courte et pleine et suffit à la vie.* Elle suffit, et porte haut celui qui se dévoue à elle. *Porter remède au mal universel humain :* Péguy avait écrit ces mots définitifs sur sa première page imprimée. Il ne les avait pas inventés, ses maîtres les lui avaient donnés. Je dis tous ses maîtres : l'honnête instituteur qui le premier s'intéressa à lui, et Michelet aussi, et aussi ce menuisier républicain, son voisin au faubourg, qui lui racontait ses marches dans la neige et ses batailles sous Chanzy. *Porter humainement remède au mal universel humain :* avec un esprit patient, inexorable dans la recherche ; avec un cœur impatient, insatisfait s'il reste un mal qu'il ignore. Les Français du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle ont été grands et ne ces-

seront jamais d'être aimés parce qu'il ont vu, déterminé cette tâche dans sa simplicité, sa nudité classiques. D'où vient qu'ils sont aujourd'hui si mollement suivis ! Leur parole n'agit plus, leur enseignement n'anime plus les esprits. Mais quelle tradition n'a de même connu ses périodes de détente, de relâche ? Sans doute leurs disciples ont faibli, comme tous les disciples. Ils n'ont pas su avancer, ni même se tenir, dans la voie que leur traçaient leurs maîtres ; ils se sont liés à l'esprit révolutionnaire, qui n'est pas une doctrine, mais un état fiévreux de l'âme, une irritation et un délire ; ils ont trop consenti à la petitesse démocratique, au rationalisme utilitaire, qui n'ont aucun droit sur leur tradition ; ils se sont enlisés dans la foule, qui n'est pas l'humanité, qui est le contraire de l'humanité. Souvent obligés de combattre l'Église, qui a tant de hauteur et de force tragique, ils ont trouvé plus commode de ne point rivaliser avec elle, mais simplement de nier le tragique et le profond des êtres, d'établir l'homme dans sa tiédeur et dans sa platitude. Or, l'homme s'y refuse. Les hauteurs le fatiguent, mais les bassesses l'ennuient. Est-il donc impossible de relever la tradition humanitaire ? Sans doute il reste infiniment à trouver et à dire dans la voie d'un Auguste Comte ou dans celle d'un Proudhon, dans celle encore d'un Mi-

chelet, d'un Carlyle. Péguy aurait pu être un grand humaniste. Il le fut d'abord ; que ne l'est-il resté ?

L'humanisme est grand. Il connaît, il atteint, il touche le sacré ; mais l'ayant touché, il s'incline et s'arrête. L'humanisme ne diminue aucunement l'esprit de l'homme ; mais il le restreint, il le prive. Il lui déconseille ces périlleux, ces invitants espaces que la croyance lui montre et lui promet toujours. Or Péguy est le moins renonçant des êtres, il ne veut pas être privé. Il méprise, il déteste cette suffisance doctrinaire qui se contente entre ses quatre murs. Il ne méprise pas, mais il laisse à d'autres, cette sagesse très haute mais triste qui, se définissant à elle-même ses limites, s'interdit de penser aux objets que la connaissance claire n'atteint pas. Sa violente ambition spirituelle et lyrique le presse. Il faut qu'il atteigne ces espaces immenses que la croyance ajoute à l'homme ; il faut qu'il les parcoure, il faut qu'il les possède. L'humanisme exige une discipline des désirs de l'âme, un sévère ascétisme devant l'infini. Péguy répudie l'humanisme. Il est tout charnel, tout sanguin, et dans la surnature où il entre, il veut trouver, saisir encore, des personnes vivantes, de la chair, des larmes et du sang. Le sanglant christianisme est sa vraie nourriture.

Le sanglant, le profond christianisme : car l'hu-

manisme, comme le génie antique dont il veut hériter, est inhabile à faire fructifier toutes les profondeurs de l'homme. Il le touche légèrement, il l'effleure, il semble craindre un secret dangereux, il s'abstient. Il dédaigne la naïveté, la facilité superstitieuse de l'âme triste ; et sa puérile attente d'un meilleur avenir ; et ce mouvement instinctif qui, souffrante, l'incline vers une autre souffrance. Le génie chrétien accueille, cultive ces forces dédaignées. De la facilité superstitieuse de l'âme, c'est la Foi qu'il obtient ; de la puérile attente, l'Espérance ; et l'instinctive compassion devient la Charité. Le génie chrétien ose davantage encore. Il se nourrit des faiblesses du cœur et de ses fautes mêmes, sauvées et converties par le pardon d'un Dieu. Tout lui est élément et source de grandeur. Étonnante chimie de l'âme, merveilleux pardon qui restitue à Dieu et au travail jusqu'à nos perditions.

Si c'était avec de l'eau pure qu'elle fit de l'eau pure,
elle sait bien ce qu'elle fait, elle est maline.
Si c'était avec de l'eau pure, si c'était de l'eau pure
qu'elle fit jaillir en source d'eau pure,
elle en manquerait tout de suite.
Elle n'est pas si bête, elle sait bien qu'elle en man-
[querait tout de suite.

Mais c'est des eaux mauvaises qu'elle fait une source
[éternelle.

Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
La source éternelle de ma grâce même.
Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
Et il faut que ma grâce soit tellement grande.
C'est d'une eau mauvaise qu'elle fait ses fontaines.
Aussi elle n'en manquera jamais.
Ses fontaines parfaitement pures.
C'est du jour impur qu'elle fait le jour pur.
Elle n'en manquera jamais.
C'est de l'âme impure qu'elle fait l'âme pure.
Elle n'en manquera jamais...

Que ceci nous porte loin des inspirations premières de Péguy! Il a été un militant du droit, exigeant l'exactitude, la pureté de l'homme, réclamant les salaires, les châtiments inexorables ; et le voici un apôtre de la grâce, persuadé de l'impureté de l'homme, croyant au pardon et à l'espérance. Il pratiquait la sévérité républicaine ; il la laisse, et se fie à la pitié chrétienne. Il ne connaissait (employons ses expressions mêmes) que la *mystique de la cité ;* il connaît maintenant la *mystique du Salut.* Est-il possible de concevoir un renversement plus absolu des valeurs spirituelles, un changement de front plus radical des pensées ?

Mais la personnalité de Péguy est toute singulière. Elle persiste à travers les contradictions apparentes, elle leur échappe et les domine. Ce n'est jamais la conversion chrétienne qui est triste,

c'est le reniement qui l'accompagne et ses effets sur l'âme. Or, le christianisme de Péguy est sans tristesse parce qu'il est sans reniement. Le Péguy chrétien ne trahit pas le Péguy humaniste. J'ai parlé de sa *conversion ;* je corrige ce mot qui ne s'applique pas exactement ici. La conversion est un mouvement brusque et presque déchirant, un saisissement et un retournement de l'âme qui la violente et la laisse abîmée (saint Paul est plus grand que saint Pierre, mais saint Pierre vaut mieux que saint Paul, il est un beaucoup meilleur homme). Il faut se méfier des convertis. Le langage de Péguy dans ses mystères n'est pas celui d'un converti.

Nous le sentons toujours le même Péguy, le même homme promu dans une autre lumière. Sa grande œuvre, la *Jeanne d'Arc*, il avait commencé de l'écrire à vingt ans. Il la retrouve à trente-cinq ans. Rien ne le gêne, et c'est tout au contraire : le moindre mot tracé dans sa jeunesse concourt avec les inspirations de sa virilité. Il développe, il ne modifie rien, il construit sur la pierre depuis longtemps posée.

Révolutionnaire ou chrétien, c'est toujours la même femme, la même sainte qu'il entend. Femme, elle n'était pas dispensée d'être sainte ; sainte, elle ne cesse jamais d'être femme. La grâce qu'elle a reçue l'assiste en ses tâches. *Aide-toi, le ciel t'ai-*

dera, dit un vaillant dicton de paysannerie. Ce dicton s'accorde avec le travail de Péguy.

Son mystère est chrétien : de quel christianisme? Nullement protestant : la multitude des saints et des anges est présente ; nullement moderniste : tout ce merveilleux est réel ; catholique, et d'un catholicisme fervent ; mais nullement clérical : ces paysans ignorent leur curé, une nonne qui passe figure toute l'Église instituée. C'est un catholicisme jeune et, comme l'a fort bien observé un éminent lecteur, M. Maurice Barrès, « capable de désordres immenses » ; un catholicisme antérieur à cette Renaissance et à cette Réforme, qui l'une lui disputa les arts et l'autre la spiritualité libre. Tous ces sentiments exprimés par Péguy sont identiques à l'orthodoxie, mais leur identité n'est jamais un conformisme, jamais une obéissance. Ils existent parce qu'ils existent, vrais dans le cœur de ces paysans comme leur langage est vrai dans leur bouche. Voici, non pas reconstituée pour nous par le labeur d'un érudit, mais ranimée par l'inspiration d'un poète, la foi d'un peuple qui donnait, plus qu'il n'empruntait, à l'Église son élan. « L'Église est née de la prairie », disait Barrès ; selon Péguy, elle naît du peuple.

Ainsi cette œuvre si religieuse n'est nulle part dévotieuse, et elle s'épanouit en chacun de ses mots avec une entière liberté. Pensons à la poésie

franciscaine : celle du mystère de Péguy est pareille, quoique inspirée par le génie d'un peuple différent. Lorsqu'ils écoutent saint François, les paysans d'Ombrie laissent leurs outils et font serment de ne jamais s'armer. Si les paysans français, écoutant Jeanne, laissent un instant leurs outils, c'est pour s'armer. Les saintes que Péguy glorifie sont humaines et laborieuses. C'est Jeanne d'abord, et puis c'est Geneviève, patronne de Paris, qui sauve sa ville natale et la fournit de pain. Charles Péguy nous exprime l'héroïsme foncier de la race dans sa fraîcheur et sa verdeur les plus vives. Cet héroïsme, greffé d'un plant chrétien, donne des fruits chrétiens. Greffé d'un autre plant, il donne d'autres fruits, autres par la forme et la saveur, non par l'essence. Ce même Péguy, l'auteur du *Mystère de la Charité*, est le dernier écrivain français qui ait osé et su chanter les conscrits de la Révolution.

Il ne permet pas qu'on l'oublie. Révolutionnaire, il n'avait jamais jeté la pierre au croyant chrétien. Chrétien, jamais il ne jette la pierre à l'homme qui vit dignement en dehors des Églises et des cultes. Péguy ne retranche rien de son ancien amour pour la vie humainement laborieuse, lucide et nette, et régulière en son labeur ; rien de son ancien amour pour la science : il n'attaque jamais que l'immodestie du savant. Il cultive, il

approfondit la *mystique du salut* ; mais il ne diffame, ne néglige jamais la *mystique de la cité*. A côté, en dehors et sur un autre plan (faut-il dire : au-dessous? Je ne l'écrirai pas), il l'honore constamment. Michelet, pour tant de catholiques un objet de réprobation, reste pour Péguy un aîné et un compagnon, sinon un maître.

Son présent chrétien confirme, il le déclare, son passé libertaire et fraternitaire ; son action patriotique confirme son action révolutionnaire. De l'un à l'autre, il y a mouvement, liaison, *promotion*, comme il écrit lui-même dans un beau passage sur le progrès de l'œuvre cornélienne. Les *stances* du *Cid* annoncent, préparent les *stances* de Polyeucte, écrit-il ; et je dirai, lui prenant son langage et l'appliquant à lui : Les proses républicaines des Cahiers d'autrefois annoncent, préparent les proses chrétiennes des Cahiers d'aujourd'hui. Les proses chrétiennes reprennent, raniment les proses républicaines, les font monter, les font parvenir au degré suprême. « Cette pro-
« motion des unes aux autres, cette promotion
« dans la matière, dans la chair, cette promotion
« matérielle, cette promotion charnelle, cette pro-
« motion temporelle ne fait que représenter dans
« la matière et dans la chair la promotion même,
« la promotion propre, la promotion entière, to-
« tale, intégrale des deux œuvres. D'une œuvre à

« l'autre. Ou plutôt ce sont les mêmes proses qui « sont promues, transférées, qui passent d'un re- « gistre à l'autre, du registre héroïque au registre « sacré. Qui montent. Du temps à l'éternité ».

Temporelle, éternelle, c'est une même œuvre et qui vient d'un même homme. Péguy a toujours aimé, servi son pays et son peuple ; il a toujours défendu ses libertés, la liberté ; il aimera, servira, il défendra toujours. Ce fils de paysans, universitaire révolté contre ses maîtres, n'ira pas sous d'autres férules. Il ne cèdera jamais, fût-ce d'un pouce, aux théologiens et aux bureaucrates du christianisme.

VIII

CHRISTIANISME ET RÉVOLUTION

Cette philosophie mystique de Péguy, cette opération profonde qui définit le Christianisme et la Révolution aussi peut-être, quelle est-elle ?

Continuons notre lecture. Remettons-nous dans le courant et dans l'atmosphère de cette œuvre, toute chrétienne et toute populaire, toute mystique et toute familière. Voici, non pas un deuxième mystère, mais sa préface : *le Porche du mystère de la deuxième vertu.* C'est un porche dont les dimensions sont immenses. Au plus haut de l'ogive est la Vierge ; au ras du sol un laboureur travaille ; entre deux, les soldats, les ducs, les rois sont à l'œuvre ; les saints, les anges sont en prière. Dieu assiste.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Jeanne a dit ces mots et tout s'émeut au ciel. Qui donc est cette enfant qui ne consent pas à la ruine de son peuple ? Elle va s'armer ; quelle

nouveauté dans la chrétienté, quelle chrétienne ! La France ne la connaît pas encore, et Dieu déjà l'écoute.

Péguy fait parler Dieu, lui donne une voix dont on entend l'accent. Le voici, je le connais, je peux imaginer sa personne et son geste (l'imaginer, dis-je : car je ne raconte pas exactement ici l'œuvre de Péguy ; mais cette œuvre de si haute imagination, on ne saurait la lire sans l'imaginer soi-même et en retour) : c'est un vieux patriarche assis devant sa ferme. Ses serviteurs, ses troupeaux sont rentrés. Il se repose et regarde les cieux brillants d'étoiles, ses mondes. Or il entend cette voix, et il reste attentif.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Quelle certitude dans le cri que cette fille a poussé ; quelle force d'espérance !

C'est de la Terre que le cri est monté. La pensée, les regards de Dieu cherchent la Terre dans l'espace. Cette Terre, que son fils a aimée, où son fils est allé ! Dieu s'en étonne, il en souffre toujours. *Cette énorme aventure* : l'incarnation ; le supplice ; la mort ; le supplice qui dure, le sang laissé comme en otage aux hommes ; et ensuite ce désordre inouï, ce désordre d'une espérance insurgée contre la loi, d'une grâce toujours obtenue par pitié. Tout cela à cause de Jésus. Quel père comprend jamais ce qu'essaye son fils ? Or,

le Dieu de Péguy est un père, tout-puissant et tout sage, mais père encore. Disons les choses claires comme nous les voyons : le Dieu de Péguy est un vieux patriarche juif qui ne comprend rien au christianisme, et tout ce qui lui vient de cette Terre consacrée, divinisée, est surprise, émotion, douleur pour son vieux cœur.

Le voici donc penché vers elle ; et nous entendons à travers la pensée divine les bruits qui montent de chez nous. Un bûcheron dans la forêt : le froid gèle son haleine dans sa barbe, gerce ses mains sur l'outil. Comme il travaille : il pense à ses enfants, sa chair innocente, pure, son espérance, ses enfants confiés à la vierge Marie ; et il cogne à grands coups qui retentissent là-haut. Quel courage, quelle vertu d'espérance ! Dieu considère toujours. Voici que son regard se pose, s'arrête : il a vu les chaumières fumantes, les troupeaux dispersés. C'est la Lorraine d'où le cri est monté.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire...*

Cette résolution dans cette misère ; ce courage, cette espérance toujours ; Dieu admire et, ô merveille ! il sent un mouvement pareil qui s'opère en son cœur ; il s'intéresse à ces êtres malheureux et braves que son fils a aimés, il s'émeut pour eux, comme eux. La touchante vertu des hommes fleurit en lui. O surprise : le Dieu fort et tout puissant espère, il se surprend à espérer.

Cette énorme aventure : voilà ce qu'elle a produit. Elle a mêlé les hommes à Dieu, rien ne les séparera plus. Jésus, toujours crucifié pour eux, souffre de leurs abandons, se réjouit de leurs fidélités. Il s'est fait l'esclave des hommes, et son père, à travers lui, leur est lié. L'homme espère, Dieu espère ; l'homme en Dieu, Dieu en l'homme ; il faut que l'un par l'autre ils se sauvent. Drame inouï, qui soumet le créateur à la créature, qui le destine à partager la douleur et la joie. Drame singulier : c'est Jésus qui conçut l'Espérance, qui la fit entrer avec son sang au cœur des hommes et jusqu'en son père. Jésus, l'*homme qui a espéré* : Péguy l'appelle ainsi, et je ne sais pas d'appellation plus simple, plus grande, plus significative. Dieu subit ce qu'a voulu son fils. Quelle révolution ! Elle monte des profondeurs de l'humanité, la travaille, la soulève. Les hommes qui ont vaincu, c'est-à-dire les saints, la portent au ciel où ils la continuent à la face de Dieu même, tous ligués contre lui

Pour que pied à pied la Justice
Pas à pas cède le pas à la Miséricorde.

Car le patriarche, obstiné dans les habitudes de son ancienne loi, veut résister aux suppliants que son fils a dressés contre lui. Mais tous les

hommes soutiennent de leurs vœux la réclamation des saints, toutes les paroisses sonnent pour eux leurs cloches. L'assaut chrétien fait brèche au ciel.

Les anges considèrent d'un peu haut dans l'espace ce combat où il n'y a pas de place pour eux. Purs esprits, ils s'étonnent. Nul n'est chrétien s'il n'est homme, charnel, s'il ne porte en ses veines le sang épais qui coula sur la croix. Les anges, créatures non charnelles, enfants d'un autre ordre divin, s'étonnent comme Dieu leur maître. Péguy leur parle avec sa verve rude :

Voilà, mon enfant, ce que les anges ne connaissent point, je veux dire ce qu'ils n'ont point éprouvé.

Les péchés de la chair et les uniques rémissions de la chair.

Les péchés qui sont de la chair et qui ne sont que de la chair.

Et que toute créature ignore qui n'est point charnelle.

Les péchés de la Terre et de la Terrestre terre que les anges ne connaissent que pour en avoir entendu parler.

Comme une histoire d'un autre monde.

Et presque pour ainsi dire d'une autre création.

Ils ne connaissent ni l'inquiétude, ni le désespoir, ni l'orgueil, le vieil orgueil humain qui monte au cœur de l'homme comme la sève au corps de l'arbre. Ils ont bien eu leur orgueil aussi, ceux-là du moins qui se perdirent avec Lucifer ; mais

C'était un orgueil de pensée, un pauvre orgueil d'idée.

Un pâle orgueil, un vain orgueil tout monté en tête.

Une fumée.

Nullement un gros et gras orgueil nourri de graisse et de sang.
Tout crevant de santé.
La peau luisante.
Et qui aussi n'a pu être racheté que par la chair et le sang.

Un orgueil tout bouffi de sang
Qui bourdonne dans les oreilles
Par le bourdonnement du sang,
Un orgueil qui injecte les yeux de sang,
Et qui bat le tambour dans les tempes,
Voilà ce qu'ils ne connaissent point.
Ils ne connaissent donc point qu'il y a un Pâques,
Un jour de Pâques, un dimanche de Pâques,
Une semaine de Pâques,
Un mois de Pâques.
Pour la montée, pour la remontée de l'espérance charnelle.
Comme il y a pour la sève du chêne et du bouleau
Un mois d'avril, un mois de mai.

. . . . . .

Ils ne connaissaient point le vieil orgueil royal, ils ne connaissent donc point l'antique orgueil,
L'orgueil sanguin, crevant de soi, l'orgueil qui crève dans sa peau, ils ne connaissent donc point
Que la jeune, que la charnelle, que la timide espérance
Marche en tête du cortège,
Innocente s'avance.
C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,
C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels,
De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps
Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.

Ainsi l'axe du ciel n'est plus le trône de Dieu, mais la croix qui est chez les hommes ; ils sont au centre, ils portent tout. Les croyants de l'ancienne loi se demandaient avec angoisse : Que voudra Dieu ? Et maintenant Dieu, père de Jésus, se demande avec angoisse : Que feront les hommes ? Vaincu par l'amour de son fils, il se penche avec une angoisse, une tendresse croissantes, sur eux, sur leurs peines, leurs foyers, leurs patries. Il a besoin qu'ils soient forts. Et plus il les voit faibles, plus il tremble pour eux, plus il s'intéresse à eux, plus il les aime.

— *Orléans, qui êtes au pays de Loire !*

Que veut cette enfant qui appelle ? Elle crie de Lorraine, et Lorraine est en France. Dieu connait ces Français : ils ont plus d'une fois combattu pour son fils :

Il faut que chrétienté, que Lorraine continue...

Dieu écoute leur espérance.

Le Porche du mystère de la deuxième vertu est une œuvre immense. Je me suis limité à prendre en elle ce qui pouvait faire ressortir la grandeur de l'homme dans la foi chrétienne de Péguy. J'ai laissé les autres idées. Péguy a publié ensuite le *Mystère des saints Innocents :* deuxième porche, ouvrant sur un transept. La cathédrale même, qui sera le mystère de la deuxième vertu, *le propre*

de l'Espérance, ne fut jamais construite, ou si elle fut construite, elle n'est pas dévoilée. Quelle est la signification de cette vertu ailée qui purifie les âmes souillées, qui affirme au delà des jours, qui crée dans la création même, de cette vertu rajeunissante, rejaillissante, vertu des enfants et des femmes, des héros et des saints? En quelques passages du *Mystère des saints Innocents*. Dieu parle lui-même et dit ce qu'il espère de l'Espérance.

O nuit, sera-t-il dit que je t'aurai créée la dernière.
Et que mon Paradis et que ma Béatitude
Ne sera qu'une grande nuit de clarté.
Une grande nuit éternelle.
Et que le couronnement du jugement et le commencement du Paradis et de ma Béatitude sera
Le coucher de soleil d'un éternel été.

Or il en serait ainsi, dit Dieu.
Et tout ce que je pourrais mettre sur les bords des lèvres
Des plaies des martyrs
Ce serait le baume, et l'oubli, et la nuit.
Et tout s'achèverait de lassitude,
Cette énorme aventure,

Comme après une ardente moisson
La lente descension d'un grand soir d'été.
S'il n'y avait pas ma petite espérance.
C'est par ma petite espérance seule que l'éternité sera,
Et que la Béatitude sera.

Et que le Paradis sera. Et le ciel et tout.
Car elle seule, comme elle seule dans les jours de cette terre
D'une vieille veille fait jaillir un lendemain nouveau
Ainsi elle seule des résidus du Jugement et des ruines et des débris du temps
Fera jaillir une éternité neuve.

Une courte méditation sur les trois vertus vient alors :

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des vertus.
La Foi est la lampe du sanctuaire.
Qui brûle éternellement.
La Charité est ce grand beau feu de bois
Que vous allumez dans votre cheminée
Pour que mes enfants les pauvres viennent s'y chauffer dans les soirs d'hiver.
Et autour de la Foi je vois tous mes fidèles
Ensemble agenouillés dans le même geste et dans la même voix
De la même prière.
Et autour de la Charité je vois tous mes pauvres
Assis en rond autour de ce feu
Et tendant leurs paumes à la chaleur du foyer.
Mais mon espérance est la fleur et le fruit et la feuille et la branche.
Et le rameau et le bourgeon et le germe et le bouton.
Et elle est le bourgeon et le bouton de la fleur
De l'éternité même.

Germe aussi de quel avenir terrestre, de quelles renaissances, de quelles humanités neuves et

glorieuses ? Déjà une révolution est sortie de ce christianisme tel que l'entend Péguy : « *jeune et capable de désordres immenses* ». Il en sortira d'autres. La création, toujours inachevée, porte en elle-même le germe et le bourgeon de ses progrès futurs (1). L'espérance, mère des jeunes dieux, la mène en ses parcours. Grande idée religieuse, et qui rappelle les plus beaux mythes ariens.

*
* *

Cette grandeur de l'homme : nous la trouvons partout dans l'œuvre de Péguy ; et cet attachement à l'homme.

Il a laissé l'humanisme pour les mystères chrétiens. Dans ces mystères, qu'a-t-il trouvé ? Jésus, qui est un homme encore, Jésus, nouvel Adam,

(1) On pourrait marquer ici tout ce qu'il y a de bergsonien dans le réalisme mystique de Charles Péguy. Un des écrivains qui l'ont le mieux étudié, M. René Johannet, a donné sur ce sujet des indications très sûres. « C'est au Bergson de *Matière et Mémoire* et plus encore au Bergson des *Données immédiates* qu'il doit sa structure intellectuelle... Péguy est allé plus avant que son initiateur... sur le terrain pratique des attitudes et des conclusions d'art. Péguy se place au rebours de la cohorte bergsonienne aux longs tumultes et à l'insipide babillage. Il bergsonise, mais il ne se pâme pas. Il bergsonise même tellement qu'on peut considérer l'œuvre de Péguy, notamment au point de vue religieux, comme le couronnement qu'aurait dû avoir la philosophie bergsonienne, et qu'elle n'a pas eu. » *Péguy et ses Cahiers*, p. 154-5.

un homme libre et qui espère. Péguy ne sacrifie pas la pensée humaine à la splendeur d'une théologie, il n'exténue pas la famille humaine au profit d'un clergé. L'homme, père, artisan, soldat, est le simple héros de son œuvre chrétienne. C'est lui après Jésus le porteur de la croix (1).

La grandeur humaine, disions-nous. Disons mieux, les grandeurs humaines. Elles sont nombreuses et Péguy les honore. L'antique vient première : grandeur dure, pure ; invention des races héroïques, des maîtres qui enclorent les premiers domaines et fondèrent les premiers foyers, aussi les premiers temples. Péguy l'a exprimée et il ne l'oublie pas. La chrétienne vient ensuite : tendre comme la chair, humble comme le désir, molle comme la terre mouillée par l'orage et gonflée par les germes qui lèvent.

Ces deux voix vont ensemble dans l'œuvre de Péguy, comme deux fleuves dont les eaux coule-

(1) Péguy pousse loin les expressions de son christianisme révolutionnaire. L'Église est en fait la religion formelle du riche, écrit-il, et « voilà pourquoi elle n'est rien. Et surtout elle n'est rien de ce qu'elle était, et elle est devenue tout ce qu'il y a de plus contraire à elle-même, tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution. Et elle ne se rouvrira point l'atelier, et elle ne se rouvrira point le peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de *faire les frais* d'une révolution économique, d'une révolution sociale, d'une révolution industrielle, pour dire le mot d'une révolution *temporelle* pour le salut *éternel*, » *Notre Jeunesse*, p. 139.

raient toujours reconnaissables dans le lit rocheux qui les porte. Qu'un autre juxtapose, superpose avec science les vertus qui sont théologales aux vertus qui sont de l'homme seul, les trois chrétiennes aux quatre antiques : c'est un travail de théologien, et il a été fait. Péguy ne cherche pas les liens, les hiérarchies. Son emploi est de maintenir dans leur exactitude, dans leur virginité, toutes les voix de l'homme, et de les affranchir : voix de Judée, de Grèce, de Rome ; voix de la Chrétienté et de la Révolution. La catholicité humaine est faite de leur ensemble, catholicité rompue et méconnue au maintien de laquelle Péguy s'attache.

Pourtant il est sensible qu'un croissant amour l'attache à cette humble grandeur du chrétien qu'il a retrouvée au milieu de sa vie. Elle est toute populaire. Le génie de Péguy, tout populaire aussi, s'y retrouve et s'y plaît. Le chrétien suit un maître qui a porté un lourd fardeau ; il ne prétend pas aux dominations vaines, aux grandeurs temporelles ; il est l'homme de peine de la création. La Providence l'a mis à cette place, cette charge est tombée sur lui : il l'assume de son mieux et ne se targue d'aucun mérite. Ainsi, quand au matin de la bataille les brigades s'éveillent et s'arment dans la brume, chacune occupe son poste et attend la journée. Elles n'ont

qu'à attendre et qu'à se tenir prêtes. Puis le hasard choisit l'une d'elles entre toutes, et la place au centre du combat. Elle ne l'avait pas mérité : l'honneur s'est décidé pour elle. Et les autres brigades, ses camarades, cependant qu'elles combattent, sentent obscurément qu'ailleurs le combat est plus vrai, la mort plus exigeante, le sacrifice plus utile et l'issue décisive. Pour elles, l'effort a des relâches ; il n'en a pas pour ceux qui sont au centre ; et ceux-là se doutent bien qu'ils sont dans la bataille ; ils devinent les regards, les cris poussés vers eux, et sur eux la pensée du chef. Sous ces regards, ces cris, cette pensée, leur troupe meurtrie, décimée, lutte avec un courage plus grand que son courage même, résiste avec une force plus grande que sa force même. Elle était au matin pareille aux autres, ni plus brave ni moins brave ; et au soir elle est différente. Elle a traversé l'épreuve, elle sort du feu. Elle est, elle reste différente, marquée aux yeux de tous par la grâce auguste du combat. Un hasard en est cause : l'héroïsme est entré en elle. Tel est le chrétien : un être parmi les êtres, et semblable aux plus humbles. Mais il combat pour la nature entière, les puissances d'en haut espèrent en son effort, il a été choisi et de là vient le surcroît de sa force.

Nous disons : tel est le chrétien. Suivons encore

Péguy, et nous dirons avec lui : tel est le Français. Un rapport certain lie dans sa pensée la grandeur chrétienne à la grandeur française qui est l'autre constant objet de son travail. La France n'a pas âprement voulu sa destinée : elle est grande, elle est telle jusque dans ses faiblesses et jusque dans ses chutes. Le Français n'est pas dur comme le Romain, puritain comme l'Anglais. I suit sa nature inventive ; il erre, il faute, et plus souvent qu'un autre, c'est possible. Mais il se relève, il avance et son travail est grand. Son goût délicat de la vie, son infatigable ardeur humaine le sauvent à travers les épreuves. Et il a beau faire, il a beau s'égarer ou vouloir le repos : il est au centre du combat, sa destinée l'y fixe, tous le savent. L'honneur s'est décidé pour lui, il a reçu la charge.

Jamais Français n'a cru plus énergiquement que Péguy à la mission de sa patrie. Ni Hugo, ni Michelet même. Comme eux, il croit à la puissance de l'esprit sur l'histoire, à la vocation spirituelle de la France. Les peuples ne passent pas comme font les troupeaux, leur suite n'est pas monotone, aveugle, déterminée par un seul jeu de forces et de causes ; une influence les presse, les anime, choisit certains d'entre eux et les oblige à travailler pour elle. Ces peuples élus, qui ne les connaît ? De Jérusalem à Paris (Athènes, Rome,

Florence jalonnent cette voie), un seul geste spirituel traverse l'humanité, long soulèvement sacré qui touche au loin les races lentes ou basses, les étonne, les irrite, et bon gré mal gré les élève. La France est le dernier de ces peuples élus. C'est bien ainsi qu'un Michelet, qu'un Hugo comprennent l'histoire et la mission de la France. Leur patriotisme n'est pas moins absolu que celui de Péguy. S'il paraît moins âpre et moins exclusif en ses formes, moins tendu, moins armé contre l'étranger, c'est qu'il a mûri en des jours plus glorieux, ou, d'un mot plus simple, plus heureux.

Tâchons de voir comme elle est aujourd'hui, notre patrie atteinte et menacée. Un grave mouvement, tout contraire à son génie, s'est produit à côté d'elle et jusqu'en elle. Ce mouvement matériel profite aux peuples brutaux et disciplinés, dociles aux machines et aux règlements, massivement opposés aux aspirations humaines de l'ancien monde, de l'Europe humaniste et chrétienne, de la vieille Europe que la France entraînait. Il les enrichit, les accroît. Et cette France est là, affaiblie par le sang perdu, ralentie par le regret des fautes téméraires, désarmée par la destruction de l'ordre où elle a grandi. Elle s'est affaissée ; pourtant elle conserve un prestige sur ces peuples neufs qui ont le nombre et la force ; elle reste haute de toute la hauteur de ses tenta-

tives vaincues. Elle porte toujours la charge sacrée, elle reste la plus dévouée, la plus inventive, et si quelque nation doit hériter d'elle, le moins qu'on puisse dire, c'est que cette nation-là se fait beaucoup attendre.

J'ai nommé Michelet, la Révolution : rappels d'une tradition que le temps et les événements emportent avec une rapidité extrême, et qu'on oublie, ou qu'on renie et qu'on diffame. Péguy, enfant de cette tradition, veut qu'on l'honore toujours et qu'on la continue. Les temps où nous vivons sont tristes et durs ; est-ce une raison pour laisser entrer en nous la tristesse et la dureté ? Péguy reste invinciblement un Français des années 1830 ou 1848, tout libertaire et tout espérant. Il s'attache au siècle vaincu qui n'est pas défendu contre l'ingratitude, il jette un voile sur ses ivresses, et le respecte et le défend comme on respecte, comme on défend un père. Fidélité au XIX^e^ siècle : c'est l'un de ses instincts et l'une de ses règles.

Qu'ont-ils enfin voulu et essayé, ces Français révolutionnaires ? — A l'instant où commençait cette révolution industrielle que termine l'ancienne histoire, qui sépare tous les anciens âges de notre âge incertain et dur ; à cet instant où tous les Etats, toutes les organisations sociales allaient accroître dans des proportions inouïes

leur pouvoir sur les choses, leur efficacité matérielle, très précisément à cet instant si grave, les Français du XVIII[e] et du XIX[e] siècles se souvinrent de l'humble artisan de toutes les puissances, l'homme ; et ils firent en sorte qu'il ne soit pas oublié. Géomètres, naturalistes, physiciens, ils avaient inventé les nouvelles techniques ; et ils dirent en les apportant qu'ils n'avaient pas travaillé pour l'enrichissement, le vain gonflement des Etats, mais pour le relèvement, l'ennoblissement de l'homme ; pour l'éducation des enfants, la guérison des malades, le repos, la paix des vieillards, la culture des âmes. Toute leur propagande exprime ce vœu que l'humanité plus puissante soit aussi plus attentive à elle-même, plus soucieuse de ses forces gaspillées, plus humaine afin d'être plus grande. Quelle faute y a-t-il en ce vœu ?

Ils ont voulu ceci encore : eux, les premiers qui connussent toute notre terre et son histoire, tous les langages et tous les cultes, ils voulurent trouver une culture valable pour toutes ces familles humaines soudain rapprochées, un langage spirituel où leurs traditions soient reçues et placées ; ils voulurent l'organisation, l'accord des voix, cette catholicité enfin où conspirent tous les âges classiques, la Grèce, les deux Romes, et l'Europe humaniste. Et là encore, quelle faute y a-t-il en leur vœu ?

Ces hommes du dernier siècle n'ont pas réussi leur effort. Est-ce manquer à leur mémoire que de le dire ? Il n'est pas honteux d'être vaincu, mais il est sot de nier sa défaite et dangereux de l'ignorer. La révolution sociale et morale qu'ils avaient essayée a pauvrement fructifié, et leur tâche est à reprendre tout entière, et par la base, et dans la pensée même. Non pas à abandonner, mais à reprendre : car leurs intentions étaient justes et grandes, et l'heure où ils agirent fut choisie avec tant de génie qu'ils ne pourront jamais être oubliés, et que leur essai malheureux restera marqué dans l'histoire. Les docteurs du moyen âge avaient compris que les maîtres antiques ne pourraient être laissés tout à fait en dehors de l'Église, sans honneur et sans culte. Dans un même sentiment peut-être, Péguy se refuse à délaisser ses maîtres : et les humanistes et les humanitaires ont leur place dans sa cité catholique, comme les anciens dans celle de Virgile.

La période antique ; la chrétienne ; et l'humanisme que termine la tentative révolutionnaire : toutes les grandeurs anciennes, dis-je, et parmi elles la grandeur révolutionnaire : telle est bien la pensée de Péguy. L'âge qu'il appelle *moderne* est l'âge des machines et des banques. La Révolution française le précède : elle reste pour lui un mouvement de l'ancienne France. Elle la termine,

mais elle lui appartient. Notre âge brutal et commencé d'hier est le lieu d'où Péguy considère ensemble toutes les grandeurs passées. Et les considérant ainsi, groupées dans un même recul, il découvre les similitudes. Car elles sont différentes, et pourtant elles sont sœurs. L'Europe humanitaire, toute passionnée pour l'homme, l'Europe humaniste, tout éprise de l'homme, sont-elles opposées à l'Europe chrétienne, servante d'un dieu fait homme, dévouée au salut et à l'élévation des êtres ? Ne sont-elles pas toutes trois diversement les filles, les sœurs au changeant visage, de cette Grèce antique où les hommes vivaient familièrement avec leurs dieux, de cette Athènes platonicienne où le libre artisan, donnant sa forme au marbre, *versait de sa main*, chante le vieil Hugo,

Quelque chose de beau comme un sourire humain
Sur le profil des Propylées.

Ne sont-elles pas toutes trois alliées ? Ces Europes, ces âges de l'ancienne humanité honoraient l'âme de l'homme. Notre âge l'oublie, telle est son innovation. L'homme moderne a voulu conquérir la matière, il a concentré sur elle ses pensées. Il l'a soumise, dit-il, et c'est possible ; mais il s'est lui-même soumis à la matière : tel est le prix de la conquête. Pour entrer en elle, il s'est modelé

sur elle, et sa pensée est devenue mécanique comme elle, et sa volonté est devenue un reflet des forces aveugles, une stupide avidité de puissance. La matière a détruit les croyances de l'homme et ses nobles organes, elle l'occupe entièrement et menace son avenir. *Ist Veredlung möglich*, l'ennoblissement de l'homme est-il possible ? se demandait avec angoisse le jeune Frédéric Nietzsche, voici plus de quarante années, au lendemain de la victoire allemande, au seuil des temps nouveaux. Il avait dit en trois mots l'effort de ceux qui nous ont précédés et la question qui reste sur nos lèvres.

Péguy veut constamment ce que les humanités classiques ont voulu. Contre l'abaissement utilitaire des esprits, contre la domination des forces aveugles et de l'argent, il maintient l'idée antique de la culture, l'idée révolutionnaire de la liberté et l'idée chrétienne du salut, qui toutes trois ont pour fin la plus grande noblesse, l'élévation de l'homme. « Nous, c'est-à-dire l'homme, le monde, l'humanité ; la création. Ou encore : le prix, la valeur, la hiérarchie ; ou encore le sacré (1). »

(1) Je signalerai ici les conclusions du livre de M. Louis Weber sur *Le rythme du progrès*. M. Louis Weber estime qu'instruits par la révolution technique présente, nous devons reviser nos vues historiques. La préhistoire, dit-il, est dès maintenant assez connue pour que nous y discernions une longue nuit de siècles où l'homme vécut

une vie dénuée de préoccupations surnaturelles, une vie toute pratique et occupée par le maniement des premiers outils. Avec cette période lointaine, la période où nous entrons présente des analogies. Entre elles deux s'étend une période très liée de trente siècles, et dont l'une des caractéristiques est l'immobilité des techniques. Sans doute la pensée y est partagée en plusieurs moments, l'antique, le scolastique, le moderne. Mais « entre ces moments on « n'aperçoit point d'hiatus, ni de différences irréduc- « tibles dans l'orientation de la pensée... Ce grand mou- « vement intellectuel se développe dans l'examen des fa- « cultés du sujet pensant, s'épanouit ensuite dans la « contemplation de la nature divine..., oscillant désor- « mais entre les deux pôles de toute philosophie : la per- « sonne moi, d'où tout part, et la personne Dieu, où « tout aboutit, suivant la remarque de Maine de Biran... « Les fins et les aspirations sont les mêmes. » *Op. cit.*, p. 291.

IX

ROMAIN ROLLAND

L'ACHÈVEMENT DU JEAN-CHRISTOPHE

Ils sont aujourd'hui peu nombreux, ceux qui savent entendre notre siècle natal! Péguy lutte pour le maintien et la fidélité. Dans cette lutte, je le vois seul parmi les chefs de sa génération, seul avec Rolland, toujours son collaborateur et son hôte aux *Cahiers*. Ils restent tous deux les fidèles enfants du XIX^e^ siècle français, frères à ce titre. Mais quelle différence entre leurs manières d'être fils, d'être frères. Péguy, chef de famille, écrivain, commerçant, éditeur ; citoyen et présent aux combats de la cité ; patriote et présent aux combats contre l'étranger ; Rolland, poète et solitaire, exempt de toutes les attaches réelles, de tout ce qui n'est pas sa tâche solitaire : il continue, il achève sa longue rhapsodie, le *Jean-Christophe*.

Le premier éclat de la rupture européenne a interrompu son travail : il le reprend et le mène courageusement au point où nous l'avons laissé. Et voici la question posée : ces deux hommes, le

Français Olivier, l'Allemand Jean-Christophe, pourront-ils sauver leur amitié ?

Ils la sauvent : ils maintiennent, contre tant d'instincts et de nobles sentiments qui les séparent, le sentiment haut et raisonnable qui les unit. Ils ne trahissent pas leurs patries. Citoyens de France et d'Allemagne, ils s'affrontent, ils se disputent et souvent se font mal. Français, Allemand, témoins des races séculaires, ils ne veulent pas être troublés par une guerre de dix ans. Leur amitié n'est pas rompue.

Ils maintiennent. Maintenir, c'est la tâche propre de Rolland. Tâche mélancolique. Voici Christophe et Olivier spectateurs d'un temps qui les blesse. Seront-ils révolutionnaires ? Seront-ils nationalistes ? Ni l'un ni l'autre. Alors ils seront seuls. C'est le destin de Rolland. Écoutons comme il parle, lorsqu'il intervient pour commenter les conversations de ses héros :

Qui d'ailleurs, aujourd'hui, se soucie de la liberté ? Une élite sans action sur le monde. La liberté traverse des jours sombres. Les papes de Rome proscrivent la lumière de la raison. Les papes de Paris éteignent les lumières du ciel. Partout l'impérialisme triomphe : impérialisme théocratique de l'Eglise romaine, impérialisme militaire des Monarchies mercantiles et mystiques, impérialisme bureaucratique des Républiques franc-maçonnes et cupides, impérialisme dictatorial des Comités révolutionnaires. Pauvre liberté,

tu n'es pas de ce monde... Dans la réalité, le choix n'est pas aujourd'hui entre un impérialisme et la liberté, mais entre un impérialisme et un impérialisme. Olivier disait :

— Ni l'un, ni l'autre. Je suis pour les opprimés.

Courageux refus qui le sépare de la jeunesse et de la foule, qui l'oblige à une protestation monotone. Le lecteur se lasse souvent de ces pages qui se suivent sans direction ni but et, parfois, il s'ennuie de ces deux isolés. Autour de Jean-Christophe, tout tombe, tout se défait. Il a dû quitter sa patrie allemande, on le tolère à peine dans la patrie française. Et Olivier, son seul ami, Olivier va bêtement mourir dans une bagarre où sa nervosité, non sa raison, le précipite. La défaite et la mort vaine menaçaient ce jeune homme qui rêvait au rebours de son siècle ! Jean-Christophe quitte la France, il erre en Suisse, en Italie...

Jean-Christophe n'est pas un rêveur, il se sauve de la mort. Deux sources rafraîchissent, renouvellent sa vie. L'amour est l'une : de l'enfance à la mort, sa vie aventureuse est constamment assistée, secourue par la femme. La mère ; la camarade de jeux, camarade d'amour ; l'aînée, l'initiatrice à l'art, aux grandes lectures, au monde ; la première amie ; la première amante ; la garde-malade ; la maîtresse ; enfin, l'amie d'enfance retrouvée à l'ombre de la mort et dont la chaste

sollicitude, maternelle sans nul lien de chair, termine, achève tant d'amours. Sujets simples entre tous : on ne saurait les animer sans quelque génie, et Romain Rolland les anime.

La musique est son autre force intérieure. La musique, non le monde, est l'élément où il vit, où il baigne et se retrempe. Jean-Christophe connaît nos agitations ; mais il a une patrie spirituelle qui n'est pas la nôtre. Les harmonies et les rythmes, les constructions musicales, cela seul est réel pour lui : tout le reste n'est qu'ombre. Au-dessus de l'humanité, il y a son chant même. Les vaines tentatives, les morts, les générations tout entières vaincues seront sauvées si quelque chose d'elles est fixé par le chant, si elles servent de matière au chant. Qu'importe la souffrance ! Les chants sont beaux, et le vrai c'est le chant. Au-dessus de la nature dissonante et mortelle, il y a les ordres sonores que le génie découvre et crée par un même acte.

Musique, vierge mère, qui portes toutes les passions dans tes entrailles immaculées, qui enserres le bien et le mal dans le lac de tes yeux couleur de joncs, couleur de l'eau vert pâle qui coule des glaciers, tu es par delà le mal, tu es par delà le bien ; qui se réfugie en toi vit en dehors des siècles ; la suite de ses jours ne sera qu'un seul jour ; et la mort qui tout mord se brisera les dents.

Musique qui berças mon âme endolorie, musique qui me l'as rendue ferme, calme et joyeuse, — mon amour et mon bien, — je baise ta bouche pure, je cache mon visage dans tes cheveux de miel, j'appuie mes paupières qui brûlent sur la paume douce de tes mains. Nous nous taisons, nos yeux sont clos, et je vois la lumière ineffable de tes yeux, et je bois le sourire de ta bouche muette, et blotti sur ton cœur, j'écoute le battement de ta vie éternelle.

Jean-Christophe résiste ainsi. Mais Rolland sait bien que son livre est le chant d'un vaincu. Il le dit dans sa dernière préface :

J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques, et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : toute une *Somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire. Voilà ce que nous fûmes.

Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, foulez-nous aux pieds et allez de l'avant. Soyez plus grands et plus heureux que nous.

Que veut dire Rolland ? Consent-il par avance à tout ce qui sera, à tout ce qui est jeune, sincère et courageux ? Au succès des monarchistes comme à celui des syndicalistes ? Prononce-t-il, les yeux fermés, un mystique et fervent *amen* sur tous les apports du destin ? Il semble que cette tendance

existe en lui, comme on conçoit qu'elle existe dans l'âme d'un bienveillant aïeul qui, au seuil d'une autre vie, ne souhaiterait rien à ses enfants que d'être nombreux, sains et forts. Mais ce n'est qu'une tendance. La volonté de Rolland est autre. Il reste fidèle, au fond, à son idéal d'humanité raisonnable et libre ; il n'oublie ni Vauvenargues, ni Michelet. Et n'est-ce pas sa grande œuvre qu'il a dédiée « *aux âmes libres qui vaincront* » ? Rolland maintient toujours.

Tel est l'homme : assurément de grande race, bienfaisant à considérer. Telle est l'œuvre : triste, mais par un noble effet du courage de son auteur, jamais déprimante. Rolland ne se laisse pas affaiblir par ses épreuves. Il s'examine avec un esprit libre : liberté qui est force. Il mesure ses déceptions, rien ne trouble sa vue. Il est blessé ; il se retire. Mais c'est la retraite d'un grand capitaine, qui sait d'où il vient et jusqu'où il ira, et où il s'arrêtera pour se refaire et préparer ses marches ; qui garde en main ses forces intactes et se fait respecter par les maîtres du jour ; qui, se retirant ainsi, résiste comme un vainqueur et sauve sa patrie idéale par sa ferme attitude, son Europe aux voix fraternelles.

France, Allemagne, Italie : que la valeur de ces noms, si haute dans l'œuvre de Rolland, est fragile ! Un Européen du XVIII^e^ siècle ne connais-

sait pas l'Italie, mais des États italiens fameux pour leurs chanteurs et leurs pitres. Il ne connaissait pas davantage l'Allemagne, mais les Allemands, un grouillement de peuples lourds et barbares. Il connaissait une France, certes, une nation philosophe, artiste et guerrière; mais la France révolutionnaire, artiste, croyante, guerrière et militante, un peuple marchant pour une idée, le XVIII^e^ siècle n'en avait pas soupçon.

La France, la raison armée; l'Italie, la souffrance et l'inspiration; l'Allemagne, la contemplation, la symphonie qui achève la raison, le chant qui domine la souffrance: le XIX^e^ siècle a connu, créé ces trois hautes figures. Le XX^e^ siècle les laisse se défaire, les oublie. Retrouveront-elles quelque vitalité, et l'Europe, par elles, quelque unité? Nous ne savons. Mais si cela arrive; si France, Allemagne, Italie forment à nouveau, par leurs accords, leurs diversités mêmes, quelque nouvelle Europe, nous savons que Romain Rolland aura été l'un des ouvriers de cette renaissance, l'un des mainteneurs de cette tradition.

Une Europe pour les Européens, une catholicité pour les âmes: rêves que les plus courageux efforts n'ont pu faire entrer d'un pouce dans la réalité, idées qui sont demeurées des idées. Toutes les nations sont là, plus fermées, plus violentes qu'elles ne furent jamais, tous les rites sont ob-

servés, et les aspirations unitaires, libertaires, demeurent des aspirations, non des forces mais des idéalismes, nourritures insubstantielles où les hommes ne mordent pas.

Rolland est un idéaliste, sa fidélité est immuable. Étranger à son temps, aux problèmes de son temps, indifférent, supérieur aux partis, jusqu'à l'extrême veille de la grande guerre, il construisait énergiquement son œuvre, il se retranchait en elle ; il empêchait la prescription de l'ancienne espérance ; il s'imposait à une jeunesse injurieuse ; il l'étonnait et l'obligeait à respecter en lui un passé qu'elle pensait avoir détruit (1).

(1) Je ne modifie pas ces lignes imprimées en mai 1914. Rolland se conduisait alors avec beaucoup de prudence, avec un très grand soin de ne jamais diffamer, diminuer, un mouvement national dont il connaissait l'utilité. Il n'hésitait pas à blesser par des refus certains amis qui voulaient l'entraîner. Il suivait une ligne exactement opposée à celle qu'il a choisie depuis. *Inter arma charitas*, dit-il en un de ses manifestes pacifistes. Assurément, et nul, j'espère, ne lui eût contesté le droit de se dévouer à quelque œuvre de guerre, et de se taire. Mais l'impatience de prophétiser, de juger, l'a saisi, et il a voulu dire leur fait à tous les peuples du monde. *Inter arma veritas* : c'est une autre entreprise, et il ne suffit pas d'y porter un cœur généreux.

X

LES DIFFICULTÉS POLITIQUES

PÉGUY ET MAURRAS

L'idéalisme est une tentation pour beaucoup d'esprits. Il isole, il dispense des problèmes pressants et des heurts ; l'idéalisme du *Jean-Christophe* tentait les lecteurs des *Cahiers*. C'était Rolland, ce n'était pas Péguy, que le très grand nombre d'entre eux considérait comme un maître, et suivait. La rhapsodie romantique que Rolland leur offrait les séduisait, les élevait dans une sphère assez haute, et ils se croyaient dirigés parce qu'ils étaient émus. Péguy les malmenait au contraire ; ses écrits singuliers les maintenaient toujours dans la mêlée, et cette mêlée était froissante autant qu'obscure. Presque tous libres-penseurs, ses abonnés d'origine s'étonnaient de son christianisme ; très souvent universitaires, ils s'irritaient de ses attaques dirigées contre l'université ; ils ne comprenaient pas sa double polémique, heurtant à gauche, heurtant à droite ; ils soupçonnaient

des ruses sinon des trahisons. Péguy s'en apercevait et souffrait. Chacune de ses œuvres lui attirait plus de désabonnements que d'abonnements nouveaux : tel était le salaire de son travail, il le trouvait amer.

Il recevait assurément des témoignages de respect et d'admiration, qui le réconfortaient : ils venaient, imprévus, nombreux, et lui garantissaient l'utilité de son travail. Son courrier lui apportait des remerciements d'inconnus : c'était un ingénieur provincial qui lui écrivait et l'interrogeait entre deux journées de dur travail ; c'était un jeune séminariste, un jeune instituteur. Témoignages adressés par des solitaires à un solitaire, témoignages émouvants et purs, mais qui ne fortifiaient pas ce que Péguy avait coutume d'appeler sa « situation temporelle ». Le public résistait. La *Jeanne d'Arc,* qui avait eu beaucoup de retentissement dans la presse, que la critique avait hautement estimée, trouvait pourtant très peu d'acheteurs, « moins d'acheteurs, observait Péguy avec un sourire sans gaieté, qu'elle n'avait suscité d'articles » ; et il constatait, une fois de plus, « sa puissance de mévente ». Cette résistance du public lui était pénible, car il avait l'âme exigeante, populaire ; le renom de cénacle qu'il avait obtenu ne lui suffisait nullement. Il était peuple, et dévoué à son peuple ; il aurait voulu

que son peuple même répondît à son œuvre, la comprît et l'aimât.

Autre signe fort grave : le groupe étroit des *Cahiers* se maintenait lentement et péniblement ; il se renouvelait mal ; les jeunes gens ne venaient pas à Péguy. Ils ne lui venaient pas : fait d'autant plus singulier que les mieux doués d'entre eux le connaissaient, le lisaient tous, que certains l'admiraient passionnément. Mais d'ensemble ils ne se portaient pas vers lui, leur adhésion collective manquait.

Pourquoi cette abstention, cette intimité manquante ? Péguy avait l'autorité personnelle, que les jeunes gens reconnaissent si volontiers ; il avait l'indépendance absolue, qu'ils respectent si fort ; il avait enfin, plus aiguë que quiconque, la notion de l'état réel de la France et de son péril, péril de guerre et de destruction, péril immense et qui dès lors dominait les pensées ; il avait la notion des valeurs, immenses elles aussi, égales au péril, conservées par la France malgré ses visibles désordres ; et il pensait : « Nos institutions, vaille que vaille, subissons-les ; nous ne les changerons pas d'ici la catastrophe ; connaissons, honorons ces vertus qui sont en nous, puissantes comme des habitudes, les habitudes mêmes de la race ; estimons-nous, et concevons, réalisons dès aujourd'hui cette camaraderie qui existe

réellement entre nous, au fond de nous, et qui demain par force nous liera sous le feu. Pourquoi ne nous lierait-elle pas dès aujourd'hui ? » Il l'avait réalisée dans ses *Cahiers* où il éditait avec libéralité les écrits des libres-penseurs, des protestants et des juifs. N'était-ce pas sagement prévoir, sagement agir ? Mais c'était sa faiblesse même d'être sage, trop sage, de voir trop nettement le mal tel qu'il était, et qu'il fallait subir ; le bien tel qu'il était, mêlé, périlleux, et qu'il fallait accepter dans son désordre. Une foi profonde, entée sur de dures expériences, lui conseillait cette résignation au mal inévitable. Or, la jeunesse ne se résigne pas. Elle veut toujours, elle croit toujours trouver des solutions, des formes absolues, des directions certaines. Péguy n'en donnait pas, mais un autre en donnait, et c'est cet autre qu'on suivait.

Ecoutons (les jeunes gens l'entendaient et l'écoutaient) cette voix différente, la voix de Charles Maurras : « On a enivré les Français du doux spectacle de la générosité de leur âme, écrit-il. La question, c'est d'armer et de protéger cette âme si belle... » Courte phrase, élégante et perçante, qui rappelait vers d'autres devoirs. Il faut armer le peuple par la doctrine, l'exercer par la discipline, le protéger par les institutions. N'est-ce pas tout l'opposé de ce que recommandait

Péguy ? — Négligeons la politique, disait-il, sauvons le goût du travail, la confiance, maintenons l'ensemble et le coude à coude. — Politique d'abord, disait Maurras ; une société est un ensemble défini qui se sauve ou se perd par ses lois. Réformons nos lois.

Charles Maurras : il vient ici dans la suite de ces notes. Son influence, qui était restée longtemps limitée, commence de s'exercer avec ampleur. Péguy, s'il ne l'avait rencontré, aurait peut-être été le maître de toute une jeunesse. Mais Maurras est là, et son génie différent, dictatorial, fait autour de Péguy une sorte de vide.

Maurras, Péguy : entre eux que de contrastes ! L'un, Maurras, né de souche bourgeoise honnête, tout accoutumée aux services de l'Etat, magistrature, armée, toute façonnée par la pratique de ces services ; l'autre, Péguy, issu de cette paysannerie qui se méfie de l'État, qui évite ses fâcheux contacts, ses enrôlements, ses fiscalités et ses gênes ; Maurras, un ancien dévoué à ses dieux et aux lois qu'ont données ses dieux, lois civiles ou canoniques, lois certaines, écrites et prescrites ; l'autre tout Bourbonnais, trempé de verte Loire, enfant des herbages, des coutumes humaines, un Celte paysan qui voit clair, qui prend garde où il pose ses pieds, mais qui entend toujours le légendaire appel, qui ne résiste pas aux

voix aventureuses ; Maurras, élève des prêtres, fidèle à l'Église, indifférent au Christ ; Péguy, un élève de l'école laïque, un dénicheur de nids, païen, chrétien, selon les jours : joyeux à la Noël, triste au Vendredi Saint. Comme ils sont séparés : Maurras est un Méditerranéen, un tragique : son esprit conçoit des formes nettes, terminées par la mort ; Maurras, c'est Cassandre, Démosthène ou Machiavel, le cœur ardent et l'esprit dur qui ose voir et prédire la mort de son peuple. Péguy chrétien ne croit pas à la mort, il croit à la vie et aux renaissances éternelles.

Là est le point extrême du contraste : Maurras connaît la mort et Péguy ne veut pas la connaître. *Il faut sauver :* tous deux le sentent et le disent. Mais chez l'un c'est le cri du croyant, un acte de foi en même temps qu'un appel : chez l'autre c'est le cri de l'homme qui sait la dure histoire pleine de peuples morts. Péguy, le grand poète, la grande voix lyrique de la France contemporaine, acceptait sa patrie blessée, abîmée comme il la trouvait, et l'encourageait par l'amour, la foi et l'espérance, par le refus de la désespérance. De cette France anxieuse, Maurras fut la voix, la volonté tragique. Il savait que tout désordre se termine par la destruction, que désordre et destruction sont une seule et même chose, et que le désordre français, si quelque grand remède n'y

met fin, aurait pour conséquence et pour terme la destruction de la France même. Il n'acceptait pas cet état tumultueux où un Péguy consentait et réussissait à vivre. Son cœur en souffrait, son esprit s'en irritait : Maurras ne tolère pas l'incertitude des formes, il se révolte contre la dérive de sa patrie. Quel secours lui voyait-il enfin, quelle forme lui recommandait-il ? L'unique, la séculaire, l'antique forme royale. Le Roi ! Maurras osa dire ce mot si familier jadis. Il le répéta avec une insistance passionnée. Il avait mesuré les difficultés immenses qu'une race déshabituée de tout loyalisme personnel et de tout hiérarchisme oppose à une restauration véritable. Il essayait pourtant, car il voyait le péril certain, et son esprit lui offrait un seul remède : que la France se range au plus tôt dans sa forme antique et maternelle, sa matrice ; défaite, qu'elle retourne aux institutions qui l'ont faite.

Le désespoir inspirait et portait son étonnante entreprise, comparable à celle qu'essayèrent au XIX^e^ siècle les Barbès et les Mazzini. Il voyait la mort, il obligeait à la voir, c'est d'elle que lui venait sa force conquérante. Il la montrait aux Français, comme le chirurgien au malade qui craint le fer. Car il est chirurgien aussi : sa restauration ne sera parfaite, il le dit assez clairement, que par l'extirpation de l'autre France, de

celle qu'il nomme ou qu'on nomme autour de lui l'*Antifrance*. Sombre porche d'un avenir ! Maurras ne s'en effraye pas. Il ne craint pas le sang, peut-être il l'aime ; et il tient ses fers prêts pour l'opération la plus rude, la plus sévère orthopédie qu'un peuple puisse subir, une extirpation de deux siècles, une correction, un redressement de l'âme. L'opération sera dure, il le sait : *le chemin est abrupt*. Mais il faut périr ou passer, affirme-t-il toujours, et pour hâter les hésitants, il montre inflexiblement la mort en bas. « Notre maxime, « reconnue, comprise et obéie, écrit-il, sauverait « la France. Si les Français la méconnaissent, sa « vérité n'en sera aucunement altérée, mais elle « entraînera la disparition de la France. Les ré- « publicains peuvent choisir : la République ou « la patrie ? »

Choisir, ceci n'est pas exact. Entre quelque chose et la mort, il n'y a pas matière à choisir, il n'y a pas liberté de choix ; il n'y a que le temps d'un geste désespéré. Ce geste, Maurras l'obtient d'un grand nombre d'esprits qu'il a subjugués. Mais Péguy ne le fera jamais.

La disparition de la France : Péguy n'entend pas ces mots-là, ou, s'ils ont pour lui quelque sens, c'est un sens qui le révolte, un sens impie. Maurras, dur conducteur de ses propres pensées, admet, ayant posé un tel dilemme, que la France

donc peut disparaître. Quelle que soit la souffrance, quelle que soit l'instinctive, l'invincible espérance, il l'admet en esprit, et il ose l'écrire : La méconnaissance de notre maxime « entraînera la disparition de la France ». Péguy ne tolère pas une telle pensée. La France est pour lui une sève qui monte, et de quelle montée ! Il la sent toute en lui, vivante et jaillissante ; il ne peut pas, il ne doit pas douter.

Le deuxième péché charnel, mon enfant, le plus grand péché qui soit jamais tombé dans le monde,
Quand le sang s'affaisse dans le cœur, le péché de désespoir...

Péguy le méprise plus que le premier même. Il résiste à l'angoisse qu'un Maurras excite sans cesse et sans pitié, il proteste contre elle ; un individu meurt, un peuple ne meurt pas. Un peuple souffre, et plus qu'aucun individu ne souffrira jamais, par cette raison même qu'il ne peut pas mourir et qu'il doit assister à ses abaissements. Mais il dure, l'avenir reste libre devant lui. Ainsi Péguy se défend contre le désespoir, contre les amertumes, les haines, les colères homicides, contre toutes les tentations que le désespoir inspire et contamine. Péguy, sans doute, se tirerait d'affaire dans une France royale : que lui importe, du fond de cette boutique où il est seul, le nom dont l'État

se décore, sa forme et son blason ? Mais à une France corrigée, rectifiée, repentie, il préfère cette vieille France républicaine avec ses tares, ses espérances cahotées, son peuple que tant de passions soulèvent et divisent. Il garde en main l'outil qu'il a, et qui a des défauts, mais il les connaît tous ; il le tient ferme, il demeure sans crainte :

Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

*
* *

Péguy est un moraliste libertaire, disaient les jeunes gens de Maurras, il n'a pas de pensée politique... Est-ce vrai? Reprenons notre étude, et cherchons.

Où va Péguy ? A-t-il pour idéal un généreux tumulte, une croisade aventureuse, éternelle ? Sa pensée est-elle si simple ? Péguy est un romantique, a-t-on dit. Est-ce tout à fait exact ? Péguy, plutôt qu'un romantique, est un mystique, et c'est bien autre chose. Un romantique s'élève au-dessus des choses, les dédaigne ; il s'embrouille dans la pratique et volontiers la laisse à d'autres. Un mystique ne dédaigne rien et ne laisse rien à d'autres ; un mystique est un homme qui voit très clair, un praticien qui se débrouille par finesse dans la surnature et ne se laisse pas aisément duper dans l'ordre de la nature. Péguy n'aura pas

de *politique*, il nous l'a dit. Mais il aura une pratique. Quelle sera-t-elle ?

« Je suis un vieux républicain », dit-il ; il ne dit pas : « Je suis un jeune républicain. » Or quelle est cette vieille République, la sienne ? Assurément ce n'est pas celle qui nous régit : il l'a traitée si durement que plus ne se peut. Elle fut bonne, déclare-t-il, jusqu'en 1881. Mais que signifie cette date ? En 1881, les grandes familles provinciales et catholiques étant vaincues, les républicains commencèrent à imposer leurs lois. C'est donc la République des républicains que Péguy déclare mauvaise ? « La République, écrit-« il, fut une restauration jusque vers 1881 où « l'intrusion de la tyrannie intellectuelle et de la « domination primaire commença d'en faire un « gouvernement de désordre... A cette date, la « République a commencé de se discontinuer. De « républicaine, elle est notamment devenue cé-« sarienne... La domination radicale et radicale-« socialiste est proprement un césarisme, nom-« mément un multicésarisme de comités électo-« raux. » De cette République, avant la guerre la nôtre, Péguy méprisait les usages, les formes coutumières ; et non moins les institutions, les formes écrites. Je ne crois pas qu'il ait jamais voté. Qu'est-ce donc, un républicain qui ne vote pas ? Vote et démocratie sont une seule et même chose. Péguy,

républicain, n'est donc pas démocrate ? Non ; il ne l'est pas, il ne l'a jamais été. Péguy n'a jamais pensé que des bulletins additionnés pussent exprimer la volonté d'un peuple. Il a trop haute idée de la liberté pour la courber sous un nombre, trop haute idée de l'autorité pour admettre qu'elle puisse sortir d'un mécanisme. « *Je suis un vieux républicain*, » dit-il pourtant, « *je suis un révolutionnaire...* » Que signifient enfin ces mots ? Ils peuvent recevoir des sens si divers. « Ce que nous appelions autrefois *République...* », disait mélancoliquement Elisée Reclus en ses dernières années ; et sans doute le vieillard voulait rappeler ainsi la pure idée, l'idée mystique (ne le comprenait-il pas enfin ?) qui avait enchanté sa jeunesse. *République*, *Révolution :* demandons à Péguy lui-même la valeur qu'il donne à ces mots pour les faire durer jusqu'à nous, pour obtenir qu'on les respecte toujours.

— La *République* qui était l'objet d'une mystique et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouvernement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique, moderne, et généralement d'une basse politique et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. Et tout ce qui reste encore debout et ce qui reste encore propre de l'ancienne Répu-

blique est ce qui n'a pas encore été contaminé de jaurésisme ;

— La *force révolutionnaire*, qui était l'honneur et la grandeur de cette race, et qui consistait essentiellement à vouloir que ça aille bien et à en faire plus que son compte, l'esprit révolutionnaire, qui était essentiellement généreux, l'instinct révolutionnaire est devenu en leur temps et sous leur gouvernement et en leurs mains un bas esprit de sabotage et de dénigrement et de rancune qui consiste essentiellement à se réjouir de ce que ça aille mal et à vouloir et à faire que ça aille mal et à en faire moins que son compte ; et même à en faire pas du tout.

La force révolutionnaire, c'est le zèle qui supplée à la loi parce qu'il la devine, la devance, la dépasse ; ailleurs Péguy nous en avait parlé :

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille. Ils suivent l'événement.

Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement.

Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général.
Sans déranger le général. Or il y a toujours la bataille, dit Dieu,
Il y a toujours la croisade.
Et on est toujours loin du général.

Péguy voit en cette vertu d'invention, d'improvisation, la plus française des vertus, la source des grandeurs et des relèvements de sa race. Sans liberté, elle s'étiole. Donc Péguy défend la liberté. Il est, il reste (voici un vieux mot, mais toujours bon) un libéral. Et Dieu d'abord, tel que Péguy nous le laisse entendre, est libéral en son gouvernement. Pour être plus dignement servi, il donne la liberté à l'homme :

Par le mystère de cette liberté ma créature
Je lui abandonnai dans mon royaume
Une part de mon gouvernement même.
Une part de mon invention.
Il faut le dire une part de ma création.

Nous insistons sur cet ordre divin, car l'ordre civil dont nous cherchons ici le plan n'en différera pas. Déjà nous le marquâmes : surnature et nature sont deux ordres liés. Le mysticisme de Péguy est nourri de naturalisme, et son naturalisme nourri de mysticisme. Écoutons-le, il nous explique le lien, l'identité :

Car le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Et l'éternité même est dans le temporel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et tombe jusqu'au fond
Et le temps est lui-même un temps intemporel.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature.

Et c'est le même sang qui court dans les deux veines
Et c'est la même sève et les mêmes vaisseaux
Et c'est le même honneur qui court dans les deux [peines,
Et c'est le même sort scellé des mêmes sceaux.

L'homme servira donc son pays comme son Dieu : la condition première d'un digne service reste dans les deux éventualités la même, et c'est la liberté.

Liberté qui est la condition, l'une des conditions de l'ordre, non son achèvement. Il faut à l'homme une certaine marge d'espace afin qu'il s'y ébatte, qu'il s'y essaye, qu'il y cherche la forme où il s'élèvera et peut-être réussira à s'attirer la grâce, la gloire, en la cherchant. Liberté qui n'est donc pas un absolu, qui n'est pas la fin de l'homme,

mais son exercice utile et dangereux, et qu'il faut surveiller. Dieu parle en son langage populaire :

Quelle ne faut-il pas que soit ma prudence. Il faut créer, il faut enseigner cette liberté.
Sans exposer leur salut. Car si je les soutiens trop
Ils n'apprennent jamais à nager.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment,
Ils piquent du nez, ils boivent un mauvais bouillon, ils plongent,
Et il ne faut pas qu'ils sombrent
Dans cet océan de turpitudes... (1)

Liberté, donc, qui a ses limites et qui doit s'achever par une résolution de l'âme, par un acte et un don. Quel sera cet acte ? Dans l'ordre divin, nous le voyons peut-être : l'âme doit se risquer, se décider, se proposer quelque vérité haute et difficile. « La liberté consiste à croire », écrit Péguy. Mais l'ordre politique, l'ordre français nous occupe ici. Quel est, selon Péguy, cet ordre auquel nos libertés ont à tâche de concourir, de consentir ? Quelles sont ces croyances sociales qu'elles devront retrouver ?

« La République était un certain système de « gouvernement ancien régime fondé sur l'hon-

(1) Ces lignes encore sont extraites du *Mystère des Saints Innocents*. Péguy a écrit là ses pages les plus belles sur la liberté chrétienne et française. Signalons notamment les pages 106-109.

« neur, et sur un certain honneur propre, et un « gouvernement ancienne France... » *Un système de gouvernement :* les hommes sont liés, il faut qu'ils soient régis d'une certaine manière, il n'y a nul anarchisme ici. *Un certain système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur :* non sur des voix comptées et décomptées ; non sur des autorités héréditaires ; non sur des règlements d'administration, des pouvoirs de police ; mais sur cette vertu qui s'exprime d'un mot, d'un mot qui exprime tout l'intérieur de l'homme, sa valeur ; et ce mot, c'est *honneur*.

Qu'est-ce à dire et comment concevoir ce gouvernement tout d'honneur que Péguy nomme *République* ? Un souvenir m'aide ici. Voici quelques années, Péguy fit une conférence (pourtant il n'était guère conférencier) dont le sujet était, si je ne me trompe, un examen de la démocratie. Il examina donc les divers systèmes de gouvernements, et entreprit, pour les mieux éprouver, d'analyser les mots qui les expriment : *démocratie, autocratie, ploutocratie,* qu'il classa d'une part ; *monarchie, oligarchie,* qu'il classa d'autre part ; d'où il dégagea cette idée qu'il y a d'une part des régimes bas (soumission à la masse, à la tyrannie, à l'argent) très bien définis par la terminaison *cratie*, expression de la force aveugle ; et qu'il y a d'autre part des régimes très bien définis par la termi-

naison *archie*, expression de la force spirituelle et source des commandements.

La distinction n'est pas inébranlablement justifiée par les mots : on ne dit pas *aristarchie*, mais *aristocratie*, et l'aristocratie est pourtant un régime de qualité dont l'*oligarchie* (et non l'*olicratie*) représente, selon le langage grec, la première dégradation. N'importe : la trouvaille est bonne, elle conduit à une classification des régimes qui est féconde, à une déclaration personnelle qui a du sens.

Péguy est *acrate*, il est *archiste*. Il le faut, puisqu'il croit en l'homme, en la majesté de cet être auquel Dieu, son créateur, a remis une part de sa toute-puissance :

> *Une part de mon invention.*
> *Il faut le dire une part de ma création.*

Dieu l'archonte s'est un peu retiré pour que l'homme soit libre. Tout homme possède donc une étincelle d'archie, une latitude d'être héros ou saint, d'être créateur, d'être chef. « La liber-« té consiste à croire, écrit Péguy. Et à admettre, « et à croire que l'adversaire croit. — ...La li-« berté est un système de courage. » Mais les hommes ne sont pas égaux. Et grâce à cette latitude qui est due à chacun, et dans cet espace où chacun travaille et crée, nous voyons se ma-

nifester les différences des êtres, l'échelle des qualités et des autorités. C'est méconnaître l'humanité que prétendre la régir par des comptes de voix, des additions d'êtres, comme s'ils valaient un, deux, ou trois, selon qu'ils sont un, deux ou trois. Plus le compte est exact, plus l'effet est manqué. Les choses peuvent se compter et se ranger ainsi. Les hommes, non, car leur valeur est d'un autre ordre. « Nous, c'est-à-dire « l'homme, le monde, l'humanité ; la création. « Ou encore : le prix, la valeur, la hiérarchie ; « ou encore : le sacré. » Chaque homme est un jet élancé, plus ou moins fort, plus ou moins vite, et qui projette dans les ténèbres une plus faible ou plus vive lumière. « S'il y a jaillissement, « s'il y a une source, le désert est arrosé. Et s'il « y a le génie, toute la gradation revient ; et les « petits et les grands ; et les petits et les grands « dans la sainteté ; et les clients et les patrons ; « et les pécheurs et les saints. Et l'arrosement « de la grâce. *Rorate*, *cœli*, *desuper*. Cieux, ver- « sez d'en haut la rosée... »

Concevons-nous enfin cette idée du monde moral, de la société des êtres ? La liberté d'abord : elle est nécessaire à l'homme pour sa vertu, comme l'air pour la respiration, comme l'espace pour la course et le risque. Et dans la liberté (Dieu aidant), la génération des valeurs (dévoue-

ment, courage, bonté, audace), qui déterminent les hiérarchies, c'est-à-dire les autorités. *Acrate*, ennemi des lois, ou même indifférent aux lois : Péguy doit l'être. *Archiste*, soumis à l'ordre, aux autorités valables, aux « archontes », Péguy doit l'être. Voilà l'Idée. J'écris ce mot à la manière platonicienne : je veux dire l'Idée, non pas abstraite, mais vivante, source et mère de tous les ordres qui se produisent dans le réel.

On le voit, et d'abord nous en étions bien sûrs : cet ensemble tout agissant, tout personnel, que Péguy appelle *République* est sans rapport avec notre régime formel où l'on ne voit agir que des masses et des bureaux, que le plus morne anonymat. Péguy veut des chefs, dont on connaisse les visages ; à l'occasion, un chef, et qu'il soit rude. « Je n'aime pas un bon homme, qui est « au pouvoir. Dieu veuille que nos maîtres soient « fermes, c'est tout ce que nous leur demandons. « Rien n'est dangereux pour celui qui est des- « sous, comme la bonhomie de celui qui est des- « sus. » Cette République de Péguy a-t-elle plus de rapports avec la Monarchie ? Peut-être ; toute monarchie est un régime personnel, servi par des familles dont on connaît les figures, les noms. L'ancienne monarchie maintenait en France un sens élevé des valeurs, des qualités de commandement. Mais si le monarque est incapable et les

familles parasites ? Péguy est très capable de respect. Mais il veut toujours être libre de suspendre à sa guise les respects qu'il consent. « Louis XVI « fut déplacé à bon droit, écrit-il, puisque pour « cette guerre qui venait, qui était commencée, il « était *déplacé*, il était remplacé par de plus ja- « cobins, par de plus rois, par de plus ancien « régime, par de plus Richelieu que lui. » Carnot, Saint-Just et Robespierre étaient donc rois, *plus rois*, c'était leur titre. Voilà une manière d'être royaliste : ce n'est pas celle des royalistes. N'est-ce pas plutôt celle des césariens ? Sans doute ; pourtant il entre dans le césarisme un élément de fourberie et de basse violence qui est très au-dessous des pensées de Péguy. — N'insistons pas davantage. Il serait vain de chercher à préciser l'idée que se forme de l'État cet homme dont tous les instincts s'opposent à l'idée de l'État ou lui sont étrangers. Ses lyrismes, ses boutades juxtaposées, ne feront jamais une politique constitutionnelle et n'y prétendent pas.

Donc, ni République ni Monarchie : aucune constitution légale, écrite, ne satisfait Péguy ni ne l'intéresse. Républicains et monarchistes, écrit-il, parlent « le même langage. Ensemble les « uns et les autres... Ils croient aux régimes, et « qu'un régime fait ou ne fait pas la paix et la « guerre, la force et la vertu, la santé et la ma-

« ladie, l'assiette, la durée, la tranquillité d'un « peuple. La force d'une race. C'est comme si « l'on croyait que les châteaux de la Loire font « ou ne font pas les tremblements de terre. — « Nous croyons au contraire (au contraire des « uns et des autres, au contraire de tous les « deux ensemble) qu'il y a des forces et des réa- « lités infiniment plus profondes, et que ce sont « les peuples au contraire qui font la force ou la « faiblesse des régimes ; et beaucoup moins les « régimes, des peuples. »

Les peuples : retenons ce mot. Au seuil de l'œuvre que nous venons de lire, nous avions rencontré le petit peuple d'Orléans, et nous l'avons connu d'abord. Au terme de notre lecture, nous rencontrons cette affirmation, cet acte de foi en la puissance créatrice des peuples. Et qu'importent dès lors ces institutions magnifiques dont l'histoire s'occupe, les assemblées parlementaires, les cours, tant royales que pontificales ? D'autres institutions sont les soutiens réels. Il y a la famille : dans la cité, c'est à la famille que Péguy s'intéresse. Il y a l'atelier : socialiste, c'est à l'atelier que Péguy s'intéresse. Il y a la paroisse : chrétien, c'est à la paroisse que Péguy s'intéresse. « Ce qu'il faut refaire avant tout, dit-il à son ami Lotte, ce qui est capital, c'est la paroisse. »

Les légistes auront beau dire, Péguy ne les

écoutera pas : ce sont les peuples, répétera-t-il, rabâchera-t-il obstinément, qui façonnent leurs destinées, qui produisent leur forme éternelle. Il nous montrera notre histoire : cette idée hiérarchique et libertaire qui anime son œuvre, cette idée toute française, agit de siècle en siècle et quels que soient les régimes ou les princes. Quand saint Louis, le roi chrétien, règne assisté par Joinville, le libre serviteur, l'ordre français touche à sa perfection. En Jeanne d'Arc, par elle et par ses compagnons, son éclat est court et sublime. François Ier et ses gentilshommes sont beaux encore, et d'une autre beauté ; Henri IV, Sully, Crillon, sont beaux de toutes manières ; Louis XIV est toujours grand quand on entend sa voix : jeune, glorieux à Fontainebleau, et sa noblesse l'entourant ; vieux, héroïque à Versailles, appelant à l'aide ses Français de toutes les paroisses et sauvant le pays avec eux et par eux. L'idée républicaine de Péguy fleurissait en ces temps monarchiques. La France du XIXe siècle fut-elle moins vivante et moins noble ? Personne ne l'a dit. Ses libres hiérarchies, savantes, guerrières, bienfaisantes, croyantes et lyriques, n'ont pas cessé d'agir ; leur travail témoigne pour elles (1).

(1) Il y a une page curieuse dans les conversations de Péguy et de Lotte. La voici : « Les gens d'Action Française ont très mal aiguillé... Au lieu de faire du désordre,

Péguy reste avec son peuple, dans son peuple : voilà sa manière de servir. Il maintient sa liberté, il fait son œuvre, et c'est la tâche essentielle. Il laisse la politique à ceux qui en font choix. Pourtant il s'intéresse toujours aux grandes causes et aux hommes qui gravitent autour de ces causes : les hommes, toujours l'essentiel. Il les marque en ses pamphlets. Tel lui personnifie l'idéologue qui séduit, qui égare : un Jaurès ; il le frappe. Tels autres, qui vont droit aux vrais problèmes, qui travaillent sans longs discours, Péguy se tient prêt à les servir avec une sobre et constante fidélité : « Quand je vois la solidité assise d'un Mil- « lerand », a-t-il écrit, « ce buste carré, ces

ils devraient, ils auraient dû soutenir, fortifier, tout ce qui, dans la République, est permanent, et, par là, continue l'Ancien Régime, à savoir les ministères de défense (la guerre, la marine, les affaires étrangères), la présidence de la République qui est une sorte de royauté. Ce qu'il y a de très curieux, c'est que les types qu'ils attaquent et salissent le plus, ce sont justement des types d'Ancien Régime. Voilà Briand, c'est tout à fait le grand courtisan ; et Millerand c'est le grand commis : c'est bien cela : Briand-Mazarin, Millerand-Colbert.

— Moi, je ne vois pas les choses en noir. Ce qu'il y a de mauvais, c'est le parlementarisme ; mais le parlementarisme ne gâte pas tout. On a rudement travaillé depuis cinq ans. Nous avons en ce moment un ministère tout à fait remarquable. Dans aucun pays d'Europe on ne trouverait autant d'hommes de première valeur que chez nous. Ces pauvres Allemands, ils ont perdu Biberstein ; ils ne savent plus où donner de la tête. »

« épaules carrées, ce front carré, cette volonté « carrée, ce jugement carré, assis comme une « lourde table de chêne, cette énergie presque « rude et presque comme sommaire, ces yeux « plantés, sous une énorme arcade, sous cette « broussaille de poils gris, ce regard bleu, gros, « plein de force... » — C'est le portrait du chef tel qu'il le veut. Lyrisme et praticité, c'est tout Péguy.

Lyrisme et praticité : le même Péguy mystique est devant nous. Il mérite d'être considéré, tant pour lui-même que pour tout ce qui s'incarne en lui de volonté, de sensibilité françaises.

Péguy persiste, il besogne nonobstant les désordres, comme un franc rejeton de paysannerie accoutumé depuis des siècles à peiner, à souffrir, et malgré tout à voir le blé verdir. La France va de même. Ses parlementaires, elle les méprise ou les ignore ; ne sachant comment les renvoyer, elle les garde et les tolère comme d'inévitables et fâcheux domestiques. Elle compte sur son travail, son courage, ses élites, et ne désespère pas.

Dirons-nous qu'elle espère ? Elle tient bon, c'est déjà beaucoup. Lyrisme et praticité, la vie exige davantage, la France en d'autres temps a été mieux munie. Elle commence à s'en douter, elle a cessé d'être fière des institutions qu'elle s'est inventées. Au travers de ses troubles et de

ses colères brusques, elle préservait jadis les organes, les hiérarchies d'organes, et quelques-unes des fixités, et toutes les gradations qui constituent un ordre, un régime social, qui soutiennent l'homme et l'aident à s'élever. Péguy l'ignorait-il ? Non sans doute. Il souffrait de cette condition misérable qu'est pour un peuple la vie au jour le jour, la soumission à d'obscurs césarismes civils qui font de lui partage, qui le dépouillent et le tourmentent. Mais il se fiait pour espérer toujours à son génie libertaire, au génie libertaire de sa race.

« Comme toutes les plus belles inventions de « l'homme sont nées de sa tristesse et de son mé- « contentement, écrit Maurras, les beaux éclats « de l'histoire des peuples ont été préparés, mû- « ris, et comme enfantés dans la douleur. Un peu « de fureur et de rage mêlé à beaucoup de géné- « rosité et à beaucoup d'amour détermine ces « composés mystérieux, ces ferments vitaux qui « fécondent et fructifient. » Composés mystérieux, ferments vitaux : ces noms conviennent aux forces spirituelles renaissantes en cette France atteinte mais toujours énergique, toujours prête à trouver quelque réponse inattendue.

XI

LES DIFFICULTÉS RELIGIEUSES

PÉGUY ET CLAUDEL

Les difficultés que Péguy rencontrait dans l'ordre politique étaient sérieuses ; elles n'étaient pas angoissantes. Elles lui suscitaient des ennuis et des gênes, gênes dont il souffrait, car il avait un grand sens de la camaraderie, un grand désir de confiance, d'assentiment et d'amitié. Mais il n'y avait pas de blessure profonde. Maurras, Péguy, ces deux hommes, si différents soient-ils, s'opposent-ils vraiment par le fond de leurs êtres ? Péguy, ce grand poète de la France contemporaine, Maurras, cette volonté tragique ? Ne reste-t-il pas entre eux quelque lien, quelque secrète entente ? Ils ne peuvent collaborer, mais peut-être ils pourront causer, et causer c'est déjà vivre ensemble. Ils sont l'un et l'autre, Maurras l'homme des classes nobles et Péguy l'homme du peuple, passionnément et entièrement deux Français dévoués à la patrie vivante dans l'avenir et dans le passé ;

ils s'entendent sur la tâche, qui est le maintien et la gloire d'un vieux peuple menacé ; ils ont les mêmes ennemis sinon les mêmes amis. Maurras stimule l'État par la définition de ses devoirs, par la comparaison du présent amoindri, difficile, au grand passé ; Péguy rappelle au peuple ses forces profondes, ses antiques loyautés : ils sont aux deux pôles du civisme français, une masse homogène est entre eux, un même sang les anime et les lie, ils ne se heurtent pas. Péguy le libertaire sait ce que signifie, ce que vaut pour un peuple l'autorité. Maurras le légitimiste (et non pas l'étatiste) sait ce que vaut pour l'autorité le zèle du peuple, le libre dévouement, la gratuité du don ; et cet homme toujours en guerre parle avec respect d'un Péguy.

Les difficultés que Péguy rencontra dans l'ordre religieux furent infiniment plus rudes et blessantes. Il ne consentait pas à renier son passé, nous l'avons assez dit. Mais l'Eglise est exigeante. Elle saisit, examine ; elle réclame le contrôle de tous les actes de la vie, et premièrement des plus intimes, qui sont les plus graves aussi. Or, Péguy avait épousé une femme qui ne croyait pas et qui n'avait jamais été baptisée, il avait élevé ses trois enfants en dehors de l'Eglise. Redevenu catholique, qu'allait-il faire ? Réhabiliter son union en la faisant consacrer, réhabiliter ses enfants en

les faisant baptiser et instruire ? Il le devait, lui disait-on ; et les ecclésiastiques refusaient de l'absoudre et de le communier avant qu'il eût rectifié son foyer. Mais il n'était pas maître de le faire. Il rencontrait, barrant le chemin du devoir catholique, un devoir d'un autre ordre, et non moins exigeant. Sa femme ne l'avait pas suivi dans sa conversion, et elle se refusait à modifier, à corriger le pacte de son union. Elle le trouvait suffisant et digne, elle n'éprouvait le besoin d'aucune réhabilitation religieuse. Péguy ne pouvait pas la contraindre. Il aurait pu la persuader. Mais sa femme était son égale en fermeté et s'en tenait à son refus. Peut-être un théologien lui eût conseillé : Séparez-vous, vivez seul, votre mariage est inexistant. Péguy n'avait pas tant abdiqué son libre-arbitre que de prendre conseil en pareille matière. L'indissolubilité du mariage avait toujours été sa croyance fondamentale. Sa femme et ses enfants formaient avec lui un ensemble qu'il ne romprait jamais. On le privait des sacrements, on ne l'admettait pas dans la communion des fidèles : soit, il acceptait le retranchement, il l'acceptait avec angoisse, mais avec franchise et fierté, car il ne lui plaisait pas de montrer un visage défait. Laissant aux prêtres la responsabilité de leur attitude, il se chargeait de diriger sa vie.

Ainsi il allait vivre avec une femme dont il n'était pas l'époux devant l'Eglise ; ses enfants ne seraient pas baptisés ; catholique, il connaîtrait, il avouerait ces désordres ; il se priverait des communes pratiques ; il n'irait pas même à la messe. Comment comprendre sa pensée et sa vie ? Est-ce l'ancien Péguy, le libertaire, qui s'impose au croyant et dicte sa conduite ? Il avait décidé qu'il ne se laisserait plus inscrire sur les rôles d'aucun parti. Lui plaisait-il de n'être pas inscrit dans son Eglise même, de satisfaire ainsi jusqu'au bout son esprit de défi, de boutade enragée ? « Ne s'est-il même pas à la fin complu dans la singularité de sa vie ? interroge avec inquiétude un écrivain religieux, Mgr Battifol ; nous le craignons. » Et il ajoute : « Péguy avait un immense orgueil. » Tel était le soupçon, l'accusation des catholiques contre Péguy. Beaucoup de ses anciens amis libres-penseurs formulaient une accusation différente et plus grave : ils trouvaient dans sa conduite la preuve de son insincérité ; ils refusaient de croire à ce zèle catholique, manifesté avec tant de véhémence dans les écrits, avec tant d'irrégularité dans les actes.

Nous mentionnons l'accusation parce qu'elle fut produite, parce que Péguy la connut et trouva en elle une des amertumes de sa vie. Nous ne la retenons pas un instant. La valeur de l'œuvre nous

garantit assez la sincérité de l'homme. Quant à l'accusation d'orgueil, nous ne l'écarterons pas si vite. Péguy avait un immense orgueil, il est vrai ; et plus il avançait dans la vie difficile, plus l'orgueil, un orgueil amer, souvent mauvais, avait prise sur son âme. Assurément l'orgueil l'aidait à persévérer dans la voie singulière, solitaire, où il était entré ; l'orgueil lui procurait une sorte d'amer réconfort. Pourtant l'orgueil ne l'avait pas déterminé ; l'orgueil ne gouvernait pas, n'inspirait pas ses décisions profondes. Cherchons, à la vie religieuse de Péguy, des explications religieuses.

Il accepte de vivre exclu de la communauté pratiquante. Est-ce à dire qu'il accepte de vivre exclu de l'Eglise, de son Eglise ? Nullement, il ne se laisse pas déposséder ainsi. Il n'a jamais cru aux formules, aux recettes de vérité que recommandent uniformément les fonctionnaires des groupes et des sectes ; les pratiques religieuses sont des recettes de salut auxquelles Péguy n'est pas attaché. Elles s'ajoutent à la foi, à la prière, à l'espérance, biens éternels qui ne peuvent être ôtés : à ces biens-là Péguy s'attache. Ecoutons comme il parle à son ami Lotte qui s'est converti en même temps que lui : « Ce qu'il y a d'embêtant, dit-il, c'est qu'il faut se méfier des curés... Comme ils ont l'administration des Sacrements, ils laissent croire qu'il n'y a que les Sacrements. Ils ou-

blient de dire qu'il y a la prière et que la prière est au moins la moitié ! Les Sacrements, la prière, ça fait deux. Ils tiennent les uns, mais nous disposons toujours de l'autre. » La seule prière : c'est une ressource solitaire, aventureuse. Péguy l'en aime davantage, et parfois il se félicite, c'est fort possible, que sa destinée l'oblige à rester dans ce risque qu'il aime. D'ailleurs d'autres chrétiens vécurent comme il vit. Jeanne d'Arc, à Domrémy, préoccupée par sa mission prochaine, se retrancha volontairement de la communion des fidèles. Elle cessa de pratiquer, elle pria, et la prière suffit à grandir, à munir ses forces. Péguy le rappelait souvent.

Mais ses enfants ? Son œuvre est pleine d'allusions où s'exprime son souci paternel. Ses enfants n'ont pas les sacrements ; ils n'ont pas davantage la prière ; Péguy permet qu'ils vivent ainsi, il l'admet tout au moins. Nous touchons ici des difficultés, des résistances si intimes que le secret n'en peut être connu ; si proches et vivantes qu'elles ne peuvent être qu'indiquées. « Mes épreuves dans l'ordre privé, dit Péguy à Lotte, sont inconcevables. » Il subit l'irréligion de ses enfants, et la subissant il l'accepte. « Vos enfants sont perdus, lui disent de chers amis, et vous vous perdrez avec eux. » De telles paroles ne touchent pas Péguy, elles l'irritent. Si leur

esprit est vraiment catholique, Péguy n'est pas un catholique, il ne sent que révolte et haine pour une telle manière de croire. Souvenons-nous de son œuvre entière, des répugnances qui à dix-huit ans le détachèrent du christianisme : il s'est insurgé contre le dogme de la damnation. Il n'a pas admis que cette volonté de salut qui anime le christianisme, qui est le christianisme même, soit quelque part arrêtée et brisée, qu'elle trouve sa contradiction, son point d'arrêt, dans le christianisme même ; il n'a pas admis que la religion de la vie et de la présence éternelle soit la même qui institue et presque qui consacre la mort et l'absence éternelle, la perdition des âmes. Ce refus profond, persistant, il l'a prêté à Jeanne d'Arc enfant, héroïne de son œuvre juvénile.

O s'il faut, pour sauver de la flamme éternelle
Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance,
Abandonner mon corps à la flamme éternelle,
Mon Dieu, damnez mon corps à la flamme éternelle ;

Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle
Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence,
Abandonner mon âme à l'Absence éternelle,
Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle.

Il a osé davantage ; son refus, sa révolte, il les a prêtés au Christ même, pleurant et criant sur la croix : *Jésus mourant pleura sur la mort de Judas*... Il a formellement déclaré : *Nous sommes*

solidaires des damnés éternels. Or, cette révolte n'est pas apaisée. Elle s'exalte au contraire, dès qu'on menace ses enfants. Certaines gens se convertissent pour se séparer de la foule incertaine, menacée, menaçante, pour se garantir un salut. Péguy n'est pas de ceux-là. Il s'est fait un chrétien pour servir plus fructueusement, pour s'unir plus intimement à tous les hommes, croyants, incroyants ; et s'il désespérait du salut de sa femme et de ses enfants à cause de leur incroyance, s'il se laissait pour cette cause séparer d'eux, dans quel engrenage de désespoirs et de séparations se laisserait-il dès lors engager ! Car les siens ne vont pas seuls ; avec eux, en arrière d'eux, il y a toute une France bourgeoise, ouvrière, paysanne ; une France déjà illustre, ancienne et traditionnelle elle aussi, qui ne pratique ni ne croit, et qui pourtant ne pèche ni par bassesse ni par sécheresse ; une France parmi laquelle Péguy a presque tous ses souvenirs, ses amis. Elle est donc perdue, cette France ? La vérité catholique ordonne-t-elle qu'on juge ainsi, et qu'on se sépare d'elle? Un certain cléricalisme le conseille : Péguy le connaît, déteste ceux qui le suivent, et c'est d'eux qu'il tient d'abord à vivre séparé. Si on damne ses enfants, il veut être avec ses enfants ; si on damne son peuple, il veut être avec son peuple. Que l'Eglise visible le blâme, Péguy

supportera la condamnation. L'Eglise invisible est son recours, son espérance ; il a confiance qu'il vit en elle. Ecoutons comme il parle à son ami Lotte, catholique exact et enclin à la dévotion : « Ce qu'il faut savoir, lui dit-il, c'est que la géographie, la carte du catholicisme, de l'Eglise, ne recouvre pas la carte des créatures graciées. Je connais des juifs qui ont des grâces étonnantes... »

Péguy vit ainsi à l'extrême limite de l'Eglise, hors de l'Eglise visible, excommunié parmi des excommuniés, avec des amis incroyants, des amis juifs ; il vit amèrement, mais il vit. Il considère la réalité chrétienne : Dieu qui a la puissance de pardonner, l'homme qui a la puissance d'aimer et d'espérer ; fort de ce double appui, il sauve son inspiration et sa force. Sa foi ne décline pas, elle s'affermit au contraire dans le péril et l'aventure. Il ne se laisse pas intimider par les réprimandes dogmatiques ou les reproches amicaux que les catholiques lui adressent : « Les moines ne comprennent pas ce que c'est que la vie, dit-il à Joseph Lotte ; ils ne la connaissent pas. Ils sont comme les jeunes Saint-Cyriens qui n'ont pas fait la guerre et qui veulent en remontrer à un vieux grognard. Voilà vingt ans que je suis en campagne. Je suis couvert de boue, mais je me bats bien. Ils ne peuvent pas comprendre ma vie. Toi non plus, tu es trop innocent. »

Péguy était un croyant éprouvé, exilé. Mais il voulait être un croyant exact, absolu dans sa foi. Des influences modernistes s'étaient exercées autour de lui au moment de son réveil chrétien et sans doute l'avaient facilité. Mais il les avait très vite et très énergiquement écartées. Son humeur violente, radicale, ne s'accommodait pas des atténuations ; Péguy entendait professer exactement cette même foi qu'avaient professée en leur temps saint Louis ou Jeanne d'Arc, tous les grands saints français ses maîtres. Il y parvint au prix d'un travail intérieur dont le secret nous est caché. « La liberté consiste à croire », avait-il dit. Libre et seul, il s'attacha à fortifier et à mûrir sa foi. La dévotion à la Vierge prit une très grande place dans ses habitudes religieuses. Il n'en est pas de plus humble : elle ne demande que la simplicité, la tristesse, l'espérance du cœur, et Péguy semble avoir été conduit vers elle par les difficultés qu'il rencontrait dans la prononciation de certaines prières. Il le confiait à Lotte : « Figure-toi que pendant dix-huit mois je n'ai pu dire mon *Notre Père*. « Que votre volonté soit faite », je ne pouvais pas dire ça. Je ne pouvais pas. Comprends-tu cela ? Je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. Il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain, il s'agit de dire vraiment ce que l'on dit. Je ne pouvais pas dire vraiment : « Que votre volonté

soit faite. » Alors, je priais Marie. Les prières à Marie sont des prières de réserve. Il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une, que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'*Ave Maria* est le dernier secours. Avec lui, on ne peut être perdu. »

Ainsi Péguy revenait aux antiques formules, aux antiques usages de la dévotion. En 1912, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Un poème, qui parut dans les *Cahiers*, en donne le récit. Mais, sur les circonstances intimes de l'acte le poème est muet, et Péguy demanda le secret à ceux de ses amis auxquels il s'était confié. Joseph Lotte fut l'un d'entre eux. « Mon vieux, j'ai beaucoup changé depuis deux ans, lui dit-il ; je suis devenu un homme nouveau. J'ai tant souffert et tant prié. Tu ne peux pas savoir... Je vis sans sacrements. C'est une gageure... J'obéis aux indications. Il ne faut jamais résister. Mon petit Pierre a été malade, une diphtérie en août, en arrivant à la mer. Alors, mon vieux, j'ai senti que c'était grave. Il a fallu que je fasse un vœu, j'ai fait un pèlerinage à Chartres. Je suis Beauceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait 144 kilomètres à pied en trois jours. Ah ! mon vieux, les Croisades, c'était facile ! Il est évident que, nous autres, nous aurions été des

premiers à partir pour Jérusalem et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien ; vraiment j'ai senti que ça n'était rien. Nous faisons quelque chose de plus difficile. On voit le clocher de Chartres à 17 kilomètres sur la plaine. De temps en temps, il disparaît derrière une ondulation, une ligne de bois. Dès que je l'ai vu, ç'a été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme. J'ai prié une heure dans la cathédrale, le samedi soir. J'ai prié une heure le dimanche matin, avant la grand'messe. Je n'ai pas assisté à la grand'messe. J'avais peur de la foule. J'ai prié, mon vieux, comme jamais je n'ai prié. J'ai pu prier pour mes ennemis ; ça ne m'était jamais arrivé. Quand je dis ennemi, tu comprends bien que je ne parle pas des X..., ceux-là, je suis capable de prier pour eux tous les jours. Mais il y a certains ennemis, certaines qualités d'ennemis, s'il fallait prier pour eux en temps normal, immanquablement j'aurais une crise de foie ; non, mon foie ne me le permettrait pas. — Mon gosse est sauvé, je les ai donnés tous trois à Notre-Dame. Moi, je ne peux pas m'occuper de tout. Je n'ai pas une vie ordinaire. Nul n'est prophète en son pays. Mes petits ne sont pas baptisés. A la sainte Vierge de s'en occuper. J'ai un office, j'ai des responsabilités énormes.

Au fond, c'est une renaissance catholique qui se fait par moi. Il faut voir ce qui est, et tenir bon. »

Ceux qui connurent Péguy le retrouvent tout entier en ces propos si vivement écrits par un homme qui l'a vraiment entendu et compris. Tout y est : sa force, sa foi, son imprévu, son esprit, et son orgueil enfin. Une renaissance catholique se fait par moi, dit-il. En un sens, qui est l'essentiel, il dit vrai : oui, une certaine renaissance catholique chrétienne se fait par lui, et se manifeste en son œuvre. Mais n'est-ce pas autre chose que Péguy espère et signifie ? N'annonce-t-il pas à son ami qu'une nouvelle christianisation des âmes, qu'un mouvement des esprits commence, dont il est l'agent et le centre ? Il l'ambitionne. Il est las de sa vie singulière, de son renom de cénacle, et il espère, et il attend toujours. Pourtant il le voit bien : ce mouvement tant attendu ne se produit pas. Il reste un centre pour quelques amis, quelques dizaines de lecteurs ; mais son influence, dont il est avide, s'exerce difficilement. Elle se heurte, dans la religion comme dans la politique, à des influences qui lui font obstacle.

Il existe une renaissance catholique : ce n'est pas celle de Péguy, et mieux vaudrait pour lui qu'il n'en existe aucune. C'est une renaissance rivale, souvent analogue par les mots qui l'expriment, au fond opposée par l'esprit qui l'anime.

Différentes sont les sources et différents les buts. La renaissance catholique procède d'un Bourget, d'un Maurras. Péguy n'a rien à voir avec ces maîtres-là. Qu'est-ce que l'Eglise pour un Bourget? C'est une discipline pour les désirs, c'est une fin pour les scepticismes dont il est fatigué. Péguy n'a jamais été ni un voluptueux ni un sceptique, et la foi n'est pour lui ni une discipline ni une fin mais une libération et un commencement. Qu'est-ce que l'Eglise pour un Maurras? C'est une institution législatrice, qui règle les hautes pensées, qui conseille les vies. Péguy ne veut pas de conseils pour la conduite de sa vie, et ce qu'il appelle l'Eglise, c'est l'ensemble des vivants qui espèrent le salut et des saints qui l'ont obtenu. Comment les lecteurs de Bourget, comment les jeunes gens de Maurras vont-ils entendre Péguy? Se laisseront-ils séduire, persuader par sa passion et son lyrisme? Péguy le veut. Plus la vie le rebute et l'afflige, plus il désire, plus il exige d'elle; il attend avec hâte, avec âpreté, la publicité, les honneurs, la gloire heureuse. Réussira-t-il à imposer sa primauté de poète chrétien? C'est une espérance que sa force autorise, et il y parviendrait peut-être ; mais il rencontre un nouveau rival, un poète catholique, qui entre soudain dans la gloire et capte l'attention. C'est Paul Claudel.

*
* *

Considérons cette figure nouvelle. Ces vagues mouvements d'esprits dont l'emmêlement forme l'histoire d'un temps, on ne peut les suivre dans leur généralité ; mais on peut saisir quelques figures maîtresses, et par là donner lumière sur l'ensemble. Ce Paul Claudel que Péguy rencontre sur sa route, quel homme est-ce donc et quelle est son histoire ? Qu'est-ce que la foi, qu'est-ce que l'Eglise pour un Claudel ?

Celui-ci ne nous vient pas, comme Péguy, de la terre et du peuple. Ses souvenirs semblent presque tous parisiens, et sa culture presque toute littéraire.

En 1883, Renan, présidant la distribution des prix au lycée Louis Le Grand, félicita et couronna un des jeunes vainqueurs qui se nommait Paul Claudel. « Je suis entré dans la vie, un baiser de Renan sur le front », a-t-il dit. Il reçut le baiser sans ennui ni révolte. Il n'était pas un croyant, il n'était pas de famille croyante. Romain Rolland était son camarade et son ami. C'est dire quelles avaient été ses conversations d'adolescents. Or, Paul Claudel est aujourd'hui le plus violent, le plus absolu des catholiques. Comment en est-il venu là ?

Sorti du lycée, Claudel n'entra pas dans les écoles. Il mena à Paris la vie si ardente, souvent

si sérieuse et si grave, de nos jeunes artistes. Quelques versets de son étrange prose nous la décrivent :

O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un !

La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !

Alors comme le jeune athlète qui se dirige vers l'Ovale au milieu du groupe empressé de ses amis et de ses entraîneurs,

Et celui-ci lui parle à l'oreille, et, le bras qu'il abandonne, un autre rattache la bande qui lui serre les tendons,

Je marchais parmi les pieds précipités de mes dieux.

Prose étrange, assurément. On reconnaît en elle la roideur orgueilleuse de ces cénacles où tant de nos écrivains se forment, séparés de la société et révoltés contre elle, fiers s'ils la scandalisent. Claudel vécut dans ces cénacles. On n'y était guère catholique alors. Il fréquenta chez Mallarmé, ce n'est pas là qu'il devint catholique.

Incroyant, *seul et un*, de quelle sorte fut son incroyance ? Essaya-t-il de quelque idéalisme ? Non ; Claudel platonisant, plotinisant à la manière de Maeterlinck, voilà qui est inconvenable. Il est trop violent, trop charnel. L'invention des idées et des mythes est un amusement, et Claudel ne s'amuse pas. Il ne s'intéresse pas à la pensée

pure. Il ne sait ce que c'est. « L'idée du devoir « kantien que nous présentait mon professeur de « philosophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut « possible de la digérer. » Il s'intéresse à l'âme et, mieux encore qu'à l'âme, au cœur, qui est un muscle où le sang afflue et bat, une bouchée de chair haletante.

La chair le séduit et le prend. « Je vivais dans « l'immoralité, ajoute-t-il, et peu à peu je tom- « bai dans un état de désespoir. La mort de mon « grand-père, que j'avais vu de longs mois rongé « par un cancer à l'estomac, m'avait inspiré une « profonde terreur et la pensée de la mort ne me « quittait pas. J'avais complètement oublié la « religion et j'étais à son égard dans une igno- « rance de sauvage. »

Claudel est charnel, disions-nous. Il l'est par toute sa nature. Il ne conçoit, il ne supporte rien d'abstrait. Connaître une chose, nous dit-il, c'est vivre cette chose, c'est renaître, « co-naître » en elle. « Naître, pour tout, c'est connaître. Toute « naissance est une connaissance. » Comme il joue avec les mots ! Non sur les mots, mais avec eux ; et comme il entre en eux. Il aime à la passion ces articulations barbares dont chacune, si on l'ausculte, enferme une lointaine image, toujours matérielle et toujours populaire. « Ruminons la bouchée intelligible », écrit-il. C'est le

mot qu'il définit ainsi ; et l'intelligence sera une inglutition, et la réflexion une rumination. Le voici qui rumine : « La parenté est certaine qui « relie les idées dans trois langues d'*acquérir par* « *l'esprit* et de *surgir ; genoumai* et *gignósko*, « *nasci*, *gignere*, *novi*, *cognoscere*, *naître* et *con-* « *naître*... Tout, dans l'anatomie de ces verbes, « veut dire. » Il faudra donc que tout vrai travail de l'esprit produise non une pensée, mais une chose entière, respirante et saignante ; produise comme la femme enfante :

Pensées,
Actions qui dorment, comme les nouveau-nés
Ramènent les cuisses vers le ventre, se racoquinent au moule maternel...

Claudel emploie souvent les expressions de la grossesse, de l'enfantement et de l'accouplement. « Vraiment, écrit-il, le bleu connaît la couleur « d'orange ; vraiment la main son ombre sur le « mur ; vraiment et réellement l'angle d'un « triangle connaît les deux autres au même sens « qu'Isaac a connu Rebecca. » Prenons garde : ici, le verbe *connaître* prend une signification, une valeur nouvelles ; et voici que la *connaissance* devient plus et mieux que simple *co-naissance* : c'est possession, c'est assouvissement.

Toute la personne de Claudel réclame l'assouvis-

sement. Il a composé d'extraordinaires exercices, de rigoureuses descriptions d'objets ; un arbre, un fleuve, une idole, un cochon. Et chaque objet est si matériellement exprimé, possédé, si proche de nous et en contact, tout humide, et gras, et sale s'il est sale, que l'impression qui en résulte va quelquefois jusqu'à l'obscène. Cette application de Claudel à l'objet, c'est l'application de l'homme contre la femme dans l'acte de l'amour. Tel de ses héros (je ne puis pas ne pas entendre ici Claudel) s'écrie :

Cébès, une force m'a été donnée, sévère, sauvage ! C'est la fureur du mâle et il n'y a point de femme en moi.

Ainsi parle Claudel par la bouche du héros de son premier drame, Tête-d'Or. Tête-d'Or est un païen, Claudel aussi. Une fureur dominatrice, créatrice est en eux. Écoutons Tête-d'Or ; tourné vers un grand arbre, il prononce ce magnifique appel :

O arbre, accueille-moi ! C'est tout seul que je suis sorti de la protection de tes branches, et maintenant c'est tout seul que je m'en reviens vers toi, ô mon père immobile !

Reprends-moi donc sous ton ombrage, ô fils de la Terre ! O bois, à cette heure de détresse ! O murmurant, fais-moi part

De ce mot que je suis dont je sens en moi l'horrible effort !

Pour toi tu n'es qu'un effort continuel, le tirement assidu de ton corps hors de la matière inanimée.

Comme tu tettes, vieillard, la terre,

Enfonçant, écartant de tous côtés tes racines fortes et subtiles ! Et le ciel, comme tú y tiens ! comme tu te bandes tout entier

A son aspiration dans une feuille immense, Forme de Feu !

... La terre et le ciel tout entier, il les faut pour que tu te tiennes droit !

De même, que je me tienne droit ! Que je ne perde pas mon âme ! Cette sève essentielle, cette humidité intérieure de moi-même, cette effervescence

Dont le sujet est cette personne que je suis, que je ne la perde pas en une vaine touffe d'herbe et de fleurs ! Que je grandisse dans mon unité ! Que je demeure unique et droit !

Tête-d'Or est exaucé. Il a voulu la force, il l'obtient et, par elle, tout ce que donne la force, c'est-à-dire, une grandeur rapide puis la catastrophe. Tête-d'Or maîtrise l'énergie d'un peuple qui a perdu sa constitution régulatrice, ses rois. Servi par ce peuple, il subjugue l'Europe. Il la ploie sous lui et la brise. Il est tout puissant pour détruire, mais impuissant à fonder. Frappé dans un combat, il meurt : « Je n'ai été rien ! » dit-il en tombant.

Ainsi tombent les paganismes : Claudel ne veut pas tomber. Mais où s'appuiera-t-il, quel Dieu priera-t-il pour obtenir la satisfaction de son immense désir ? Claudel veut tout connaître et tout

posséder, d'une connaissance, d'une possession absolues. *Tout :* qui ne comprend pas ce mot formidable ne comprendra jamais l'exigence qui marque la personne de Claudel. La nature, telle que sa vue, ses sens, son esprit, la saisissent, ne le satisfait pas. Elle l'irrite. Il ne la peut saisir qu'en un point et pour un instant. Or, la nature existe partout et toujours. Elle est une profondeur et une totalité, et cette totalité qu'il ne peut embrasser fait la hantise et le tourment de son esprit. Écoutons comme il parle du temps qui passe, de la simultanéité des heures qui passent toutes ensemble sur la face de la Terre :

Cependant, à toute heure de la Terre, il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison, toutes les saisons ensemble. Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est Midi au cadran de la Pointe-Sainte-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille. Il semble que ce qui existe ne puisse jamais cesser d'être, et que du temps destiné à traduire l'existence sous le mode passager, chaque partie ayant, comme nous l'avons dit, une forme concrète et sa figure comme une femme, comporte une nécessité, permanente, inéluctable...

Tout ce qui est solitaire dans la nature ou dans le cœur dénonce à l'âme religieuse un ensemble

qu'il faut atteindre. Imaginons un homme grand musicien, et qui ne connaîtrait l'œuvre de Beethoven qu'à travers une partie d'une de ses symphonies, disons une partie de flûte, et qui serait destiné à entendre, à écouter constamment cette ligne solitaire, incomplète mais belle encore, et qui tantôt chante, tantôt se brise, s'interrompt. Cet homme connaîtra bien que cette ligne n'est pas suffisante par elle-même, qu'elle est un vestige, une indication ; qu'un ensemble inconnu, mais réel, mais certain, donnera seul à cette ligne hésitante son sens. Cette note, ce silence qui la suit : quoi donc vient remplir ce silence ? Ces vingt notes égales, au rythme monotone : c'est l'accompagnement de quel chant inconnu ? Puis ces vingt autres notes, cette phrase mélodieuse que la flûte a chantée : quelles harmonies l'accompagnent, la portent ? Elle s'est tue : quelle voix lui répond ? Telle j'imagine l'impatience d'un Claudel devant la nature : s'il ne connaît la totalité, il estime qu'il ne connaît rien. « *Connaître*, écrit-il, *c'est constituer « cela sans quoi le reste ne saurait être.* »

Mais ceci est païen encore. Ainsi pourrait parler, sentir, un jeune pythagoricien ivre de concevoir les vertus du monde parfait et rond, exalté par la joie de connaître, de posséder. Or, un Claudel élève ses désirs à l'immense *Octave de la création :*

Moi qui aimais tant les choses visibles, oh ! j'aurais voulu voir tout, posséder avec appropriation, non avec les yeux seulement, ou les sens, mais avec l'intelligence de l'esprit.

Et tout connaître pour être tout connu.

Tout connaître pour être tout connu... Que ce Claudel, d'un vol aisé, en peu de mots nous porte haut ! Un ancien n'eût pas dit cela, qui achève l'idée de la conquête par l'idée du don, de la soumission et bientôt de l'offrande. L'exigence du cœur s'ajoute à celle de l'esprit, voilà qui est chrétien. Mais la difficulté s'accroît : quelle est l'image totale qui comblera nos âmes ? Image, mot dérisoire ! Il faut qu'un cri réponde au cri que nous poussons, il faut qu'une personne réponde à notre personne éperdue, il faut une présence divine. Et quelle sera la présence qui comblera nos âmes ? Ames, mot dérisoire ! Il faut une chair qui nourrisse notre chair, il faut une incarnation. Nous vivrons misérables, si nous ne la rencontrons ; toujours sevrés, affamés par nature, pressés par un désir et incapables de le satisfaire.

Elle est grande chez ce Claudel, cette inapaisable ambition, cette faim, non du penseur, non de l'artiste, mais de tout l'homme, tendu vers la possession, non de quelque espérance, de quelque reflet divin, mais de l'être absolu, de l'être des êtres, esprit pour l'esprit et chair pour la chair. Il

lui faut cette possession totale et mutuelle, cette conquête et ce don : ce n'est pas un besoin fugitif, c'est une nécessité vitale. Car un croyant n'est pas un idéaliste, c'est d'abord un être avide. Un arbre, symbole de la force et de la solitude, n'aura plus ses prières, point davantage la nature. Son lucide esprit, son cœur violent sont trop ambitieux pour se contenter d'elle, la cruelle et l'aveugle, ignorante des âmes. S'il la considère encore, il voit au delà d'elle : elle lui signifie un ensemble suprême, parfait en ordres et en lois, innombrable en personnes éternelles, Anges, Vertus, Dominations, Archanges ; une réalité enfin digne qu'on la possède, et il vit tourné vers elle. Il veut (parlons son beau langage) l'*immense octave de la création ;* et il faut, pour l'assouvissement de son âme, que cette *immense octave*, l'ordre des choses invisibles s'ajoutant à l'ordre des choses visibles, *murmurant, lui fasse part*

De ce mot que je suis dont je sens en moi l'horrible effort.

Il lui faut Dieu : comment l'avoir ? « La pre-
« mière lueur de vérité, a écrit Claudel, me fut
« donnée par la rencontre des livres d'un grand
« poète, à qui je dois une éternelle reconnaissance,
« et qui a eu, dans la formation de ma pensée,
« une part prépondérante, Arthur Rimbaud. La

« lecture des *Illuminations*, puis, quelques mois « après, d'*Une Saison en enfer*, fut pour moi un « événement capital. Pour la première fois, ces « livres ouvraient une fissure dans mon bagne « matérialiste et me donnaient l'impression vi- « vante et presque physique du surnaturel. » Ainsi Claudel est éclairé par l'œuvre d'un poète, disciple de Baudelaire et ami de Verlaine. Mais ce n'est qu'une lueur. Il a senti ce qu'il approuverait peut-être qu'on appelle la chaleur, l'haleine de Dieu. Il ne le possède pas, et il n'aura la paix que par la possession.

Comment posséder Dieu ? Par le miracle : il n'y a pas d'autre voie. L'homme ne peut trouver la foi : sa nature y résiste. Mais la foi, s'il la cherche, peut le trouver. Elle peut même le surprendre s'il ne la cherche pas. L'homme ne la surprendra jamais. Ce miracle, cette grâce qui produit la foi, lorsqu'elle s'exerce sur des peuples entiers, des générations et des siècles, agit d'une manière si continue que la violence n'en est pas sentie. L'opération silencieuse des éducations, des rites et des exemples nourrit et soutient les croyances. Il n'en est pas de même pour des peuples et des siècles tels que les nôtres. Les éducations sont défaites, les rites négligés, et les exemples rares. L'opération mystique, rompue, discontinue, s'exerce par à-coups, c'est-à-dire violem-

ment. Révolutionnaire elle-même aux temps révolutionnaires, elle procède, non par la nourriture, mais par le rappel et la conversion. Claudel est touché : le 25 décembre 1886, il assistait aux offices de Noël à Notre-Dame. « J'étais debout « dans la foule, près du second pilier, à l'entrée « du chœur, à droite, du côté de la sacristie. Et « c'est alors que se produisit l'événement qui do- « mine toute ma vie. En un instant, mon cœur « fut touché et je *crus*. Je crus d'une telle force « d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon « être, d'une conviction si puissante, d'une telle « certitude ne laissant place à aucune espèce de « doute, que, depuis, tous les livres, tous les rai- « sonnements, tous les hasards d'une vie agitée, « n'ont pu ébranler ma foi, ni à vrai dire la tou- « cher... Les larmes et les sanglots étaient venus « et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore « à mon émotion. »

Debout dans cette foule, Claudel a soudain obtenu la récompense de sa longue recherche : un mystérieux contact lui a touché le cœur, et la foi a vaincu en lui la nature. Pourtant, il ne cède pas au seul coup de cette émotion. Sa raison résiste trois ans aux difficultés de la théologie ; enfin elle se rend, et Claudel se donne tout entier à cette Eglise catholique qui met Dieu dans la bouche de ses fidèles : « *Assouvissement comme*

« *de la nourriture ; satisfaction, comme de la jonc-*
« *tion de l'homme avec la femme !* »

Cependant il a commencé son œuvre. Eschyle, qu'il traduit, et Shakespeare, seront ses maîtres d'art, non ses maîtres de vie. Ils ont chanté la nature tragique poussée par un lyrisme aveugle vers des fins inconnues ; Claudel veut la ployer sous la croyance et l'achever dans la gloire, dans la paix catholiques.

Voici *Tête-d'Or*, tragédie de la Révolution vaincue. Voici *La Ville*, tragédie de la vie urbaine, des foules en désarroi. Voici *L'Echange*, tragédie, angoisse de la femme que l'homme n'a pas su régir, qui se donne et qui est laissée. Voici *Le Repos du Septième Jour*, *La Jeune Fille Violaine* : révélation de l'éternel, salut par la prière et le sacrifice. N'annonçons pas ces drames comme une suite de merveilles. L'excès des métaphores et des paroles y est souvent intolérable. Quelques caractères, notamment des caractères de femmes, sont beaux : Marthe, Ysé, Violaine. Les hommes que Claudel crée valent moins : ce sont des silhouettes au ferme contour, de fortes caricatures ; et trop souvent de simples récitants qui déclament des proses sacrées. Soit, les proses sont belles. Claudel s'élève dans l'hymne à toute sa hauteur. Rien n'est si beau dans son œuvre que les grandes

odes qu'il publie après les cinq drames de *L'Arbre* :

Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total !

O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !

Où que je tourne la tête

J'envisage l'immense octave de la Création !

Le *Processionnal* achève ces affirmations triomphales.

Et maintenant que selon le rite j'ai salué le Ciel et la Terre et les vivants,

Je me retournerai vers les morts, je n'omettrai pas le plus vieux devoir humain...

Que craindrais-je ? quand je vois en avant de moi les martyrs et tous ceux-là qui ont fait leur long devoir en silence.

Et le groupe de toutes mes mères et sœurs, toutes les nobles femmes qui sont mortes avec décence.

Elles marchent devant moi avec une assurance modeste.

Et l'une parfois se retourne et me regarde de ces yeux pleins d'une lumière céleste !

... Je vois devant moi les parents morts qui me regardent avec un doux sourire !

Disant : Suis-nous, fils de notre sang et recueille cet héritage qui est tien,

Et garde le serment de ton baptême et l'honneur de ton nom chrétien.

En arrière je vois tout cela qui a commencé avec moi selon l'année, mois et jour,
Tout cela qui est continu avec moi et qui existe avec moi pour toujours :

Je regarde et vois toutes mes années derrière moi et toutes mes actions bonnes et mauvaises.
Les mauvaises dont j'ai honte et les bonnes que je ne connais pas.

Les mauvaises sont effacées par le sang du Christ et par la pénitence.
Et s'il fut quelque bien de fait, que Dieu lui donne croissance !

Je vois derrière moi les choses que j'ai faites et voilà qu'elles commencent à vivre,
L'herbe qui pousse et les générations qui se lèvent pour me suivre.

Je donne la paix, je ressens sur moi la paix de tous mes frères anonymes.
Qu'ils grandissent avec moi dans vos biens comme croissent les moissons unanimes.

Comme au pays de ma naissance s'étendent les immenses moissons égales.
Là où l'Oise et l'Aisne sans un frisson s'unissent comme deux époux dans le profond amour conjugal.

Je vois ma femme près de moi et je vois mon enfant clair et triomphant
Qui donne de grands coups de pieds dans son berceau et qui rit aux éclats dans le soleil levant.

Il gazouille au soleil levant, son petit cœur tout rempli d'une joie innocente.

Parce que Dieu ne l'a point créé pour la mort, mais pour la vie de la vision vivante !

Nous vous louons, Seigneur. Nous vous bénissons. Nous vous adorons.

Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire !

« C'est la canicule de la vérité, écrit un exal-
« tateur de Claudel, M. Jacques Rivière... Peut-
« être faut-il attendre désormais de Claudel des
« œuvres qu'aucune souffrance ne pénétrera plus,
« qui se composeront de l'éclat même de sa foi.
« J'entrevois des drames formés par de courts
« rayons étincelants comme des glaives croisés,
« une poésie fervente et brève comme l'été. »

On pouvait l'entrevoir : belle suite d'une carrière qui s'élève à la certitude et se fixe dans l'affirmation, qui se rassérène par l'affirmation ! Tout notre temps concourt à disperser nos vies ; Claudel serait-il un *rassembleur de la terre de Dieu ?* C'est cela, il nous le dit, qu'il ambitionne d'être. Quel bienfait, et pour tous ! Croyants ou non croyants, nous avons besoin de ces grands catholiques, de ces éternels romains. Il a l'esprit court ou le cœur ingrat, celui qui ne se tourne pas vers eux avec reconnaissance. *Rassembleurs*, Claudel les a bien nommés. Un saint Thomas

et un Bossuet, un Leibnitz et un Comte (catholiques encore, universels et saints) sont tels. Sans eux, l'humanité se disperserait en velléités, et les inventions géniales de tel individu ou telle race humaine se perdraient l'une après l'autre comme cette Égypte à jamais une énigme dans les sables. Grâce à eux, un point d'appui existe pour les acquisitions de l'homme. Claudel, le chanteur du *Processionnal*, sera-t-il un des grands de cette race, une des voix de cette lignée restauratrice, édificatrice? Pressés d'œuvres, nous avons besoin qu'on nous aide à leur garde. Claudel sera-t-il un des rassembleurs de notre siècle? Parlera-t-il avec autorité? Elles sont belles, ces lignes de saint Augustin qu'il met en épigraphe à son *Art poétique* : « *Sicut creator, ita moderator.* « *Donec universi seculi pulchritudo... velut ma-* « *gnum carmen ineffabilis modulatoris.* » L'œuvre de Claudel, assainie de ses excès et de ses étrangetés, nous rendra-t-elle un écho de cette réalité catholique, « *magnum carmen ineffabilis modu-* « *latoris* » ?

On comprend ces jeunes gens qui l'espèrent. Il y a tant de bon et de beau en ce Claudel. Son œuvre (et sa personne, c'est tout un) est faite de matériaux qui sont parfaitement sains. L'intelligence est vigoureuse, le cœur vaillant, le lan-

gage ferme. Pour telle de ses héroïnes (Marthe dans l'*Échange*, par exemple), on l'apparenterait à Balzac, qui est le premier des Français, le plus généreux comme le plus solide. On l'apparenterait : un doute avertit et retient. Si les matériaux sont sains, l'ensemble pèche. Claudel est excessif, forcené ; sa nature porte les signes irrécusables d'un trouble. Ce trouble monte-t-il de sa nature profonde ? Non, sans doute. C'est plutôt un effet de son temps et des circonstances de sa vie. Il est malaisé d'être en notre siècle un chrétien. Il y faut un travail pour tenir sa foi entière ; il y faut un effort et des résistances qui laissent trace. Et la trace est plus profonde encore si tel croyant a traversé la crise d'une conversion. Car ce sont choses bien différentes, la foi suivie, continuée comme un héritage, ou la foi trouvée ou retrouvée, qui fait révolution dans l'âme. Ces deux sortes de foi ont déterminé, dès l'origine, deux grandes races de chrétiens. Les apôtres, sauf un, ont commencé la première race. Ils avaient connu, écouté Jésus ; ils ont continué son enseignement et sa vie. Lentement, familièrement initiés, ils ont eu la solidité, la douceur de la foi. Paul le persécuteur, qu'un éclair renversa sur la route, commença la deuxième race : la violente, l'orgueilleuse qui, au lieu de l'expérience qu'elle n'a pas, formule la doctrine ; qui, au lieu des mœurs dont

elle n'a pas l'instinct, invente et impose la théologie. C'est la race et la lignée de Paul qui, traversant la chrétienté, affronte la race et la lignée de Pierre. Paul, apôtre converti, est le grand apôtre des convertis. Pascal vient de Paul. Claudel est marqué par Paul. Claudel est un converti, un homme qui a erré, qui a été violemment séduit par la nature et l'art, qui a été renversé sur la route. Et Claudel n'est-il pas deux fois un converti ? Une œuvre étrange et toute sensuelle partage en deux sa vie et son œuvre. C'est un drame intitulé *Le Partage de Midi*. On ne le trouve plus en librairie, Claudel veut qu'on ne le lise plus (1). Assurément, ce drame n'est pas un caprice de poète. Il correspond à une véritable crise. Un violent soulèvement de la chair aura repris Claudel, et il aura eu grand'peine à s'en déprendre. Il reste un croyant inquiet malgré sa force. Il veut toujours croire davantage, plus avant et plus fort ; il croit ne jamais assez croire. Il est occupé de sa croyance, préoccupé d'elle au sens triste et agité du mot.

Ecoutons comme il s'écrie :

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas !

(1) Du moins ne veut-il plus qu'on le lise en France. Il a autorisé, ces temps derniers, une traduction tchèque et une traduction italienne. O poète !

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes!

Leur âme est avec les chiens morts, leurs lèvres sont jointes au fumier.

Ils sont morts, et leur nom même après leur mort est un poison et une pourriture.

Ce Claudel, qui semble si fort : à le bien lire il est toujours agité, il a toujours peur ; cette agitation et cette peur mettent son œuvre en péril.

Déjà *La Jeune Fille Violaine* avait une signification singulière (c'est ce même drame qui, remanié, adapté à la scène, est devenu *L'Annonce faite à Marie*) : la grâce y ruine un foyer, détruit et supplante la tendresse conjugale. Mais il faut lire son dernier drame, *L'Otage*, pour savoir où le mysticisme le mène, où le mysticisme sacerdotal peut mener un homme avide et passionné.

L'histoire que raconte *L'Otage* est singulière ; belle d'abord, et d'autant plus haïssable enfin que d'abord elle a été belle. C'est une histoire des temps révolutionnaires. Les Coûfontaine, gens de très noble race, ont été arrêtés, condamnés par les jacobins du bourg. Les deux frères Coûfontaine ont été décapités en un même jour avec leurs femmes. Leurs deux enfants, Georges de Coûfontaine et Sygne de Coûfontaine, sa cousine, ont assisté, la main dans la main, au supplice de leurs parents, le sang a giclé jusqu'à eux. Georges

de Coûfontaine peut s'enfuir. Il rejoint les gentilshommes émigrés, les princes, et combat avec eux les révolutionnaires. Mais Sygne ne part pas. Sœur lointaine, non moins haute ni moins pure, des Pénélope, des Antigone et des Iphigénie, gardiennes et restauratrices des foyers, elle reste sur le domaine menacé, et pendant que Georges guerroye au loin et perd bravement ses batailles, elle, Sygne, la tenace, l'habile, la ménagère, refait sans tumulte ce que les hommes ont défait. Elle y passe ses jours, elle y dévoue sa jeunesse. Son cousin quelque part en Europe a femme et enfants. Elle travaille pour lui, pour eux, pour sa terre et pour son sang. « *Je suis celle qui reste « et qui est toujours là.* »

Or ce cousin, coureur d'embuscades et d'aventures, revient un jour avec mystère : Napoléon domine l'Europe, Georges de Coûfontaine n'a pas désarmé devant lui. Il continue ses trames, ses complots. Depuis tant d'années, Sygne ne l'avait vu : elle lui fait grand accueil. Il est le maître, et son maître ; elle lui montre, là sur sa table de gérante, parmi les mémoires et les notes, le portrait de sa femme et de ses deux enfants, ces belles espérances qui nourrissent son courage. Georges de Coûfontaine se trouble à cette vue. Quelque drame est survenu au loin, sa femme et ses enfants sont morts ; il est seul, comme elle est

seule, et il le dit à Sygne. Alors tout s'obscurcit pour elle : les enfants sont morts, qu'adviendra-t-il du nom, du sang, du bien ? Georges l'aventureux n'a pas ces graves soucis. Il dit à Sygne : « Prends tout ; quelque homme t'épousera, et tu lui porteras ce bien refait par toi... » Sygne refuse : « Le bien est Coûfontaine, je veux qu'il reste Coûfontaine ; Georges, que je sois votre femme... »

Laisse-moi prêter serment comme un nouveau chevalier ! O mon seigneur, ô mon aimé ! laisse-moi entre tes mains

Jurer comme une nonne qui fait profession !

O mâle de ma race ! O reste et principe de mon peuple ! Je ne te laisserai point sans attestation !

La terre nous manque, la force nous est soustraite, mais la foi de l'homme à l'homme

Demeure, l'âme pure qui trouve son chef et qui reconnaît ses couleurs !

Coûfontaine, je suis à vous !...

Que Dieu... entende nos paroles !

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,

A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre.

Accepte, reprends avec toi tout ce qui est ta race et ton nom,

Et qu'à Coûfontaine du moins Coûfontaine ne fasse pas défaut.

COÛFONTAINE. — *J'accepte, Sygne...*

O femme, la dernière de ma race, engage-toi donc

comme tu le veux et reçois de ton seigneur la foi suivant la forme antique.

Coûfontaine, reçois mon gant !

(Il lui donne son gant).

SYGNE. — *Je l'accepte, Georges, et tu ne me le reprendras plus.*

Telle est la première scène de *L'Otage*, l'assise du drame. Tout en est beau : l'histoire, les caractères, le ton. Claudel évoque l'humanité antique, sans prêtre mais non sans culte, consacrée par la religion du foyer et la pratique de la fidélité ; l'évocation est puissante.

Le drame chrétien commence ensuite ; quelle sera la péripétie, l'épreuve qui atteindra cette humanité simple et parfaite en soi ?

L'aventureux Georges de Coûfontaine était revenu en grand mystère. Il avait amené et nuitamment caché au château un vieil homme aux humbles allures, aux allures cléricales : un prêtre est dans la maison. La catastrophe viendra par lui.

Ce prêtre est le Pape. Georges de Coûfontaine l'a tiré des prisons où le gardait l'Empereur, et il le sauve hors de France. Le coup serait beau s'il n'était éventé ; il l'est. M. Turelure, préfet du lieu, M. Turelure, ancien valet des Coûfontaine et qui les fit guillotiner ; ancien jacobin tourné bonapartiste et qui tournera royaliste ; un Tal-

leyrand sans manières, un Fouché, bas drôle, mais vigoureux et plaisant par la verve, vient au château. Il demande Sygne et lui dit rondement :

— Le Pape est chez vous. Je vous tiens. Mais tout peut s'arranger. Je veux, comme mon Empereur, faire un beau mariage. Epousez-moi.

Sygne l'insulte.

— Réfléchissez donc, lui dit-il ; vous ou le Pape, j'aurai l'un ; je suis sûr d'une bonne prise.

Il s'en va joyeux, et croise sur le seuil M. Badilon, le curé du village. Sygne dit tout à M. Badilon : le péril du Pape, l'offre immonde, sa colère. Le curé l'écoute : c'est un très saint et très sage prêtre ; il écoute avec attention ; il apaise la malheureuse femme ; puis, l'ayant apaisée, il lui montre le sacrifice : le Pape, c'est Dieu sur la terre ; Dieu sans force et livré aux hommes... Mais Sygne, enfin, n'est pas libre ; elle le dit au prêtre : « Ce matin, je me suis engagée. »

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,
A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre...

Elle se dit engagée, mais l'est-elle vraiment? Elle n'a pu donner que sa parole humaine. Aucun prêtre ne l'a consacrée, ce n'est donc rien. Le prêtre parle :

Serment dans la nuit. Promesse seule, et non point acte ni sacrement.

SYGNE. — *Retirerai-je ma parole ?*

M. BADILON. — *Au-dessus de toute parole le verbe qui a langage en Pie.*

Cette Sygne avait cru, avec sa naïve fierté de fille noble, qu'une catholique pouvait pratiquer aussi le culte de l'honneur. Elle s'était trompée. L'homme, par lui-même n'étant rien, ne peut donc se donner ; son fantastique honneur est de nul prix. Sygne est libre pour le sacrifice. Elle dit impatiemment au prêtre :

— Est-ce un ordre que vous me donnez ?

— Non, dit le prêtre, ce n'est pas un ordre, en droit strict vous n'êtes pas obligée. Je vous dis que vous êtes libre, je n'ai rien de plus à vous dire.

Cruelle et perfide invention : cette femme accoutumée à l'obéissance et à la certitude, lorsqu'on lui dit qu'elle est libre, s'épouvante. Elle pleure, elle crie ; elle embrasse le parti le plus dur ; elle consent à la suggestion du prêtre et s'affale comme une masse. Le prêtre la bénit ainsi tombée, vivante hostie offerte à Dieu. Le Pape est sauvé. Turelure aura Sygne.

En vérité, la belle offrande, le beau sacrifice dont Claudel donne ici l'exemple ! Sygne sacrifie sa race, sa dignité de femme ; sacrifie-t-on ce qui par soi-même est sacré, un honneur, une virgi-

nité ? Claudel a fait Sygne très pure pour accroître l'infamie, le sadisme de la souillure : car elle sera souillée, elle aura malgré ses refus un enfant, elle fondera une famille ignoble. Il l'a faite participante de toute une humanité, pour atteindre à travers elle une masse d'humanité grande et haute, pour humilier davantage l'humanité devant son Dieu. O Antigone, Pénélope, Andromaque, Iphigénie, vraies ancêtres de cette femme, qu'aviez-vous donc, païennes, qui vous faisait si hautes, qui vous tenait si pures ? Plaignez votre sœur chrétienne, cette Sygne ; elle a un Dieu, un tendre Dieu : voyez ce qu'en son nom on a obtenu d'elle. Qu'en dites-vous, gardiennes et restauratrices ? Sygne l'a dit au Christ : *Malheur à moi, parce que vous m'avez visitée !* Sygne est violée, sa famille est détruite, et l'infamie s'étend. Le triomphant Turelure salit tout ce qu'il touche. Napoléon tombe, le roi revient en France. Turelure n'est-il pas allié à une famille noble ? Il devient ministre, il représente la France, parle et traite en son nom : la France est avilie. Le roi Louis XVIII ennoblit Turelure : le roi est ridicule. Tout est souillé, mais le Pape est sauvé. *O magnum carmen ineffabilis modulatoris ! O grand chant d'un modulateur ineffable !*

Mais qu'allons-nous parler ici du christianisme ? L'idolâtrie sacerdotale de Claudel n'a

rien à voir avec le culte de Jésus mort volontairement sur la croix. Supposons que Pilate ait eu un goût pour la Marie-Madeleine ; qu'il lui eût proposé marché de ses faveurs contre la grâce de Jésus ; que quelque apôtre Badilon, consulté par la pauvre fille, lui eût dit : « Je m'en lave les mains ; fais à ta guise et à ton habitude ; tu es libre... » Que fût-il arrivé ? Quatre légionnaires romains auraient conduit Jésus vers Tyr ou Antioche, et nous n'aurions pas été chrétiens. Il me déplaît d'introduire ici une supposition ignoble. Mais j'ai suivi la fable de Claudel.

Et parlerons-nous du catholicisme ? Le catholicisme élève les vertus chrétiennes : foi, espérance, charité, au-dessus des vertus humaines, — justice, tempérance, force et prudence — non contre elles. Il est romain : il respecte les fondements antiques. Un haut bon sens l'inspire. Le gallican Bossuet eût vertement repris Claudel ; et Veuillot l'ultramontain, toujours un parfait honnête homme au sens français du mot, eût trouvé d'un goût abominable la péripétie de *L'Otage* et l'invention d'un cas de conscience si monstrueux. Il eût reconnu et jugé dans le Claudel chrétien le Claudel décadent, dans le lecteur de saint Thomas d'Aquin le familier de Stéphane Mallarmé, le lecteur d'Arthur Rimbaud. Claudel aura beau faire : les tristes délires ont laissé leur

marque sur lui. Et que disent aujourd'hui les docteurs du catholicisme? Aucun, si nous ne nous trompons, n'a blâmé *L'Otage*. Mais en vérité, le catholicisme a-t-il aujourd'hui ses docteurs ? Il y a fort longtemps, il a eu les Pères, puis il a eu les Évêques. Aujourd'hui, il a des hommes de lettres. Qui jugera les hommes de lettres ?

N'ayant point de juges, ils se jugent entre eux. Péguy, qui lisait peu, lisait pourtant Claudel et surveillait son œuvre. Il reconnaissait la grandeur des *Odes*. Mais je me souviens de l'indignation, de l'irritation que lui inspira *L'Otage*. La souillure de la femme, le sadisme mêlé à la dévote intrigue, révoltaient son sens droit. Et le succès éclatant de l'œuvre donnait à sa révolte un accent amer et personnel. Tel était donc, au temps où il vivait, le christianisme qui plaisait !

XII

LES DERNIÈRES PRODUCTIONS

> Un autre effacera de nos livres de haine
> La trace du chiendent, du grain de sénevé.
> Mais nul n'effacera de nos livres de peine
> La trace d'un *Pater* ni celle d'un *Ave*.

Les difficultés, la violence, la foi, tout augmente dans la vie de Péguy, tout s'aggrave dans sa destinée. Il oppose un isolement volontaire à l'isolement forcé dont il est menacé. Il a perdu par ses impatiences de fidèles et anciens amis ; il renonce délibérément à des relations qu'il avait recherchées, il cesse de fréquenter des maisons où il était le bienvenu. — Dès 1910, il avait prévu, commencé, ce mouvement de retraite et de séparation. Il écrivait :

« Ce que je suis, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire ; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au dessus de moi, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement

de la vallée de la Loire, un vigneron des Côtes et des sables de Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir même dans ces quelques salons amis, où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un bon tabouret. Plutôt la chaise ; pour les reins ; le tabouret quand j'étais jeune. Les vieux sont malins. Les vieux sont tenaces. Les vieux vaincront... Je sens déjà mes épaules se courber. Je vois bien. Je vois que je ne finirai pas comme ces messieurs de la ville, qui se tiennent droit jusqu'au bout, et même un peu plus droits quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes.

... Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai peut-être un vieux battu (des événements de cette gueuse d'existence)... Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : « *C'est le père Péguy qui s'en va.* Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai. *Rêve des jeunes ans, qu'êtes-vous devenu ?...* Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pésan.* Exactement paî*san*, en appuyant sur *paî*, en écrasant *paî* d'une seule émission de voix large ouverte... Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se son baissés toute la vie pour *accoler* la vigne..... »

Tel il se voit dans l'avenir, tel sans doute il serait devenu : Tassé, mûri par l'âge, durci comme un cœur de vieux chêne, ramené par les

peines et les expériences dans sa paysannerie natale.

Quand il était un jeune militant socialiste, il ne rappelait pas ses origines populaires ; il n'en tirait ni argument ni gloire ; il s'en taisait ; il eût trouvé mauvais, il eût blâmé un tel orgueil de caste et de sang ; alors il ne voulait pas qu'on restreignît le socialisme aux proportions d'un mouvement de classe, qu'on en fît la chose d'une classe : nous sommes hommes, disait-il, et notre mouvement est humain.... Mais Péguy n'est plus ni jeune ni socialiste ; l'ivresse des premières années l'a quitté ; la grave quarantaine a mûri ses pensées ; il ne croit plus à l'avènement du juste, de la cité harmonieuse qu'il avait définie dans son premier écrit ; il se connaît l'homme qu'il est né, marqué pour une certaine vie par un certain destin, qui a son assertion et qui a sa grandeur. Il dit les choses comme il les voit et comme elles sont : il est un paysan qui ne saura jamais frayer avec la bourgeoisie.

Il agit en conséquence, il se retire. Mais une telle retraite ne va pas sans humiliation ni souffrance, et Péguy n'entend pas souffrir sans faire souffrir, sans frapper et se venger. Péguy devenu chrétien n'est pas devenu plus doux : tout au contraire. Il est devenu plus violent, plus véhément dans la colère et l'orgueil, comme dans l'a-

mour et le sacrifice. Une certaine philosophie humanitaire dont il s'est dégagé nie et cherche à masquer la nature dangereuse et profonde de l'homme ; elle n'admet pas la double présence irréductible de la passion mauvaise et de la passion mystique qui l'une comme l'autre attaquent, menacent la sécurité de la cité humaine, et la sérénité de l'âme humaine.

Le christianisme au contraire démasque tous les contrastes de l'homme, son impureté native, sa puissance de pureté : Péguy s'est fait chrétien parce qu'il s'est reconnu dans cette déception. L'homme chrétien, dans le bien comme dans le mal, c'est lui-même ; il s'y retrouve et, se retrouvant, se délivre. Il a exprimé dans ses mystères tout l'amour, toute la pureté dont il est capable ; maintenant il revient au pamphlet, et donne libre cours à sa force meurtrière.

Il en veut à la bourgeoisie, qui ne l'a pas reçu ; il en veut à l'Académie française, qui ne lui a pas donné la haute récompense, le prix de littérature qu'il avait sollicité ; il en veut particulièrement à l'universitaire Ernest Lavisse qui, à l'Académie française même, a parlé contre lui. Lavisse a dit : « Péguy est un anarchiste catholique qui a versé du vitriol dans son bénitier... » Péguy connaît le mot, le répète ; il aime trop la guerre de plume, et toutes les guerres, pour ne pas appré-

cier la saveur et la portée du trait ; mais il l'aime trop aussi pour ne pas méditer une sanglante réplique. Ses amis le préviennent. « Vous aurez tort ; vous avez sollicité un prix, un jugement ; vous devez le subir, vous avez perdu le droit de vous fâcher... » Péguy ne contredit pas à cette sagesse mondaine, mais il ne s'apaise pas. En juin 1911, irritation nouvelle : un jeune critique publie dans la *Revue hebdomadaire* un article sur le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Péguy avait désiré cet article ; mais il ne le trouve pas à son gré. « *M. Péguy*, écrit le critique, *a voulu se passer du rituel et du cérémonial* ; *il a chanté l'office tout de travers, en prêtre mal habile et un peu raisonneur...* » Rien ne pouvait le blesser davantage qu'un tel propos dans une telle revue, achalandée par une bourgeoisie dont il voulait obtenir le respect. Il prit la plume et écrivit en trois mois un fort volume tout plein de sa vengeance, de ses vengeances accumulées.

Je me souviens l'avoir vu cet été-là dans la maison champêtre qu'il habitait d'un bout à l'autre de l'année avec sa femme, ses enfants, son grand chien. Il était visiblement altéré, possédé par la colère ; et il s'en libérait en couvrant de son écriture inflexible des feuilles et des feuilles. Il souffrait ; mais la souffrance n'arrêtait pas son inspiration.

Son critique lui paraît un bien jeune, un bien mince adversaire. Il le néglige. Péguy a pour principe de toujours frapper haut, de frapper à la tête. Il s'attaque donc au directeur de la revue ancien diplomate, parisien notoire, membre de l'Institut : c'est lui le chef, Péguy le connaît seul, il le tient pour le responsable et l'auteur de l'article, et il intitule sa réplique : *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet.*

Oui, la querelle est personnelle au fond : Péguy a été traité sans respect, il se venge. Mais il s'entend à grandir ses querelles, à faire en sorte qu'elles soient dignes de lui. Il saisit son adversaire, le catholique cultivé qui respecte les rites mais se réserve intérieurement des libertés presque infinies pour la critique, le jugement, les fréquentations. Péguy est et veut être le contraire de cet homme-là, et il se dresse de toute sa hauteur contre lui. Le critique de la *Revue hebdomadaire* distingue la Jeanne d'Arc selon l'histoire et la Jeanne d'Arc selon la légende, « la Jeanne d'Arc de notre populaire Histoire de France », « la Jeanne d'Arc de quand nous étions petits ». Qu'est-ce à dire ? Existe-t-il une Jeanne d'Arc à l'usage des simples, qui est légendaire et sainte, et une Jeanne d'Arc à l'usage des personnes cultivées, qui est la vraie et qui n'est pas la sainte ? La religion, enfin, est-elle bonne pour le peuple ?

Le critique de la *Revue hebdomadaire* ménage extrêmement les grands du monde de l'art, qui ne sont pas des grands dans la chrétienté. « M. Gabriel d'Annunzio, écrit-il, capable de miracles... » Tels sont donc les miracles auxquels un catholique cultivé consent à croire ! « M. Anatole France, dans ses pieuses et laïques exégèses... » Quel emploi des mots, quelle impropriété, quelle timidité ! Péguy commente :

Væ tepidis ; malheur aux tièdes. Honte aux honteux. Malheur et honte à celui qui a honte. Il ne s'agit point tant ici de croire ou de ne pas croire.... Il s'agit de savoir quelle est la source profonde de l'incréance, quelles sont les profondeurs de ces manques, d'où viennent, d'où remontent ces incrédulités. Or nulle source n'est aussi honteuse que la honte. Et la peur. Et de toutes les peurs la plus honteuse est certainement la peur du ridicule, d'être ridicule, de paraître ridicule, de passer pour un imbécile. On peut croire ou ne pas croire (enfin nous nous entendons ici). Mais honte à celui qui renierait son Dieu pour ne point faire sourire les gens d'esprit. Honte à celui qui renierait sa foi pour ne pas donner dans le ridicule, pour ne point prêter à sourire, *pour ne point passer pour un imbécile. Il s'agit ici* de l'homme qui ne s'occupe point de savoir s'il croit ou s'il ne croit pas. Il s'agit de l'homme qui n'a qu'un souci, qui n'a qu'une pensée : *ne pas faire sourire M. Anatole France.* Il s'agit de l'homme qui vendrait son Dieu pour ne pas être ridicule. Il s'agit de l'homme qui craint, de l'homme qui a peur, du malheureux qui tremble dans sa peau

de la peur d'avoir peur, de la peur d'avoir l'air d'être dupe (de ce qu'il dit), de la peur de faire sourire un des augures du parti intellectuel. Il s'agit de l'homme, du malheureux apeuré, qui regarde de tous les côtés, qui lance timoré des regards circonvoisins pour être bien sûr que quelqu'un de l'honorable assistance n'a point souri de lui, de sa foi, de son Dieu. C'est l'homme qui lance tout autour de lui des regards préventifs. Sur la société. Des regards de connivence. C'est l'homme qui tremble. C'est l'homme dont le regard demande pardon d'avance pour Dieu ; dans les salons. »

Péguy ignore ce tremblement. Porté par l'ardeur du combat et de la riposte, il professe cette foi radicale qu'il conteste à son adversaire. La foi catholique est une, dit-il, elle ne peut qu'être entière et nette ; elle est toute dans le catéchisme qui nous dit mot pour mot ce que nous devons croire... Péguy n'avait pas encore affirmé sa croyance avec cette rigueur. Des expériences morales et des aspirations l'avaient ramené au christianisme ; les épreuves, les œuvres, les prières, l'y avaient attaché ; et il dit enfin ces graves engagements qui lient toute la pensée et n'admettent aucun retour. C'est le mouvement d'un pamphlet qui l'entraîne à les prononcer. Péguy hait les molles affirmations du croyant cultivé ; pour mieux s'opposer à elles il se raidit dans sa croyance, il s'oblige, peut-être il se con-

traint à des affirmations sévères et pour lui-même difficiles... Arrêtons ici l'analyse ; elle serait sans terme ; le premier mystère de la foi, c'est, pour chaque croyant, sa croyance même. Mais les mystères sont de maintes sortes, et chaque croyance a le sien, qui lui est propre, qui la distingue et la différencie. Il en est qui sont toutes salubres et transparentes, toutes simples et touchantes ; il en est qui sont singulières, heurtées, et qui serrent le cœur ; elles sont souvent les croyances modernes, et celle même de Péguy, qui nous parut longtemps si libre, participe, au moment où elle s'achève et se déclare tout entière, à cet inquiétant caractère de singularité et de violence.

Nos croyances modernes, Péguy ne veut pas qu'on les mésestime. Tous les âges sont des âges de foi, dit-il, et « nos fidélités, nos créances modernes, isolées dans leur monde, assaillies, battues des flots et des tempêtes, toujours debout, seules dans tout un monde, debout dans toute une mer inépuisablement démontée, intactes, entières, nullement ébranlées, nullement ébréchées, nullement entamées, finissent par faire, par constituer, par élever un beau monument à la face de Dieu — à la gloire de Dieu. » Péguy a raison : la foi continuée dans les âges modernes, avec tant d'énergie, d'abondance, et fréquemment tant

de beauté, forme une étonnante épopée spirituelle. Mais cette épopée ne serait pas si étonnante, elle n'aurait pas « cette grande beauté tragique propre » que Péguy lui découvre, si elle ne se heurtait à des difficultés qui la contraignent, la marquent et l'affligent. « Des pans entiers de christianisme, de chrétienté sont debout aux quatre coins de la terre », écrit Péguy. Il a raison : mais si des pans entiers sont debout, d'autres donc sont tombés. « Nos fidélités sont des citadelles », écrit-il encore. « Ces croisades qui transportaient des peuples, qui jetaient des continents les uns sur les autres, elles se sont retransportées vers nous, elles ont reflué chez nous, elles sont revenues jusque dans nos maisons. Comme un flot, sous la forme d'un flot d'incrédulité elles ont reflué jusqu'à nous. Nous n'allons plus porter le combat chez les infidèles. Ce sont les infidèles, et encore plus ce sont les infidélités qui nous ont rapporté le combat chez nous. Le moindre de nous est un soldat. Le moindre de nous est littéralement un croisé. Nos pères comme un flot de peuple, comme un flot d'armée envahissaient des continents infidèles. A présent au contraire, c'est le flot d'infidélité qui tient la haute mer et qui incessamment nous assaille de toutes parts. Toutes nos maisons sont des forteresses *in periculo maris*, au péril de la mer. La *guerre sainte* est partout. »

Péguy a raison : la guerre sainte est partout. Elle est au cœur du croyant même, elle y sévit ; elle y laisse sa marque. Péguy a raison : les fidélités modernes sont des citadelles, elles sont méfiantes, armées, verrouillées ; et cela fait une grande différence avec les fidélités anciennes, qui se développaient sans alarmes, toutes franches et ouvertes, toutes naturelles dans leur croissance et aisées dans leur achèvement.

Ces hautes considérations ne terminent pas le livre de Péguy. Trop de rancunes, de colères l'incommodent encore : il faut qu'il s'en décharge. Laissant là les catholiques de la *Revue Hebdomadaire* auxquels il en a dit assez, il s'occupe un instant de M. Salomon Reinach avec lequel il règle une courte querelle ; il attaque, il extermine le directeur d'une revue universitaire dont un collaborateur l'a mal apprécié ; et il se tourne enfin vers ce Lavisse qui parla contre lui à l'Académie française. C'est sa haine majeure, il frappe brutalement. « Pour moi, qu'on le sache bien, personnellement je n'endurerai pas qu'un Lavisse, tout gonflé de rentes et de pensions et de traitements et d'honneurs (au pluriel, au pluriel), tout entripaillé de prébendes pour avoir semé autour de lui les désastres dans la République et dans l'Université, je n'endurerai pas qu'un Lavisse, quand même il serait de vingt Académies, vienne impu-

nément faire des facéties et des grossièretés sur la carrière de peines et de soucis, de travail et de détresses de toutes sortes que nous fournissons depuis vingt ans. Il en a assez dit cette année. Il en a assez fait cette année. Il s'est assez occupé de moi cette année. Qu'il recommence à s'occuper de Louis XIV. Que ce gras fossoyeur porte sa main papale sur quelque cadavre moins récalcitrant... S'il revenait à s'occuper de moi je le préviens que les démarches les plus instantes ne m'empêcheraient plus de lui demander les seuls comptes, hélas, que l'on ait jamais pu songer à demander de lui. »

De telles pages, coléreuses, sanglantes, Péguy les jugeait comme nous pouvons le faire : « Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de bas à relever ces bassesses, et la haine et l'envie et l'ordure et la honte... » Il les écrivait, les publiait pourtant. Il ne résistait pas au désir de vengeance. « Je ferai tous les métiers. J'ai l'habitude. Tout ce que je demande, c'est que tout ce fiel crève sur ces fielleux et que bientôt je puisse retravailler d'un cœur pur. »

*
* *

Le travail et la pureté, voilà ses espérances. Jeune homme, il avait l'âme plus libre. Il regardait autour de lui, en dehors de lui, vers ses

amis, son peuple, son pays ; rien ne contraignait, ne gênait son regard ; le mal, l'ennemi, n'était pas en lui-même.

Péguy quadragénaire est toujours fort, plus fort sans doute qu'il n'a jamais été. Mais son malheur est fort aussi. Il n'est pas un vaincu, il n'est pas un vainqueur, et l'avenir est barré devant lui.

Il a terminé, publié son pamphlet ; il s'est débarrassé de ses noires humeurs. Enfin il peut écrire ; qu'écrira-t-il ? Les idées ne lui manquent pas, les inspirations pensives et lyriques abondent en son esprit. Ses amis les connaissent, car il parle volontiers, en termes brefs et décisifs, de ces projets qui eussent occupé sa vie. Aidons-nous de nos souvenirs et tâchons de pénétrer, puisque maintenant nous approchons du terme, les promesses d'un avenir détruit.

Péguy avait écrit le *Mystère du porche de l'espérance*. Il l'avait dressé ; il l'avait animé d'un peuple de figures humaines et sacrées ; mais c'était un porche enfin. En arrière de ce porche l'édifice restait à construire. C'était une promesse et un seuil : au delà du seuil, quel eût été l'édifice, quelle eût été la cathédrale ? Péguy se préparait à écrire le *Mystère du propre de l'espérance*. Qu'aurait-il dit ? L'espérance est un signe : le signe de quelle réalité ? Le propre de l'espérance,

son objet propre et sa raison, qu'est-ce donc ? Péguy le disait du mot le plus vieux, le plus simple : c'est le paradis. Et il voulait écrire son chant du paradis. Ce chant, qu'eût-il été ? — Nous en causions un jour, Péguy venait de lire le Paradis de Dante, et il ne paraissait pas intimidé.

— Ce que je vois, me disait-il, est bien différent. Dans le paradis tel que je le montrerai, il n'y aura pas seulement des âmes ; il y aura des choses... Tout ce qui existe et qui est réussi... Les cathédrales, par exemple... Notre-Dame, Chartres, je les y mettrai...

Et d'un geste autoritaire des mains, il faisait le geste de poser les deux masses sur la table de bois blanc tachée d'encre devant laquelle il était assis.

— Notre-Dame et Chartres, je les y mettrai...

Que ceux qui sont familiers avec son œuvre essayent (je l'essaye moi-même, j'y réussis peut-être) d'imaginer ce qu'eût été dans sa prose lente et puissante l'évocation de ces deux cathédrales, leur élévation dans une autre lumière. Notre-Dame et Chartres : il les avait nommées seules, il les connaissait seules. Car il était le moins voyageur des hommes. De cette France qu'il sentait si fort, il connaissait tout juste Orléans où il était né, Paris où il travaillait, et la Beauce entre deux. Notre-Dame cathédrale de Paris, Chartres cathé-

drale de la Beauce, étaient ses cathédrales familières. « *Notre-Dame*, *Chartres*, je les y mettrai... » Que de choses n'y eût-il pas mises ! *Tout ce qui existe et qui est réussi*... Je crois bien que ce sont les mots mêmes dont il s'était servi. Oui, Péguy, que de choses n'eussiez-vous pas mises dans votre paradis, quelle liste d'objets sauvés n'eût point trouvé votre génie, votre délire énumératif ! Ces outils qu'employaient nos vieux artisans pour construire leurs cathédrales ; ces truelles, ces marteaux, ces fers que l'usage a polis, ces poignées de frêne où la main laborieuse s'est marquée, vous ne les auriez pas omises, vous ne les auriez pas séparées de leur œuvre, vous auriez admis à l'honneur toute chose qui fut à la peine. Qui les dénombrera ? Tous les instruments du travail et de la guerre, tout le matériel honnête de la vie, tout ce que l'homme associe à son antique effort : la chaise au coin du feu, et le chenêts de fonte, et la pierre qui porte l'âtre... Tant de choses ! La plus humble est digne encore, et doit être nommée. La foi de Péguy était si humaine, si attachée au monde. Il n'admettait pas que Dieu fût descendu parmi les hommes, que Jésus eût passé parmi eux pour y faire à moitié sa besogne. Il est sauvé, le pauvre monde ! Il l'est donc tout entier, non dans son errante et saignante figure, mais dans son être même que la gloire a touché.

Continuons à retracer, à deviner si nous pouvons, la suite irréalisée de l'œuvre de Péguy. Jeanne d'Arc troublée au lendemain de son triomphe, Jeanne d'Arc entre Reims et Rouen, l'occupait extrêmement. Jeanne d'Arc arrêtée devant Paris, combattue, battue, blessée par le peuple de la terrible cité, c'était pour lui un des grands moments de son histoire. D'une part, la sainte fille ; d'autre part, la ville mauvaise, pourtant prédestinée. Je me souviens de telle après-midi parisienne de nos anciennes années où, marchant sans hâte au long du Luxembourg parmi un peuple mouvant de jeunes hommes et de jeunes femmes, de mères et d'enfants, il me parlait de cette prière sur les péchés de la ville de Paris qu'il entendait sur les lèvres de Jeanne à l'instant de sa défaite, de sa blessure sous nos murs : Paris, l'enfant prodigue ; l'enfant pécheur, le préféré ; soyons sûrs que Paris était cet enfant-là. — Oui, la vie de Jeanne d'Arc entre le triomphe et le martyre ; ces mois qu'elle passa dans des combats obscurs, et pas toujours heureux, lui auraient fourni la matière d'un de ses livres les plus forts. Jeanne d'Arc avait triomphé. Ce qu'elle avait annoncé devoir faire, elle l'avait fait. Orléans était sauf, le roi était sacré. Elle avait tout fait. Tout, et si peu ! *Il faut sauver* : elle entendait toujours l'appel de sa vocation.

Comment faut-il sauver ? Qui donc faut-il sauver ? Et la France, elle le savait, restait tout entière et toujours à sauver. Mais qui savait, qui sentait cela ? Elle seule : et elle-même demeurait interdite devant la tâche obscure, indéfinie. Elle continuait quelques petites guerres, suivie par une poignée de soldats entêtés dans la fidélité. Ces hommes exceptés, tout lui était ingrat, mauvais, fermé. Avec quelle sobriété, avec quelle inexprimable tristesse, Péguy parlait de cette inaptitude des choses à être sauvées, de cette résistance, de cette pesanteur des choses, des êtres mêmes, qui ne laisse subsister enfin qu'un peu de cendre de l'effort des héros et des saints. La vie l'avait rendu âpre, il ne le lui pardonnait pas. Jeanne d'Arc entre Reims et Rouen ; Jeanne d'Arc dans la peine ingrate : Péguy aurait écrit ce chant tragique, et c'eût été le plus vrai, le plus secret, le plus personnel de ses chants ; mais il va trouver le martyre qui tranchera d'un coup les peines et les chants. — Quant au procès de Jeanne, il le portait depuis longtemps dans son esprit tout composé et presque écrit. Par quelle autorité Jeanne avait-elle été jugée ? Par la Sorbonne, par cette vieille Sorbonne que Péguy prétendait connaître. Telle elle avait été au XV^e^ siècle, telle il l'avait connue, retrouvée devant lui. — « Ah, les docteurs ! disait-il à Lotte. — C'était comme de

nos jours. — Les bougres n'ont pas changé. Jeanne d'Arc apportait une forme de sainteté qui n'était pas étiquetée, cataloguée ; pas une fiche qui corresponde à son cas ; alors c'était bien simple, c'était une démoniaque. Ah ! les crétins ! Tous les mêmes, ces intellectuels ! » Il s'amusait, en ses jours de verve, à travestir en théologien scolastique tel fameux docteur anticlérical et à improviser sa condamnation sententieuse.

D'autres idées lui venaient, idées d'essais ou de contes, rapides et fantaisistes. Ses amis lui disaient :

— Ecrivez donc cela !

— Non, répondait-il, pas aujourd'hui.

— Mais quand donc ?

— Quand je serai heureux.

*
* *

Il écrira pourtant ; il est trop écrivain, par habitude et don, par métier et génie, pour cesser d'écrire. Il écrit donc. Il imagine, pour occuper l'intervalle de ses grandes œuvres, un exercice nouveau, pour lui : il produit des alexandrins, et tout de suite il y excelle. Qu'il raconte ou décrive, qu'il manie le vers ou la prose, la langue française lui est toujours le même infaillible outil.

Le long du coteau courbe et des nobles vallées,
Les châteaux sont semés comme des reposoirs
Et dans la majesté des matins et des soirs,
La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées...

Cent vingt châteaux lui font une suite courtoise
Plus nombreux, plus nerveux, plus fins que des palais.
Ils ont nom Valençay, Saint-Aignan, Langelais,
Chenonceaux et Chambord, Azay, Le Lude, Amboise...

Ne cherche-t-il pas à discipliner par la concision de l'alexandrin cette redoutable abondance qui menace son œuvre ? Peut-être. Il s'essaye au genre le plus délimité, le plus astreignant, le sonnet. Il y réussit d'abord ; mais il s'en évade bientôt. L'alexandrin l'enivre comme la prose ; le rythme l'entraîne, le martèlement monotone des douze syllabes lui cause une sorte de vertige ; s'il commence un sonnet il ne s'en détache pas ; au lieu de deux tercets il en écrit cent. Tel est son destin, il l'accepte, il s'amuse du paradoxe : un sonnet long de trois cents vers, voilà un haut fait dont lui seul est auteur.

Mais ce ne sont là que des amusements et des intermèdes. Que va-t-il écrire enfin ? Un mystère encore ; là est le courant réel de son œuvre ; Péguy le retrouve, le suit, et produit un poème chrétien qui continue dignement le mystère de l'espérance. Un hasard lui donne une inspiration : Péguy a lu dans un paroissien

les vers qui sont inscrits au jour anniversaire du massacre des Innocents ; cet hymne antique, d'une belle et suave latinité, l'enchante ; il le sait par cœur, il le récite, il le répète à tout venant.

Salvete flores Martyrum,

Salut fleurs des martyrs
Quos, lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,

Ceu turbo nascentes rosas.

Que, sur le seuil même de la lumière,
Le persécuteur du Christ enleva,
(emporta)

Ceu turbo nascentes rosas.

Comme la tempête de naissantes roses.
(*C'est-à-dire comme la tempête, comme une tempête enlève, emporte de naissantes roses*).

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Vous première victime du Christ,
Troupeau tendre des immolés,
Au pied de l'autel même simples,
Simplices, âmes simples, simples enfants,
Palma et coronis luditis. Vous jouez avec la palme et les couronnes. Avec votre palme et vos couronnes.

Péguy admire la beauté du rituel ; mais plus

encore que la beauté, la signification de la fête le touche. Ces enfants massacrés sur un ordre d'Hérode n'ont jamais reçu le baptême : pourtant ils sont sauvés et saints. La grâce divine les a cherchés et retirés; pour eux elle a courbé la loi, elle l'a fléchie ; et ce fléchissement de la loi qui condamne, cette victoire de la force qui sauve, c'est le sujet du mystère que Péguy commence d'écrire, comme c'est aussi tout le sujet de son œuvre chrétienne, le thème invisible ou visible qui soutient tous les chants et les relie dans leur diversité. Le christianisme sauve, il travaille à sauver : c'est son office et sa raison parmi les hommes. L'enfant prodigue a pleuré : il a été sauvé, il est rentré en grâce et en amour. Or il y a un enfant prodigue parmi les peuples : c'est le peuple français. Dieu ne l'abandonnera pas, ne le condamnera pas :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, n'y en a que pour eux.

Ce dernier mystère de Péguy est encore un chant d'espérance. Mais comme elle est douloureuse cette espérance ; comme nous la sentons sauvée à travers les peines, les usantes amertumes. Non, la force qui sauve ne lâchera jamais l'homme, Péguy l'affirme et le croit ; mais la force qui perd est tenace aussi, infatigable en sa besogne. Elle dégrade, elle abaisse. Elle ne détruira jamais l'homme ; mais elle l'atteindra, elle l'abîmera jusqu'en son cœur ; elle lui infligera une salissure dont les saints même ne seront pas exempts : car les saints, ayant été des hommes, ont été des pécheurs. Tous l'ont été d'abord, sauf ces enfants élus, ces Saints Innocents auxquels Péguy a dédié son mystère, et que la faveur divine a introduits au ciel presque furtivement avant qu'ils n'aient connu la vie et le combat.

O saints innocents sera-t-il dit que vous serez et que vous êtes
Les seuls innocents.
Sera-t-il dit qu'il y a dans la vie et dans l'existence de cette terre, une telle amertume, une telle lassitude.
Une telle ingratitude.
Une telle flétrissure.
Un tel voilement.
Un tel irrévocable vieillissement de l'âme et du corps.
Une telle marque, de telles rides ineffaçables.
... Un tel pli de mémoire, d'impuissance d'oublier.
... Un tel pli de blessure au coin des lèvres

Que les plus grandes saintetés du monde n'effaceront jamais ce pli.

Et que les plus grandes saintetés du monde ne vaudront jamais

Les lèvres sans pli, les âmes sans mémoire, les corps sans blessure.

De ces grands saints et de ces grands martyrs qui ne quittèrent le sein de leur mère

Que pour entrer dans le royaume des cieux.

Et qui ne connurent rien de la vie et ne reçurent de la vie aucune blessure

Que cette blessure qui les fit entrer dans le royaume des cieux.

Les seuls innocents ! Péguy leur dédie son mystère, qui dans son œuvre est le dernier.

Péguy, lorsqu'il a terminé, publié son mystère (mars 1912), se remet à composer des sonnets, et il attend en exerçant ainsi sa main qu'un hasard lui ramène l'occasion d'un livre. Et voici le hasard : un maître de ses premières années, un instituteur d'Orléans, lui apporte un *mémoire sur l'Enseignement primaire et ce qu'il devrait être.* Péguy accepte aussitôt cette copie provinciale. Il lui plaît de se souvenir de sa jeunesse qui s'éloigne ; il lui plaît de faire accueil et politesse à ce vieux maître d'école auquel il doit beaucoup, de lui donner une place dans ses *Cahiers* et d'imprimer sa prose républicaine à côté de sa prose chrétienne. Péguy saisit toujours toutes les occa-

sions de rappeler, dans cette France où les divisions s'approfondissent et s'aggravent, où les formules de division semblent acquérir une autorité quasi religieuse, une force obligatoire, la notion de l'unité réelle qui, méconnue, subsiste, et garantit l'existence de la France. Le rappel de cette unité déplaît à tous, car tous sont prisonniers dans leur parti. Péguy ne se laisse pas détourner par l'insuccès, et l'avenir, un imminent avenir va prouver que ce n'est pas à une chimère qu'il s'est attaché, mais à la plus utile, à la plus active des réalités.

Il écrit quelques pages de souvenirs : sur son enfance, ses maîtres, sur cet humble peuple qu'il a connu, touché, ce vieux peuple français « où il y avait une telle justesse d'âme, où tout était une tradition, un enseignement, où tout était légué, où tout était la plus sainte habitude ».

Péguy suit sa pensée ; du passé qu'il évoque il revient au présent qui le presse ; il parle de cette vie moderne qu'il a rencontrée si mauvaise et lassante au sortir de cette enfance si belle et presque antique ; il parle sans amertume ni plainte ; sa prose est empreinte d'une sérénité triste ; son ton est grave et calme et nouveau dans son œuvre ; et avec ce calme, avec cette gravité, il ramène sur nous le sentiment de la pesanteur non pas accablante mais tragique de la vie. *Il faut*

sauver ; comment faut-il sauver ? Qui faut-il sauver ? Entendons toujours cette affirmation, ces interrogations anxieuses qui inspirent l'œuvre de Péguy, qui la traversent et la dominent. Quand ce n'est pas l'âme qu'il faut tirer de ses périls secrets, c'est le pays qu'il faut tirer de ses périls publics. Lourde charge ; l'état français moderne est stérile et dur : il se désintéresse des familles, des métiers, des croyances, de la patrie enfin, et il faut que les humbles et bons Français, artisans, professeurs, agriculteurs, ingénieurs, fassent durer, malgré les résistances, leurs familles, leurs métiers, leurs croyances, et la France même. Il faut qu'ils soient citoyens sans reposer jamais, et qu'à toute heure ils soient prêts à être des soldats. C'est une dure vie, et insoutenable à la longue. « Puisqu'à notre corps défendant, dit-il, nous avons fait cette longue expérience des hommes, nous sommes comme tout le monde, nous voulons au moins que notre vie ne soit pas toute perdue, nous voulons qu'une si cruelle expérience serve au moins à quelque chose... Quand un homme a manqué sa vie, il n'a plus qu'une idée, c'est que ses enfants ne recommencent pas... Nous avons été continuellement trahis par nos maîtres et par nos chefs. A aucun prix, nous ne souffrirons que nos enfants soient trahis à leur tour par les mêmes maîtres et par les mêmes

chefs... Nous serons plus courageux pour nos enfants que nous ne l'avons été pour nous-mêmes. »

Péguy écrivait ainsi en 1913. L'Allemagne venait de décider ses armements immenses, la France discutait les siens, et la paix devenait si pesante qu'on la distinguait à peine de la guerre. « La guerre est la guerre et la paix est la paix, écrivait Péguy. Mais que dire de cette situation que l'on nous a faite, où l'on nous demande constamment les deux ensemble, où l'on nous demande constamment de cumuler, de supporter à perte de vue les misères planes de la paix et en même temps d'être constamment tendus, d'être constamment prêts pour les misères imminentes de la guerre... Nous avons toutes les charges de la paix et pour ainsi dire toutes les charges de la guerre... Il est de toute évidence que nous assistons à des événements comme on n'en avait jamais vu et que nous avons l'impression que nous allons culbuter sur des événements d'une amplitude inouïe. »

*
* *

Nous voici bien près du terme : le temps nous en approche, les pensées nous préviennent. Quelques mois à peine nous restent à courir ; c'est assez pour que Péguy produise une œuvre imprévue et en cette œuvre les quelques lignes, les quelques

mots qui porteront son nom jusqu'à ce peuple qu'il aimait tant et dont il désirait si fort être entendu. Dès le printemps de 1913, il l'annonce avec mystère : « — Ce sera un poème tout en alexandrins groupés par quatre. — Le sujet, la donnée ? — *Eve*. — Mais encore ? — Péguy s'explique en termes concis : — Eve, la mère commune de tous les hommes, la première des épouses, la première des mères... Car c'est cela, la chute ; ce n'est rien moins, rien plus ; c'est le travail, la maternité, le ménage... » Eve honorée comme la première, la plus vénérable des femmes, tel est le sujet que Péguy va traiter.

Et moi je te salue, ô première ouvrière !

Il s'isole, il s'acharne à sa tâche. *Eve* paraît en décembre 1913. Jamais les abonnés des *Cahiers* n'avaient reçu pareil volume ; jamais Péguy n'avait si insolemment défié leur patience et leur zèle : quatre cents pages, huit mille vers ; l'*Enfer* et le *Paradis* de Dante ensemble n'en comptent guère davantage ; huit mille vers tracés en quelques mois, improvisation énorme où parmi la végétation monotone des strophes le lecteur rencontre et découvre d'émouvantes beautés, d'admirables sommets. *Nous sommes solidaires des damnés éternels*, écrivait à vingt ans Péguy révolutionnaire ; quadragénaire et chrétien, il

suit avec ténacité sa pensée juvénile, il s'attache toujours aux êtres en péril. Eve a été tentée, elle est tombée, en elle a commencé la peine des hommes ; Péguy la vénère et la chante :

Et moi je vous salue, ô la première femme
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre-Dame.

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux.
Un regard inventé pour une autre lumière...

La salutation se prolonge, insistante comme une litanie ; elle occupe des centaines de vers. D'autres développements interviennent, se joignent, tout parsemés des plus rares beautés ; avec Eve et à travers elle, Péguy honore la race des hommes, souffrante et méritante dans ces liens de chair où le péché l'enchaîne, laborieuse et méritante sur ces arpents de terre où le destin la fixe. Et quelle rencontre, vraiment singulière et grande et prophétique, lui fait trouver alors ces admirables vers que toute la France, dix mois plus tard, saura par cœur et qui vont être l'épitaphe de nos générations détruites ?

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fut dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés (1).

Nul ne remarqua, nul ne cita ces vers quand ils parurent ; je ne crois pas qu'aucun critique ait signalé au public la publication de cette étonnante masse de huit mille vers, l'*Eve* de Charles Péguy. Le *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*, que Lotte publiait à Coutances, osa seul parler. Le fidèle Lotte (n'est-ce pas à lui que le poème est dédié en deux mots : *fideli fidelis, le fidèle au fidèle* ?) écrivit, sous la dictée même de Péguy, une étude dont voici les premiers

(1) La suite, moins connue, n'est pas moins belle :
Mère, voyez vos fils qui se sont tant battus...

mots : « *Polyeucte* excepté, que Péguy nous a enseigné à mettre au-dessus de tout, tout permet de penser que cette *Eve* est l'œuvre la plus considérable qui ait été produite en catholicité depuis le XIVe siècle. » C'est-à-dire depuis Dante.

Quel orgueil forcené ! Il semble que Péguy se complaise à défier de toutes manières son public, tant par la masse de son œuvre que par la hauteur des éloges qu'il réclame et qu'il s'accorde d'autorité si les autres se taisent. Il s'excède lui-même avec une ardeur qui l'épuise, et laisse deviner l'irritation, la douleur, le désespoir peut-être. Il y a trop de combats, de querelles dans son passé, et rien ne lui annonce un avenir moins chargé, rien ne lui laisse entrevoir cet apaisement qui est la vraie récompense du travail et le digne achèvement d'une vie. C'est sa faute sans doute : il n'a jamais réfléchi sa conduite ; il a écouté ses voix, toutes ses voix, les mauvaises et les bonnes, les coléreuses et les pures, les voix innombrables de sa race. « Il ne faut jamais savoir le matin où on couchera le soir », me disait-il un jour. Et il avait ainsi vécu, dans l'aventure et le risque délibérément préférés. Mais au tournant de sa maturité, au soir approchant de sa vie, il trouve bien hasardeuse et dure la couche qui le récompense de tant d'œuvres et de peines ; il ne regrette rien dans sa vie ; mais il envie une autre fin. Tou-

jours les soucis ; toujours la pauvreté ; toujours le compte inquiet des abonnés qui lâchent, des abonnés qui viennent ; toujours la méfiance en lui, autour de lui, et toujours la contradiction aigrissante ; il est las. — Les six premiers mois de 1914, si pesants de périls et de hontes, Péguy les passe en grand silence, en amère tension. N'a-t-il pas déjà senti que le temps des paroles est passé, que celui des actes approche ? La guerre est inévitable, il le sait. Elle tarde, il s'en impatiente. « Cette guerre, disait-il, je l'appelle, je la veux... » Peut-être ses vœux secrets appellent le dénouement éclatant du sacrifice armé.

*
* *

Il lui reste beaucoup à dire sans doute. « Le même espace que Gœthe a couvert dans l'ordre païen », dit-il à Lotte, « je le couvrirai dans l'ordre chrétien... » Mais n'a-t-il pas dit l'essentiel ? Son œuvre est faite. La plus haute spiritualité l'inspire et pourtant elle ne quitte jamais la terre. Deux crises, deux expériences historiques l'ont d'abord nourrie : l'affaire Dreyfus d'abord, crise de justice. L'homme dans sa dignité menacée, Péguy le connaît en premier ; l'homme du travail et du droit, à l'atelier et au foyer. Ensuite le conflit avec l'Allemagne, crise patriotique : le citoyen armé pour la défense de sa terre et de sa

maison, de ses souvenirs et de son langage, Péguy le connaît alors. Puis une crise, une expérience intérieure a élevé, étendu son inspiration : l'homme est lié au monde invisible des saints et des dieux, sur ce monde il a prise encore, il en obtient des grâces héroïques. Père de famille, il a l'outil ; patriote, l'arme ; pêcheur et croyant, la prière ; travailleur, il crée ; soldat, il défend ; croyant, il espère : tel Péguy a vu l'homme à la cime de la nature et l'ayant vu nous l'a fait voir.

XIII

LA GUERRE

Juillet-août 1914, la guerre : nous suivons Péguy par des témoignages de compagnons d'armes et de très courts billets. Il écrit à Lotte :

Mardi 28 juillet 1914, 9 h. matin.

Tout fait croire que c'est pour demain. Tâche de ne pas te laisser coincer à Belle-Isle.

PÉGUY.

Mercredi 29 juillet 1914.

Celui qui n'a pas vu Paris hier n'a rien vu. La ville de Sainte-Geneviève est toujours là.

PÉGUY.

Péguy, qui appartenait par son âge à la territoriale, s'était fait maintenir dans l'armée active. Il partit donc au premier jour.

Le 2 août, il va rejoindre à Coulommiers le 276e d'infanterie. Le 4 août, on le charge d'aller recevoir à Paris les hommes mobilisés et de les amener au dépôt. Il écrit aux siens :

Vendredi 7 août 1914.

Un train bondé de fleurs m'a amené mardi à Coulommiers. J'étais tout seul d'officier pour amener trois mille Parisiens.

En arrivant on m'a donné à commander une compagnie de 250 hommes, un tiers Parisiens, deux tiers Briards et Seine-et-Marnois. Je les connais tous de mes précédentes périodes. Excellent recrutement. Nous partons dimanche ou lundi.

Je ne croyais pas que je vous aimais à ce point. Vivez dans la paix comme nous. Ma compagnie est comme un immense ménage.

... Je vous embrasse tous.

PÉGUY.

Et le 8 août, à une vieille amie :

« Dans deux jours, écrit-il, nous serons partis pour « notre destination définitive. Si je ne reviens pas, « gardez-moi un souvenir sans deuil. Trente ans de « vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en « quelques semaines. »

Le 276e est d'abord dirigé entre Verdun et Metz. Le régiment débarque à Saint-Mihiel, traverse les hauts de Meuse, et manœuvre pendant quelques jours parmi les bois et les villages aux noms encore obscurs : Spada, Thiaucourt, Flirey. Péguy, en grand'garde avec sa section, occupe une ferme, construction massive et rectangulaire isolée dans un fond boisé. Il dispose ses postes, il dirige ses patrouilles, il se lie avec ses hommes, il se fait

connaître et aimer d'eux. Le 23 août il écrit aux siens :

... Ici une immense paix dans une grande ferme abandonnée. J'y commande en chef depuis mardi un peloton de 120 hommes. Nous sommes en petits postes grand'garde au milieu des bois. Depuis une semaine canonnades intermittentes à vingt, vingt-cinq kilomètres. Aucune nouvelle.

Mon dragon passe ses journées à faire des manilles. Je vous embrasse fidèlement.

Votre PÉGUY.

Et du même jour, à sa mère : « Rien de nouveau, toujours la grande vie. Grosses canonnades à vingt ou trente kilomètres. » *Toujours la grande vie :* grandeur de l'attente ; grandeur de la guerre ; et grandeur de la paix que procure la discipline, le silence, l'innocence des armées ; seule paix que Péguy ait connue.

Le 23 au soir, Péguy et sa section sont rappelés en arrière. Le régiment tout entier se déplace, recule, traverse Pont-à-Mousson et regagne Saint-Mihiel. Que se passe-t-il ? Les hommes ne savent pas ; mais ils observent le trouble des populations, et s'inquiètent pour la première fois.

Le 28 août, le 276e d'infanterie est conduit à la gare de Saint-Mihiel. Les officiers et les hommes savent maintenant les nouvelles : la bataille perdue à Charleroi ; la retraite commencée. Ils pensent

tous : nous allons à l'aide, en Belgique. Le 29 août, ils débarquent en Picardie, à trente kilomètres de Roye où ils ont ordre de cantonner. Péguy et ses hommes avancent sur la route. Des bandes fugitives, bétail, chars encombrés de mobiliers, de femmes et d'enfants, les croisent, les retardent, les interpellent :

— Les Boches sont là !

Ils sont à Roye même. Le 276e reçoit l'ordre de cantonner sur place. Dans la nuit l'alerte est criée, et le lendemain dimanche 30 août, Péguy voit son premier combat. Sa division tout entière est engagée. Elle doit contenir et retarder jusqu'à midi la poussée des envahisseurs. L'infanterie allemande débouche du bois de l'Echelle-Saint-Aurin, tenace et pressée. Notre artillerie la tire et la décime. « Péguy exulte, raconte un de ses compagnons d'armes, M. Victor Boudon (1) ; il a rabattu son képi sur ses yeux qui brillent d'une lueur farouche, il marche à côté de nous, au pas, comme à la parade : « Serrons les rangs, attention aux commandements ! et de l'ordre, hein ! » Les Allemands décimés avancent pourtant ; ils débordent la division française. Un dernier combat est livré, où la compagnie de Péguy,

(1) *Avec Charles Péguy de la Lorraine à la Marne*, par Victor Boudon, p. 80. — Nous suivons constamment le récit de M. Boudon.

la 19e, engagée en première ligne, se comporte bien. A midi, le combat est rompu. La 19e se retire en arrière-garde, et le général signale à l'ordre du jour de la division « sa belle attitude et sa retraite en ordre parfait sous la mitraille au combat du 30 août. »

Elle marche jusque dans la nuit et presque jusqu'au jour. Depuis le matin les hommes n'ont rien mangé. Ils ont combattu, ils ont couvert soixante kilomètres. Ils fléchissent, ils murmurent. Péguy va de l'un à l'autre : « Allons, allons, mes amis, il ne faut pas s'arrêter, je vous promets que nous arrivons ; moi aussi je suis éreinté et j'ai faim, mais je vous en prie, faites comme moi ! » A deux heures du matin on arrête leur marche. « Nous allons nous étendre sur la paille d'une grange, écrit M. Boudon, 200 hommes dans un espace pouvant en contenir tout au plus 100, et pour cela faut-il encore que des réfugiés, occupant cet abri, nous le cèdent. Une pauvre femme avec de jeunes enfants, dont un au sein, sort de la grange. « Où allez-vous, Madame ? lui demande Péguy. — Mon Dieu, Monsieur, il faut bien que ces pauvres gars se reposent ! — Non pas, Madame, lui répond-il, je ne permettrai pas que vous sortiez, vous ne trouveriez pas de place ailleurs. » Puis, s'adressant à nous : « Allez, mes amis, débrouillez-vous ! Il faut absolu-

ment que ces gens couchent là !... » Et nous nous sommes débrouillés. »

Le lendemain matin, après un repos de cinq heures, les hommes repartent sur la route. L'Allemand est derrière eux, et ils vont vers Paris.

Le premier septembre, Péguy écrit à sa mère un mot bref, le dernier. « Je vais bien, dit-il ; quelques fatigues, mais mon corps a retrouvé toute son ancienne robustesse. Je t'embrasse bien fidèlement. Ton Charles. » Robustesse de l'âme plus encore que du corps. La 19e compagnie est réduite par la disparition des hommes et des chefs ; Péguy tient groupés les restants et les dirige. Il commanderait en titre, il serait capitaine s'il savait monter à cheval. Mais il ne sait pas, il n'est qu'un piéton ; et maintenant c'est en piéton qu'il commande et qu'il va ; il va tout près des hommes, il ne les en commande que mieux, il les soutient de son pas, de sa voix qui ne défaillent jamais. Cinquante, trente hommes seulement le suivent, et pendant la durée d'une pause ces malheureux s'endorment — « Allons, la 19e, debout ! » crie Péguy à la fin de la pause. Une voix faubourienne répond à son appel : « Il n'y en a plus de 19e ! » Péguy riposte : « Ah ! tu crois cela ; et bien, mon vieux, tant que je serai là, il y en aura une 19e ! Allons, en avant, les amis ! » Il s'en va devant, les hommes le suivent.

Ils passent non loin de Senlis : la ville brûle, ils regardent l'incendie. Ils s'enfoncent dans la forêt de Chantilly ; déchirés par la faim, anéantis par la fatigue, ils la traversent ; et après avoir marché toute une nuit, au petit jour du 3 septembre, ils lisent sur un poteau indicateur dressé à un carrefour : *Paris, 22 kilomètres*. Voilà donc où ils vont se battre ! Car ils n'en doutent pas, et la fatigue ne les empêche pas de sentir une animation singulière. Ces parisiens, ces briards auxquels Péguy commande, terminent leur marche pénible parmi les champs, les coteaux, les sites familiers.

Le 3 au soir la compagnie est de grand'garde dans les bois de Saint-Witz. Un vieux couvent abandonné sert de cantonnement aux hommes, et Péguy, écrit Claude-Casimir Périer son compagnon d'armes, passe la nuit à accumuler des fleurs au pied de l'autel de la Sainte Vierge. Le 4 au soir, la compagnie est ramenée un peu en arrière. Les hommes prennent connaissance du message de Joffre. Tout annonce la bataille imminente.

« J'ai parlé à Péguy pour la dernière fois dans la cour d'une ferme à Vémars, près de Survilliers, Seine-et-Oise, écrit Claude Casimir-Périer. Si j'en réchappe, je retournerai là-bas. Il semblait pressentir la fin glorieuse. Tous ceux qui l'ont approché l'ont senti comme moi ».

Le 5 au matin, le 276e tout entier se dirige vers

Meaux. A une heure de l'après-midi, non loin de Villeroy, il reçoit les premiers obus. Les compagnies s'espacent et commencent le combat. La 19e souffre peu : abritée dans un chemin creux, elle est tenue en réserve, et les hommes heureux regardent l'infanterie allemande qui se replie en courant sous le feu sur les pentes qui leur font face. Ces hommes qui fuient, il faut les suivre. En avant ! crient les chefs.

Ah ! cette fois, c'est fini de rire ! écrit M. Boudon. Escaladant le talus et rasant le sol, l'arme à la main, courbés en deux, afin d'offrir moins de prise aux balles, trébuchant dans les betteraves et les mottes de terre, nous courons à l'assaut. Le capitaine Guérin, en quittant la route, sans souci de sa blessure qui l'empêche d'avancer rapidement, est tué raide auprès d'un gros arbre. La terrible moisson continue, effrayante ; la chanson de mort bourdonne autour de nous. Un premier bond, puis un deuxième bond nous portent à deux cents mètres en avant. Mais aller plus loin pour l'instant, en unique vague d'assaut, sans une ligne de soutien en arrière, sur un terrain où la pente déclinante et la grande visibilité de nos uniformes font de nous autant de superbes cibles, avec à peine 150 cartouches par homme et dans l'impossibilité d'en être ravitaillés, c'est une folie, un massacre certain et général. Nous n'arriverons pas 10 ! « Couchez-vous ! hurle Péguy, et feu à volonté ! Mais lui reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer.

... Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre ; le fusil nous brûlant les doigts, chacun creusant des mains la terre, entre deux coups de feu, pour s'en faire un insuffisant abri. A tout instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles.

... Péguy est toujours debout, malgré nos cris de : « Couchez-vous ! » glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, et le sac à ce moment est un abri précieux et efficace et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! »

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! »

— « Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse, comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même instant, une balle meurtrière brise ce noble front. Il est tombé, sur le côté, sans un cri, dans une plainte sourde, ayant eu l'ultime vision de la victoire tant espérée et enfin proche, et quand, quelques mètres plus loin, bondissant comme un forcené, je jette un regard derrière moi, j'aperçois, là-bas, étendu sur la terre chaude et poussiéreuse, parmi les larges feuilles vertes, tache noire et rouge au milieu de tant d'autres, le corps de notre cher, de notre brave lieutenant.

... *Couché dessus le sol à la face de Dieu.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7
I. L'Enfance. 9
II. La Jeunesse 18
III. Influences et amitiés à l'Ecole Normale. . . 26
IV. La première œuvre. 35
V. La Fondation des *Cahiers de la Quinzaine*. . 46
VI. Romain Rolland. Le *Beethoven* et le *Jean-Christophe* 69
VII. Notre Patrie. Le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* 89
VIII. Christianisme et révolution 112
IX. Romain Rolland. L'achèvement du *Jean-Christophe* 133
X. Les difficultés politiques. Péguy et Maurras . 141
XI. Les difficultés religieuses. Péguy et Claudel . 167
XII. Les dernières productions. 209
XIII. La Guerre. 241

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE, frères.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

G. CLEMENCEAU

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE

In-8. . . . . 6 fr.

Lisez les trois cents pages de ce livre qui paraît court, qui donne la sensation d'une marche rapide, d'une montée à l'assaut.

GUSTAVE GEFFROY.

Tous les Français, quelles que soient leurs opinions, y verront le visage ardent de la Patrie, et les Alliés, combattant pour un même destin, les neutres, spectateurs lointains du duel farouche, y trouveront l'image de la France, reveillée brusquement de sa confiance d'hier, et plus belle que jamais aux grands jours de son Histoire.

(Le Temps.)

Ce livre permet de juger en pleine connaissance de cause le rôle d'un des hommes politiques qui ont eu en ces dernières années la plus grande influence sur l'opinion française.

(La Revue de Paris.)

VILFREDO PARETO

TRAITÉ
DE SOCIOLOGIE GÉNÉRALE

Tome I, paru,
grand in-8° de LVII-784 pages. Fr. **20** »

Le tome II paraîtra en Juin 1918.

Cet ouvrage est un essai de constituer la sociologie en une science expérimentale, au même titre que la botanique, la zoologie, la biologie, etc.

L'auteur s'est appliqué à dégager de l'observation seule les lois fondamentales de la sociologie. Selon les méthodes employées dans les sciences naturelles, fondées sur l'observation, il a construit une théorie, en faisant usage de la méthode expérimentale, indépendamment de toute préoccupation éthique, métaphysique, théologique, pratique, patriotique ou autre ; il fait faire à la science des sociétés un pas considérable dans la voie où l'avaient engagée Aristote et Machiavel. L'ouvrage a, dans les notes, un très copieux recueil de documents.

Ayant fini d'écrire son ouvrage avant le commencement de la guerre européenne, l'auteur se propose de publier, lorsque la paix sera rétablie, un appendice où il procédera à une vérification expérimentale de sa théorie, par l'examen des événements de la guerre.

Traduite de l'italien par un disciple du professeur Pareto, M. Pierre Boven, l'édition française est presque une seconde édition originale, revue par l'auteur, quelquefois modifiée en des points de détail et légèrement augmentée.

LYSIS

VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE

In-16. . . . . 4 fr. 50

POUR RENAITRE

In-16. . . . . 4 fr. 50

L'ERREUR FRANÇAISE

In-16. . . . . 4 fr. 50

Si un citoyen français a encore envie de dormir après avoir lu *Vers la Démocratie nouvelle*, c'est que la maladie du sommeil est chez lui incurable.

A. AULARD.

La thèse que soutient *Vers la Démocratie nouvelle* s'impose à l'attention, car le problème dont il s'agit n'est autre que celui de la paix sociale dans la France de demain.

(Revue de Paris.)

Les conclusions du livre *Vers la Démocratie nouvelle* constitueront peut-être la charte démocratique de demain.

(New-York Herald.)

Ces livres sont d'une lecture si claire qu'ils font autour d'une même lumière l'union des mentalités les plus différentes.

(L'Illustration.)

Vers la Démocratie nouvelle est un de ces ouvrages qui, répandus et médités, peuvent changer la mentalité d'une élite.

(L'Ouest-Eclair.)

LETTRES D'UN VIEIL AMÉRICAIN
A UN FRANÇAIS

Traduites de l'anglais par J.-L. DUPLAN

Préface de Lysis

In-16. . . . . 4 fr. 50

Les lecteurs français trouveront dans ce livre, condensées sous une forme énergique et vive, les opinions d'un Américain sur les Français et la vie française.

« Il importe au lecteur français de savoir que le vieil Américain n'est pas un littérateur, un aligneur de phrases ou de théories, mais un homme d'action, le créateur d'une industrie qui fait vivre des milliers d'ouvriers.

«... La notion du temps est la première de toutes à l'époque où nous vivons. Un penseur retrouve dans tous les détails de la vie moderne la même préoccupation d'aller vite.

«... Ces lettres persuasives fourmillent d'observations justes et d'exemples frappants. »

Lysis.

DANIEL HALÉVY

LE PRÉSIDENT WILSON

ETUDE SUR LA DEMOCRATIE AMERICAINE

In-16. . . . . 4 fr. 50

Il faut lire le livre très beau, très riche et très net de M. Daniel Halévy sur le président Wilson.

CHARLES MAURRAS (*Action française*).

On suivra avec intérêt dans ce livre l'évolution au premier abord obscure qui a amené lentement le président et la nation américaine à la grande décision du concours armé qu'ils apportaient à l'Entente. Cette évolution et sa lenteur même ont eu des sources profondes et complexes que M. Daniel Halévy démêle et analyse avec une grande pénétration.

EUGÈNE D'EICHTHAL
(*Revue des Sciences politiques*).

Le livre étudie avec finesse et précision la personnalité la plus marquante du temps présent. Au point de vue documentaire, il a une grande valeur, car il reproduit, souvent dans leur intégralité, divers discours et messages du président.

(*La Revue chrétienne*).

LOUIS DE LAUNAY

Membre de l'Institut.

QUALITÉS A ACQUÉRIR

In-16. . . . . 4 fr. 50

La guerre a créé un monde nouveau, dont nous n'aurons la notion nette qu'au lendemain de la paix.

Pour s'adapter à ces conditions nouvelles, la France aura besoin d'acquérir des qualités qu'elle a un peu dédaignées jusqu'ici : bon sens, réalisme, application, patience, persévérance, économie publique, stabilité, discipline. Tel est le sujet de ce livre, dans lequel M. de Launay montre les dangers de l'idéologie qui a trop souvent présidé à nos conceptions politiques, sociales et même économiques.

PQ
2631
.E25
Z57.